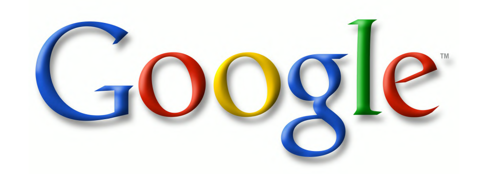


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

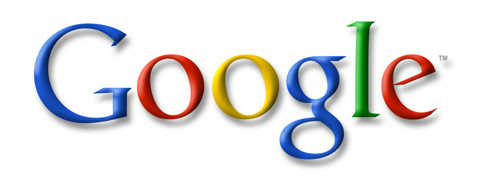
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

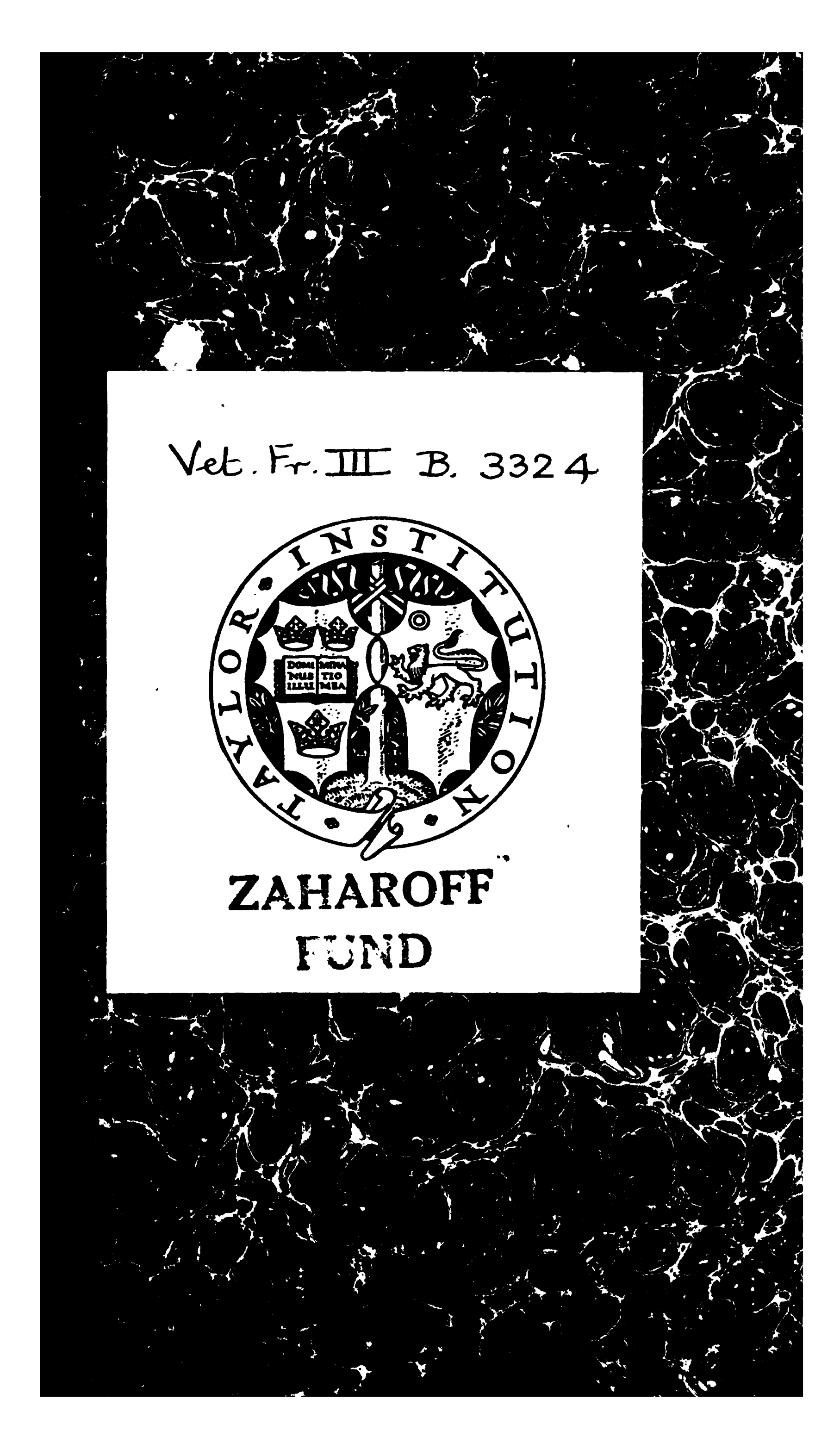
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




ÆQUO ANIMO.
Inigo W. Jones.


Vet. Fr. III B. 3324
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND

1st.
£12

Bought from Sanders, Oxford.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE GILBERT.

IMPRIMERIE DE J. DIDOT L'AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.



N. J. L. GILBERT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE GILBERT

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC LES CORRECTIONS DE L'AUTEUR

ET LES VARIANTES

ACCOMPAGNÉES

DE NOTES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES.



A PARIS

CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M DCCC XXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-8 JUL 1974
OF OXFORD
LIBRARY

À Monsieur de Sartine.

Oui, jugés moi sans indulgence;
Proscrivés le mortel,
Le plus infortuné, mais le plus criminel,
J'ai célébré la bienfaisance;
J'ai peint dans Monteynard Sully ressuscité,
Sartine, & je n'ai point chanté
Le protecteur des arts, surtout de l'innocence.

Gilbert

AVIS
DU LIBRAIRE ÉDITEUR.

La belle édition des œuvres de Boileau que M. Lefèvre vient de publier, avec un nouveau commentaire, nous a inspiré l'idée de réimprimer, avec le même luxe typographique, les œuvres de Gilbert, que ses deux écrits les plus remarquables ont placé avec tant d'avantage parmi les satiriques françois. Nous nous sommes d'autant plus facilement déterminés à cette entreprise, que tous les éditeurs de Gilbert qui nous ont précédés ne nous ont pas paru avoir donné à leur travail toute l'attention nécessaire. Non seulement ils n'ont point recueilli toutes les pièces que l'auteur avoit publiées de son vivant; mais, en reproduisant celles qu'il avoit fait paroître plusieurs fois, ils n'ont pas eu soin de recourir aux dernières éditions, et ont privé ainsi leurs lecteurs d'une foule de corrections heureuses.

Nous avons fait tous nos efforts pour ne laisser rien à desirer sur ces deux points; et nous nous estimerons heureux si le public fait à cette entreprise le même accueil qu'ont reçu nos éditions de Perse et de Juvénal. Il ne nous reste, pour compléter la réimpression des satiriques, qu'à donner une édition semblable d'Horace : c'est en ce moment l'objet de tous nos soins.

NOTICE HISTORIQUE
SUR
GILBERT.

Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert naquit en 1751, à Fontenoi-le-Château, village situé à six lieues de Remiremont. Ses parents, qui n'étoient que de simples cultivateurs, prirent un tel soin de son éducation, qu'à douze ans il avoit achevé ses études au collége de l'Arc, dans la ville de Dôle. Cette sollicitude paternelle ne fut pas appréciée comme elle devoit l'être. Dans ses accès de misanthropie, Gilbert ne craignit pas de s'en plaindre le premier.

> Malheur à ceux dont je suis né!

dit-il, dans une de ses pièces,

> Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
> Pauvres, vous falloit-il mettre au jour un enfant

Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance!
J'aurois vécu paisible en cultivant mon champ:
Mais vous avez nourri les feux de mon génie.

Et de nos jours, le croira-t-on, cette plainte est encore sans cesse renouvelée par les plus grands admirateurs de notre poëte! Mais si, comme ils l'auroient desiré, on avoit fait de Gilbert *un honnête ouvrier*, où seroient ses deux satires et quelques strophes si remarquables de ses odes? Il n'y avoit qu'un homme dans la bouche de qui ce vœu fût pardonnable: c'étoit le professeur qui lui avoit enseigné les régles de la versification françoise. Ce bon maître se flattoit d'avoir fait des poëtes de tous ses éléves, *un certain Gilbert excepté.*

En quittant les bancs de l'école, le jeune Gilbert, qui se sentoit appelé par un penchant irrésistible à la culture des lettres, s'y adonna tout entier. L'épître d'Héloïse à Abailard lui avoit inspiré le goût des héroïdes; il s'y essaya. Le sombre chagrin qui suit la mauvaise fortune lui dicta aussi des vers. Il réunit

ces débuts de sa muse, et les apporta à Paris, où il se flattoit de trouver des Mécènes[1].

Mais ces premiers essais étoient trop foibles pour attirer quelque attention sur leur auteur, qui avoit d'ailleurs un extérieur farouche, et manquoit d'usage du monde. Les hommes de lettres qui étoient le plus en crédit, et dont il sollicita l'appui, en leur soumettant ces productions, purent dès-lors, sans injustice, se montrer indifférents envers lui. Cependant on seroit en droit de reprocher cette tiédeur à d'Alembert, si l'anecdote qui a couru sur son compte étoit vraie. On assure que ce philosophe, pour lequel Gilbert avoit deux lettres de recommandation, lui avoit promis le plus vif intérêt. Gilbert ayant appris qu'il étoit chargé de chercher un précepteur pour le fils d'un

[1] Voyez son épître dédicatoire à madame de La Verpilière. C'étoit la femme du prevôt des marchands de Lyon, femme aussi distinguée par son goût pour les arts que par ses attentions pour ceux qui les cultivoient. Il ne paroît pourtant pas que sa protection ait été fort utile à Gilbert.

de ses amis, alla réclamer l'effet de ses promesses. Après avoir paru douter qu'on s'occupât déja de l'éducation de cet enfant, d'Alembert engagea sa parole au jeune poëte; mais quelques jours après, un autre eut la place, sur la présentation du philosophe lui-même. Si le fait est vrai, l'indignation du satirique contre *ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse*, seroit, il faut l'avouer, très légitime.

Si Gilbert fut rebuté par les hommes qui faisoient alors les réputations, et dispensoient les faveurs littéraires, il ne resta pourtant pas sans appui dans la république des lettres. Au nombre des littérateurs qui avoient quelque influence, et qui l'employèrent en sa faveur, on doit compter particulièrement Baculard d'Arnaud, Fréron, et M. l'abbé Grosier, aujourd'hui conservateur de la bibliothèque de MONSIEUR. Ce dernier lui rendit même le service le plus signalé; car il assura son existence, en lui ménageant la protection du prélat bienfaisant qui tenoit alors le siége de Paris. En effet, M. de

Beaumont ayant, sur la recommandation de M. Grosier, reçu notre malheureux poëte, lui fit d'abord compter vingt-cinq louis, et ensuite lui obtint, par M. de Vergennes, une pension dont il jouit jusqu'à sa mort.

C'est le seul avantage que Gilbert ait retiré de ses talents poétiques. Mais de combien d'amertume ils abreuvèrent sa courte carrière! Son profond chagrin d'être dédaigné par les philosophes ne lui inspira d'abord que des plaintes modérées; et ce fut dans le sein d'un homme dont il avoit éprouvé la sensibilité, dans le sein de Baculard d'Arnaud, qu'il les déposa. Il chercha ensuite un nouvel appui en lui-même, en tentant la voie des concours académiques, et présenta à l'Académie françoise son épître sur *le Poëte malheureux:* mais l'Académie n'ayant fait aucun cas de cette production, ce défaut de succès le révolta, et il commença à attaquer, d'une manière violente, tout ce qui tenoit alors le sceptre de la littérature [1].

[1] Voyez la préface du *Poëte malheureux.*

Gilbert ne désespéroit cependant pas encore de la justice de l'aréopage littéraire qu'il outrageoit; car il reparut depuis dans l'arène académique, avec son ode sur *le Jugement dernier*. Il est probable qu'il se fit connoître pour l'auteur de cette pièce avant que l'Académie l'eût examinée, car elle fut rejetée du concours. Aigri de plus en plus par cette nouvelle disgrace, Gilbert embrassa la satire: c'étoit le genre de poésie qui convenoit le plus à son talent. Son premier ouvrage, où il peignoit les vices du dix-huitième siècle en vers pleins d'énergie et de beautés mâles, le fit sortir de son obscurité. Plusieurs de ses vers furent appris par cœur, et devinrent proverbes. Son *Apologie*, qu'il publia trois ans après, ne démentit point le succès de sa première satire: on y reconnut la touche fière et audacieuse de Juvénal, et tous les yeux se fixèrent sur La Harpe *tombant de chute en chute au trône académique*.

Mais ces deux ouvrages lui attirèrent une foule d'ennemis: les uns essayèrent de lui

répondre, et l'on vit paroître *le Dix-huitième Siècle vengé, l'Anti-Gilbertine*, productions très médiocres, et qui n'eurent qu'un moment d'existence; d'autres attaquèrent tout ce qui partoit de sa plume, et ajoutèrent même l'injure à la critique. Le malheureux Gilbert ne put soutenir long-temps cette position; elle troubla son esprit, et un accident déplorable vint bientôt lui enlever jusqu'à l'usage de la raison. En galopant un jour sur le boulevard du Mont-Parnasse avec deux jeunes Anglois ses élèves, il fit une chute qui obligea de le trépaner. Cette opération acheva de déranger sa tête. La Harpe rapporte, dans sa Correspondance littéraire, que l'habitude du vin y contribua beaucoup aussi: c'est une erreur, car Gilbert n'en buvoit point. Ce n'est pas avec plus de vérité que ce correspondant attribue encore la folie de notre poëte à une réception peu flatteuse que M. de Beaumont lui auroit faite.

La première marque d'aliénation d'esprit que Gilbert donna fut d'aller en chemise et en redingote demander les sacrements au

curé de Charenton, dont il étoit le paroissien. Le curé l'ayant exhorté vainement à rentrer chez lui, il courut auprès de l'archevêque, qui étoit à sa maison de campagne. La plupart des gens de M. de Beaumont n'étant pas encore levés, il parvint jusqu'à la chambre du prélat, se roula par terre comme un possédé, en demandant les sacrements, et en criant qu'il alloit mourir et qu'on avoit gagné le curé pour les lui faire refuser. Ce fut alors que l'archevêque le fit porter à l'Hôtel-Dieu, où un chanoine, du choix du malheureux malade, alloit le voir deux fois par jour, pour rendre compte de son état à son protecteur. Mais sa folie n'alla qu'en augmentant : il faisoit sa confession à haute voix ; et comme un autre fou avoit la manie de crier les arrêts du parlement, il crioit, de son côté, que c'étoit lui qu'on alloit pendre.

Tout le monde sait qu'il hâta la fin de ses jours en avalant la clef de sa cassette, qui lui resta dans l'œsophage. On n'est pas d'accord sur le motif qui le porta à cette dernière extravagance. Suivant les uns, il croyoit que

les philosophes vouloient lui enlever ses manuscrits renfermés sous cette clef; suivant d'autres, il craignoit que ces mêmes philosophes ne lui enlevassent une somme d'argent. On a dit aussi que, dans son délire, il s'étoit imaginé tenir la clef des portes de l'Académie, et que, n'espérant plus qu'elles s'ouvrissent pour lui, il avoit cru trouver le moyen de les fermer à tout le monde. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans ses souffrances il désignoit l'endroit où étoit la clef, en portant la main à son cou, mais qu'on ne fit aucune attention à ce geste. Il mourut dans les angoisses d'une longue et cruelle agonie, à l'âge de vingt-neuf ans et quelques mois.

« Telle a été, dit La Harpe, la fin d'un
« homme qui n'étoit pas né sans talent pour
« la versification, quoiqu'il fût incapable de
« faire un bon ouvrage. On trouve dans le
« peu qu'il a écrit des morceaux de verve et
« des vers bien frappés; mais, en général, il
« est dur et boursoufflé dans ses odes comme
« dans ses satires, et tombe souvent dans le
« style baroque et barbare. »

Ce jugement, comme on l'a déja remarqué, se ressent de l'humeur qu'avoient donnée à La Harpe les traits satiriques décochés contre lui. Le début de notre poëte ne fut pas, il est vrai, des plus heureux; cependant il annonçoit déja des dispositions pour la poésie. Son épître du *Poëte malheureux*, ouvrage d'un jeune homme de vingt-un ans, offrit des morceaux pleins de verve, et qui méritèrent d'être applaudis par La Harpe lui-même. Et de quels vers cet essai fut immédiatement suivi? De l'ode sur *le Jugement dernier*, où, au milieu d'une foule d'incorrections, l'on trouva des beautés du premier ordre, les inspirations d'un grand poëte.

C'est par la poésie d'images et de pensées que le poëte lyrique se fait d'abord connoître : la poésie du langage n'est pas seulement un don de la nature, c'est aussi le fruit du travail, et c'est le dernier degré de perfection du talent. Cinq ans après l'ode sur *le Jugement dernier*, parut celle sur *le Combat d'Ouessant*, où Gilbert se montra décidément l'émule des Malherbe, des Racine et des Rousseau,

en joignant à la hardiesse de l'expression et au mouvement lyrique cette mélodie des sons qui cause à l'ame un transport et un ravissement admirable. Quelques taches qu'on peut encore remarquer dans cette ode n'autorisoient sans doute pas La Harpe à dire que l'auteur *étoit dur et boursoufflé*, *et qu'il tomboit souvent dans le style baroque et barbare.*

Mais ce ne furent pas là encore les derniers sons que Gilbert tira de sa lyre: qui ne connoît ces stances plaintives qu'il fit entendre avant de la déposer, huit jours avant d'exhaler son dernier soupir, sur un grabat de l'hôpital:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

« On peut douter, dit un biographe, que « La Harpe, si sévère à l'égard de notre poëte, « eût jamais trouvé une inspiration aussi « belle, des sentiments aussi touchants et « aussi vrais, un style aussi pur, aussi élé- « gant, aussi antique. »

Nous avons déja dit que les satires de Gilbert rappelèrent le talent de Juvénal. Il seroit difficile de trouver dans le siècle dernier un poëte qui ait manié avec plus de force que notre satirique le grand vers, le vers alexandrin, et qui ait mieux possédé la période poétique. Quant au fond de ses satires, on peut dire, en l'honneur de l'auteur, qu'il ne ménagea aucun parti, et qu'il s'éleva avec la même force contre les philosophes, les grands et le clergé, contre les hommes de tous les rangs et de tous les états, dont les principes ou la conduite lui paroissoient blâmables. Ce n'étoit pas, au reste, les personnes qu'il avoit en vue. Malgré sa noire misanthropie, il avoit le cœur droit et sensible, et n'eût jamais voulu offenser personne. Il le prouva à M. le duc de Fronsac, en répondant [1] à une lettre où ce seigneur

[1] Voici la lettre que Gilbert écrivit à cette occasion à M. le duc de Fronsac.

« Monsieur le duc,

« De toutes les persécutions que mes ennemis « pourront me susciter, ils ne sauroient m'en faire

se plaignoit de ces fameux vers de son *Apologie :*

Cependant une vierge, aussi sage que belle,
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle.

Il est fâcheux que la carrière de Gilbert n'ait pas été plus longue et plus heureuse : les

« éprouver une qui me soit plus sensible que de me « noircir injustement dans votre esprit. Votre rang, « le respect que je dois à votre personne, mon nom « placé à la tête de mon ouvrage, suffiroient pour « rendre invraisemblables les sentiments qu'on me « prête si généreusement. Le diffamateur se cache « dans l'ombre : si mon dessein eût été de vous offen- « ser, aurois-je eu l'imbécillité de me nommer? ne me « serois-je pas mis à couvert de votre juste vengeance, « sous le voile de l'anonyme? aurois-je eu, en me nom- « mant, la ridicule bêtise de vouloir, moi, homme de « lettres, isolé, lutter de crédit avec un duc et pair, « un premier gentilhomme de la chambre? Vous avez « trop d'esprit, monsieur le duc, pour en croire mes « calomniateurs.... Jetez les yeux sur ma satire. Un « grand dérobe à des laquais une courtisane; un « comte ou un marquis l'épouse; il en ravit plusieurs « encore qu'il jette à l'Opéra. Pouvoit-on rassembler « plus de traits, plus de caractères propres à repous- « ser loin de votre personne l'ombre du moindre « soupçon? Duc et pair, ayant épousé une demoiselle

progrès qu'il avoit faits dans quelques années d'une vie agitée permettent de croire qu'il fût un jour parvenu à se placer sur le Parnasse françois assez près du grand lyrique et du premier des satiriques modernes.

« d'une maison conforme à la vôtre, pouvez-vous vous « reconnoître dans ces vers, où je peins un personnage « si contraire à monsieur le duc?.... Mes détracteurs « profiteront de tout, inventeront tout pour couvrir « d'un grand nom leur vengeance. Mais vous êtes « juste et noble, et je me flatte que la persécution « qu'ils ont voulu me faire éprouver par votre moyen « tournera à leur confusion, et que vous imposerez « silence à leurs calomnies, en m'accordant une pro- « tection déclarée: cette conduite du moins eût été « celle d'un Richelieu. »

ÉPITRE DEDICATOIRE

A MADAME

DE LA VERPILIÈRE*.

MADAME,

Ne vous alarmez point de voir votre nom à la tête de cet ouvrage: votre modestie n'aura point à souffrir. On dit que dans la société des muses on apprend l'art de flatter : je l'ignore; et les adulateurs me sont odieux. Je cultive les lettres par goût. Il me falloit un Mécène pour soutenir le grand jour · vous daignez m'en servir, parceque les beaux-arts font vos plaisirs, et que vous vou-

* Cette Épître dédicatoire se trouve en tête du premier recueil des écrits de Gilbert, qui parut en 1771, sous le titre de *Début poétique*.

lez qu'ils contribuent à votre gloire. Mon obscurité sans doute devoit vous armer contre mes vœux, mais ma jeunesse vous a intéressée. Les talents connus n'ont pas besoin d'appui: s'ils en cherchent, ils se prostituent, et il y a peu d'honneur à les protéger. Voilà la façon de penser que vous m'avez montrée en me permettant d'entrer sous vos ailes dans la carrière des lettres. Voilà ce qui fait votre éloge, mieux que les plus éloquents discours.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GILBERT.

PRÉFACE DE L'AUTEUR*.

Rien ne décourage plus les jeunes poëtes que la vue de l'avilissement où est tombée aujourd'hui la poésie. Le jargon de M. La Béquille[1] a pris parmi nous la place

* Cette préface appartient également au *Début poétique;* mais elle a été conservée en partie dans toutes les éditions des œuvres complètes de notre auteur.

[1] Allusion à une facétie du marquis de Bièvre intitulée, Lettre écrite à madame la comtesse *Tation*, par le sieur de *Bois-Flotté*, étudiant en droit *fil*. Le sieur de *Bois-Flotté* y raconte, en une suite de calembourgs, la vie et la mort de l'abbé *Quille*. Pour donner une idée de cette plaisante histoire aux lecteurs qui ne la connoissent point, nous allons en transcrire un passage. « Tous les religieux « de son abbaye (de l'abbé *Quille*) accompagnèrent le convoi « dans l'ordre qui suit : le père *Foreur* commençoit la marche ; ve- « noient ensuite le père *Igord*, le père *Manant*, le père *Pignan*, « le père *Sonnage*, le père *Fide*, le père *Uquier*, le père *Iode*, le « père *Emptoire*, le père *Sévérant*, le père *Nicieux*, le père *Istyle*, « et enfin le père *Sécuteur*. Le père *Clus* suivoit de loin, à cause de « ses infirmités, de même que le père *Pendiculaire*, à cause de son « grand âge. Lorsque le convoi fut arrivé, le père *Messe* commença « le service de *porcelaine*, le père *Turbateur* faisant l'office de « grand-maître des cérémonies ; le père *Soreille* toucha de l'orgue, « le père *Pétuel* joua du basson ; on chanta une hymne de la com- « position du père *Vers*, et le père *Oquet* prononça l'oraison fu- « nèbre. »

De semblables farces, inspirées par l'esprit d'insouciance, méritoient-elles des regards sévères ? Non sans doute. Ce n'étoit point au surplus le jargon de l'abbé Quille, c'étoient les idées philosophiques qui avoient alors envahi le domaine de la poésie.

du langage des dieux. Hormis la tragédie, on ne lit plus d'ouvrages en vers. A peine daigne-t-on encore jeter quelquefois les yeux sur les merveilles des Despréaux et des Rousseau. Heureux Voltaire d'être né avec un génie si éclatant[1] ! Pour attirer sur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre public, il lui falloit avoir composé *la Henriade*, *Alzire*, *Brutus*, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Qu'on s'étonne encore qu'il ne s'éléve personne pour s'asseoir sur le trône de ce fameux poëte, qui touche aux bords de son tombeau[2]. Ce n'est point en avilissant l'art militaire que vous ferez naître de grands guerriers. L'homme ne s'efforce à exceller dans un art qu'en proportion de la considération qui y est attachée. Il en est des sciences comme des vertus. Pourquoi voyez-vous rarement une comédienne vestale? C'est que vous les croyez toutes Laïs.

Mais, dira-t-on, si la poésie est avilie, si les poëtes même sont méprisés, c'est que nous ne voyons plus de bons ouvrages en vers. Oui: mais vous exigez qu'un poëte débute par un *Œdipe;* vous ne donnez

[1] Tels étoient, en 1771, les sentiments de Gilbert à l'égard de ce grand homme; mais en 1775, dans la satire du dix-huitième siècle, notre auteur change entièrement de ton et de pensée: il se plaint qu'il n'y ait aucun plaisant assez courageux pour rire de tous les chefs-d'œuvre de cet écrivain immortel. Suivant le satirique,

On auroit beau montrer tous ses vers faits sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard...
Et sa prose frivole en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée.

[2] Voltaire étoit alors âgé de soixante-dix-sept ans; il mourut sept ans après. Ces mots, *qui touche aux bords de son tombeau*, ont disparu de cette préface depuis le *Début poétique*.

point au génie le temps de se développer, de s'élever insensiblement, et d'aller en son vol toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous soupçonnerez qu'il ne se signalera jamais: vous l'anéantissez. Corneille fut un grand poëte; parut-il au grand jour *Rodogune* ou *Cinna* à la main? Jamais, jamais, il n'eût enfanté ces deux prodiges, si, vivant dans notre siécle, il se fût ouvert la carrière des lettres par *Clitandre*. Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers sa source, ne roule point d'abord des eaux profondes et majestueuses; le soleil naissant est foible et peu radieux; l'aigle, avant de s'élever aux nues, rase long-temps la surface de la terre: et vous voulez que le poëte seul soit à son aurore ce qu'il doit être à son midi [1]!

[2] Il est encore dans notre public une autre injustice. Tel genre de poésie est accueilli avec la plus grande faveur, tel autre avec mépris. Tout change parmi nous comme la mode. L'héroïde naissante fut lue avec avidité : le goût en a passé, comme celui de porter des grecques à pointe élevée. Malheur à celui qui travaille pour son siècle, si, semblable à un Protée,

[1] Molière a répondu d'avance à notre auteur :

« Le temps ne fait rien à l'affaire. »

Le public n'excuse pas plus un mauvais poëme précoce qu'un méchant sonnet ou madrigal impromptu. Gilbert l'a senti lui-même lorsqu'il a dit dans son Apologie :

On juge, croyez moi, les vers, et non point l'âge.

[2] Tout ce qui suit, jusqu'à l'endroit *j'ose espérer qu'il aura quelque indulgence*, etc., a été supprimé dans toutes les éditions des œuvres de Gilbert.

son génie ne sait prendre toutes les formes pour s'accommoder aux caprices de ses lecteurs! L'héroïde, dit-on maintenant, est un mauvais genre. Pourquoi? est-ce parceque, rivale de la tragédie, elle sait vous émouvoir, vous attendrir, vous arracher des larmes délicieuses? Ce n'est pas ainsi que pensoit le savant évêque d'Avranches, qui regardoit les *Héroïdes* d'Ovide comme son plus bel ouvrage. Cependant, de toutes les piéces de ce poëte il n'en est pas une qui me fasse autant de plaisir que la charmante *Héloïse* de M. Colardeau. Voilà comme il plaît souvent au public de se tromper[1].

Mais non seulement l'héroïde n'est point un mauvais genre, il peut devenir très utile. En le cultivant, on peut, quand on se destine aux jeux de Melpoméne, s'accoutumer à peindre la passion, à dessiner un caractère, à exprimer toutes les nuances du sentiment; on peut même lui donner, comme à la tragédie, un but moral. Les Allemands, dont la littérature devient si florissante, cultivent aussi l'héroïde; mais

[1] « L'héroïde, dit M. de Châteaubriand, poëme moitié historique, moitié élégiaque, a le grand inconvénient d'appeler la déclamation et les lieux communs de l'amour. Le poëte, faisant parler le personnage lui-même, ne peut ni s'élever au mode inspiré de la lyre, ni cependant descendre au ton familier d'une lettre. Le sujet d'Héloïse seul permettoit à-la-fois toute la naïveté de la passion, et tout l'art de la muse; parceque la religion prête de la pompe au langage, sans en détruire la simplicité. L'amour prend alors quelque chose de sublime et de formidable, *lorsque les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles, en rappellent le souvenir**. »

* Massillon, *Enfant prodigue.*

ils savent la traiter au profit de la vertu ; et dites-moi si un genre de littérature qui concourroit à nous rendre plus vertueux pourroit être mauvais. Mais ne faisons point l'apologie de l'héroïde : M. Dorat a dit assez à sa louange pour renvoyer mon lecteur à ses Œuvres.

En louant l'héroïde, je plaidois ma cause : ce sont des héroïdes que j'offre au public. Si elles l'amusent, si elles l'intéressent, je suis trop heureux. J'ose espérer qu'il aura quelque indulgence pour mon extrême jeunesse[1] ; mais je le prie de m'avertir de mes défauts : je recevrai ses avis avec toute la docilité d'un homme qui veut, en s'efforçant de faire des progrès, mériter ses applaudissements ; consolé par cette pensée, que si l'on trouve des fautes à corriger dans mes pièces, c'est une preuve que le tout n'est pas mauvais.

[1] Gilbert étoit âgé de vingt-un ans lorsqu'il publia son *Début poétique*.

SATIRES.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

POUR LA SECONDE ÉDITION

DE LA SATIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Les gens du monde semblent avoir fait une ligue avec nos prétendus philosophes pour décrier la satire. De nos jours on croit sans peine à la vertu d'un auteur licencieux qui se déclare athée; mais on doute, au moins en apparence, qu'un satirique puisse être honnête homme; comme si la vie seule de Boileau ne suffisoit pas pour démentir cette opinion affectée, moins outrageuse encore à sa mémoire qu'à celle de Louis-le-Grand, des Lamoignon, des Colbert, des Condé, et de tant d'autres personnages illustres qui l'honorèrent de leur estime particulière et de leurs bienfaits. Ces diffamateurs ont-ils oublié que ce critique inexorable donna autrefois l'exemple d'un trait de générosité [1]

[1] Madame de Sévigné a dit de Boileau qu'il n'étoit cruel qu'en vers. Sa vie est pleine de bonnes actions et de traits généreux. « Le célèbre M. Patru, dit de Boze, se trouvoit, à la honte de son « siècle, réduit à vendre ses livres, la plus agréable, et presque « la seule chose qui lui restoit. M. Despréaux apprit qu'il étoit sur « le point de les donner pour une somme assez modique, et il alla « aussitôt lui offrir près d'un tiers davantage; mais, l'argent compté, il mit dans son marché une nouvelle condition qui étonna « M. Patru : ce fut qu'il garderoit ses livres comme auparavant, et « que sa bibliothèque ne seroit qu'en survivance à M. Despréaux.

qu'ils ont loué avec enthousiasme dans une souveraine[1].

Pour nous, qui faisons gloire de cultiver après lui le seul genre de poésie dont l'utilité seroit vainement désavouée, malgré le respect que nous devons aux oracles des novateurs du temps, appuyé de l'autorité d'un écrivain si judicieux, nous soutenons au contraire que quiconque blâme la satire est un homme dupe des opinions d'autrui, un sot à prétentions, ou une ame corrompue[2]. Les citoyens vertueux, les esprits sains et vraiment éclairés, ne la redoutant pas,

« Il ne fut pas moins généreux envers M. Cassandre, auteur d'une « excellente traduction de la *Rhétorique d'Aristote*, et sa bourse « fut encore ouverte à beaucoup d'autres : car la vue d'un homme « de lettres qui étoit dans le besoin lui faisoit tant de peine, qu'il « ne pouvoit s'empêcher de prêter de l'argent, même à Linière, « qui souvent alloit du même pas, au premier endroit du voisi- « nage, faire une chanson contre son créancier. »

« Après la mort de Colbert, dit d'Alembert, la pension qu'il « avoit fait donner à Corneille fut supprimée, quoique ce grand « homme fût pauvre, âgé, malade, et mourant. Despréaux courut « chez le roi pour l'engager à rétablir cette pension. Il offrit le « sacrifice de celle dont il jouissoit lui-même, disant qu'il ne pou- « voit sans honte recevoir une pension de sa majesté tandis qu'un « homme tel que Corneille en étoit privé. Le roi envoya deux cents « louis à Corneille. »

[1] Catherine II acheta de la même manière la bibliothèque de Diderot.

[2] La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;

l'ont toujours approuvée. Leurs entretiens sont la censure continuelle des mœurs dépravées et du mauvais goût: le satirique n'est en un mot que l'interprète de leurs plaintes ou de leurs jugements.

Ce sont ces hommes, dont le suffrage seul peut nous flatter, qui défendirent le Tableau du dix-huitième siècle du mépris dans lequel la cabale philosophique prétendoit l'ensevelir. Leur indulgence encouragea nos foibles talents, et nous avons recueilli leurs voix pour corriger cet ouvrage, que nous soumettons une seconde fois à leurs lumières. Malheur à nous si jamais nous desirions les applaudissements des sophistes modernes! Attaqués dans nos vers, ils doivent armer contre notre vie la persécution et le mensonge: l'intolérance et le fanatisme se sont réfugiés dans leur secte. Mais nous opposerons à leurs calomnies une constance éprouvée. Le génie peut nous manquer, et non le courage. Pensent-ils d'ailleurs que la honte ou l'honneur des gens de lettres soient dans leurs mains? Leurs impostures ont-elles diffamé le critique célèbre à qui cette satire est adressée[1]? Tant qu'il a vécu, les ames intègres que la contagion

Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
BOILEAU, sat. IX.

D'Alembert rapporte, après Louis Racine, une anecdote que Boileau lui-même se plaisoit à raconter ainsi: « Un bon prêtre à « qui je me confessois me demanda quelle étoit ma profession. « — Poëte. — Vilain métier! Et dans quel genre? — Satirique. — « Encore pis. Et contre qui? — Contre les faiseurs d'opéra et de « romans. — Achevez votre *confiteor.* »

[1] Fréron, mort le 10 mars 1776.

des mauvais principes n'a point infectées ont payé ses travaux d'une considération flatteuse. Maintenant que la mort vient de l'enlever à la littérature, leurs regrets ne craignent pas d'éclater; et nous, qu'il plaçoit au rang de ses amis, inconsolable de sa perte, en voyant une foule de gens de bien mêler hardiment leurs pleurs aux nôtres, nous disons aux soi-disant philosophes : Calomniateurs ennemis de la satire, apprenez par cet exemple que vos cris et vos libelles ne déshonorent que vous-mêmes.

SATIRE I*.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

A M. FRÉRON.

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts [1],
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords,
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée:
Sous tes mâles écrits, vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

* Publiée pour la première fois en 1775, réimprimée avec de nombreux changements en 1776, et de nouveau, avec des corrections très heureuses, en 1778. — Dès que cette satire parut, Fréron s'empressa d'en rendre compte. «Ce n'est point dit-il, parceque cette « satire m'est adressée que je me hâte d'en parler; c'est parcequ'elle « m'a frappé par l'excellent ton de versification, par l'énergie des « pensées et des tableaux; en un mot, par le talent le plus décidé « pour la poésie qui se soit annoncé parmi nous depuis très long-« temps. J'avois déja fait remarquer des étincelles de génie dans « les ouvrages de ce jeune auteur; cependant, excepté dans sa « belle ode sur *le jugement dernier*, toutes ses idées, en général, « m'avoient paru peu liées; j'avois trouvé de grandes beautés dans « ses premiers essais, mais presque jamais vingt vers de suite. Ici, « il s'est élevé au-dessus de lui-même, et les beautés l'emportent « sur les défauts. »

[1] Variante de la première édition:

C'est vainement, Fréron, qu'en tes sages écrits
Dévouant nos Cotins à de justes mépris,

Un monstre dans Paris croît et se fortifie [1],
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu.
L'univers, si l'on croit ce novateur moderne [2],

Tu prétends du bon goût retarder la ruine;
C'en est fait : sur ces bords où le vice domine,
Plus puissante, renaît l'hydre des sots rimeurs.

[1] Variante de la première édition :

Par l'erreur et l'orgueil nommé philosophie,
Un monstre, chaque jour, croît et se fortifie,
Qui, d'honneurs usurpés, parmi nous revêtu...

Variante de la seconde édition :

Un monstre dans nos murs croît et se fortifie...

[2] Variante de la première édition :

C'est en nous dégradant qu'il brigue nos louanges.
Précipité par lui du ciel dépeuplé d'anges,
Dieu n'est plus; l'ame expire, et, roi des animaux...

Fréron ayant objecté à l'auteur que le second vers étoit trop recherché, il les changea tous trois ainsi que le quatrième qui a reparu depuis, et y substitua ceux ci :

Variante de la seconde édition :

Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême;
Et du corps *expiré* l'ame éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.

D'Olivet avoit reproché à Racine d'avoir dit dans sa *Phèdre*, acte V, scène VI :

A ce mot, ce héros *expiré*
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

Voltaire appelle, à la vérité, cette critique une misérable vétille de grammaire; suivant lui, on doit pouvoir dire *ce héros expiré*, comme on dit *il a expiré : il est expiré*; mais, outre que Gilbert

Fils du hasard, n'a point de Dieu qui le gouverne;
La mort doit frapper l'ame, et, roi des animaux,
L'homme voit ses sujets devenir ses égaux.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche;
Toujours l'humanité respire sur sa bouche [1].
D'abord, des nations réformateur discret [2],
Il semoit ses écrits à l'ombre du secret,

pouvoit n'être pas de l'avis de Voltaire, il sentit probablement que ce rapprochement, *corps expiré*, étoit inexact. Il changea encore ces quatre vers; ou, pour mieux dire, il en fit trois nouveaux, et reprit le quatrième de sa première leçon.

[1] Variante de la première édition :

Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.

« Ce sera, dit M. de Châteaubriand sur ce vers, une chose bien « remarquable pour l'histoire, qu'on ait voulu introduire l'athéisme « chez un peuple au nom de la vertu. »

[2] Variante de la première édition :

D'abord, foible pygmée et novateur discret,
Pour mieux braver les lois caché dans le secret,
Il prêchoit, ignoré, ses maximes fatales :
Bientôt géant nourri d'intrigues, de cabales,
Il osa, du public affrontant les regards,
Marcher sur l'Hélicon; juge et dieu de nos arts,
Fermer à ses rivaux le temple de Mémoire,
Ouvert aux seuls auteurs apôtres de sa gloire;
Humilier les rois, et, tyran des mortels,
S'asseoir sur les débris du trône et des autels.
Jeune homme, il vous sied bien d'insulter la sagesse !
Attaquer ses enfants ! quelle scélératesse !
Vous croyez donc en Dieu ? de quel siècle êtes-vous?
Du moins, de votre honneur si vous êtes jaloux,
Gardez-vous de le dire, et respectez vos maîtres.

Variante de la seconde édition :

D'abord, de l'univers réformateur discret.

Errant, proscrit par-tout, mais souple en sa disgrace;
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Flatteur d'un siécle impur, son parti suborneur[1]
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
« Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse!
« Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu[2]:
« N'allez point dans vos vers en consigner l'aveu;
« Craignez le ridicule, et respectez vos maîtres.
« Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
« Mais dans notre âge! Allons, il faut vous corriger.
« Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
« Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause[3]:
« Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose.
« Sur-tout point de satire; oh! c'est un genre affreux!
« Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux[4],

[1] Variante de la seconde édition:

Fidèle à nous vanter son parti suborneur.

[2] Variante de la seconde édition:

Vous, jeune homme! au bon sens avez-vous dit adieu?
Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres.

[3] Variante de la première édition:

Pensez: à vos progrès ce défaut seul s'oppose.

[4] Variante de la première édition:

Qui vous a dit, parlez, Zoïle ténébreux.

« Que des mœurs parmi nous la perte étoit certaine,
« Que les beaux-arts couroient vers leur chute prochaine?
« Par-tout, même en Russie, on vante nos auteurs [1].
« Comme l'humanité régne dans tous les cœurs!
« Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
« Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance. »
Ainsi Caritidès, ce poëte penseur [2],
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille, par pitié, mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et, sans plus de raisons, si je réplique un mot [3],
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur régne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur [4],

[1] Catherine II, qui régnoit alors en Russie, et qui étoit passionnée pour la gloire, flattoit tous les écrivains d'une grande réputation, et particulièrement les françois. Elle affectionnoit sur-tout Voltaire, d'Alembert, et Diderot, et les combloit de prévenances et d'attentions.

[2] Variante de la première édition :

De la philosophie illustre défenseur,
Ainsi, plaignant mon sort, Damis, profond penseur,
Éclaire humainement mon aveugle ignorance.

Variante de la seconde édition :

Ainsi le grand Pathos, ce poëte penseur.

[3] Variante de la seconde édition :

Et, de son plein savoir, si je réplique un mot.

Cette correction ne satisfit point l'auteur, et il revint à sa première leçon.

[4] Variante de la première édition :

Et dussé-je mourir dans mon obscurité,

Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile [1]?
Quel siécle d'ignorance en beaux faits plus stérile [2],
Que cet âge nommé siécle de la raison?
Toute une populace, en style de sermon [3],
De longs écrits moraux nous ennuie avec zéle;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle [4].

Du puits, sans m'effrayer, tirons la Vérité.

Boileau, dans son Discours au roi, dit des esprits de son temps:

Ils tremblent qu'un censeur que sa verve encourage
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et, fouillant dans leurs maux en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la Vérité.

Cette idée, que la Vérité s'est réfugiée au fond d'un puits, appartient, dit-on, à Démocrite: elle a donné lieu à ces vers charmants de Rulhière:

Autrefois la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent long-temps connues;
Elles régnoient en sœurs: mais on sait que depuis,
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
Disc. sur les Disputes.

[1] Racine a dit (*Athalie*, acte I, scène 1):

« Et quel temps fut jamais si fertile en miracles? »

[2] Variante de la première édition:

. . . . En vertus plus stérile.

[3] Variante de la première édition:

L'écrit le plus impie est un fort beau sermon;
Sur l'amour du prochain l'auteur crie avec zèle.

Variante de la seconde édition:

Tout un monde sophiste, en style de sermon.

[4] Allusion au commencement du cinquième chant de *la Pucelle*:

O mes amis, vivons en bons chrétiens,

Je le sais ; mais, ami, nos modestes aïeux
Parloient moins des vertus et les cultivoient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître [1]?

C'est le parti, croyez moi, qu'il faut prendre;
A son devoir il faut enfin se rendre.

On lit dans les Œuvres du maréchal prince de Ligne, qu'un curé qui, au prône, avoit défendu de lire *la Pucelle*, fut bien étonné de ces vers, qu'un de ses paroissiens lui récita. « Messieurs, leur « dit-il en chaire, voyez comme on trompe un bon pasteur. Je vous « recommande la lecture de cet ouvrage. *O mes amis*, ajouta-t-il, « *vivons en bons chrétiens ;* c'est ce qu'on y trouve : apprenez la suite « par cœur, je vous prie. »

[1] Gilbert avoit, dans son *Début poétique*, adopté l'orthographe de Voltaire, ou du moins celle que Voltaire a mise à la mode : car l'idée en appartient à un nommé *Bérain*, avocat au parlement de Rouen, qui proposa sans succès cette réforme en 1675.

Soit que notre auteur ait ensuite cru devoir se soumettre à l'Académie, qui alors rejetoit cette innovation, soit que, dans sa mauvaise humeur contre les philosophes, il se soit indigné d'appartenir de quelque manière à l'école de leur patriarche, il renonça bientôt à la nouvelle orthographe, pour ne plus faire usage que de l'ancienne ; mais ce fut sous deux exceptions :

1° Il continua d'écrire, dans tous les cas, par AI, FRANÇAIS et ANGLAIS.

2° Il écrivit également par AI, CONNAÎTRE, PARAÎTRE, et leurs dérivés; mais seulement à la fin des vers, et pour rimer aux yeux avec NAÎTRE, MAÎTRE, etc.

Un usage général justifie suffisamment la première exception. La seconde ne peut être justifiée que comme une licence poétique dont les meilleurs auteurs offrent des exemples. Ainsi, quoique Racine écrivît par OI tous les imparfaits et les conditionnels des verbes, on lit dans la première édition de son *Andromaque* :

Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, seigneur, je la *fuirais*.

Jadis peuple-héros, peuple-femme en nos jours,
La vertu qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse[1],
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant, nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infames caprices,
Enrichir nos Phrinés[2], dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié.

[1] Racine a dit, dans *Britannicus*, acte I, scène II,

« Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir. »

[2] Variante de la première édition :

Enrichir nos Laïs....

Laïs et Phriné, deux courtisanes, l'une de Corinthe, l'autre d'Athènes. La première mettoit un si haut prix à ses faveurs, qu'elle donna lieu au proverbe : « Ne va pas qui veut à Corinthe. » La seconde fit une telle fortune à ce métier, qu'elle offrit de rebâtir à ses frais la ville de Thèbes, ruinée par Alexandre; mais elle exigeoit qu'une inscription fastueuse consacrât cet évènement. Sa demande fut refusée. Une autre Phriné se distingua par sa beauté, et eut un succès d'un autre genre. Elle avoit été accusée d'impiété, et alloit être condamnée à mort pour ce crime. Le fameux Hypéride, son défenseur, s'avise tout-à-coup d'entr'ouvrir la robe de la belle accusée, et elle est acquittée à l'unanimité. Les noms de Phriné et de Laïs sont devenus ceux de toutes les courtisanes :

Aux temps les plus féconds en Phrinés, en Laïs.

Boil.

Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance[1],
Dans les camps, à la cour, régnent en espérance,
Que d'exploits leurs talents[2] semblent nous présager!
Ceux-ci font avec art[3] courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-là[4], sur un théâtre où leur mémoire échoue,
Savent, non sans honneur, se jouer dans ces vers[5]
Où Molière prophéte exprima leurs travers;
Par d'autres, avec gloire[6], une paume lancée
Va, revient, tour-à-tour poussée et repoussée:
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisoient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance[7] à force de bassesses.

[1] Variante de la première édition:

Destinés en naissant aux combats, aux alarmes,
Formés dans un sérail au dur métier des armes,
Qu'ils promettent d'exploits tous ces héros futurs!
L'un sait, armé du fouet, conduire dans nos murs
Son char prompt et léger qu'un seul coursier proméne;
L'autre, noble histrion, délirer sur la scène:
Sans doute c'est ainsi.....

[2] Variantes de la seconde édition:

Quels succès leurs talents.....

[3] Ceux-là font de leurs mains.....

[4] Ceux-ci.....

[5] En bouffons apprentis défigurent ces vers.....

[6] Par d'autres, avec art.....

[7] Variante de la première édition:

Dégradent leur naissance.....

Souvent à pleines mains d'Orval sème l'argent;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand[1].
Que dirai-je d'Arcas, quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie;
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé?
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses[2],
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas.
Digne fils d'un tel père, Iphis, chargé de dettes[3],
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes:

[1] Après ce vers, on lisoit dans la première édition les quatre suivants:

Et l'élégant Médor, pour éteindre ses dettes,
Met sa jeune tendresse aux gages des coquettes;
D'Orimond, pour suffire aux frais de son amour,
Adjuge au plus offrant les faveurs de la cour.

L'auteur, en retranchant ces vers, en a employé les idées dans les portraits suivants d'Arcas et d'Iphis.

[2] Variante de la première édition:

Sultan goutteux, Arcas a, dit-on, vingt maîtresses;
C'est l'usage: et pour prix de leurs fausses caresses,
Cent louis qu'il emprunte, à chaque Iris portés,
Chez elle tous les mois arrivent bien comptés:
Mais tout ce peuple, ami, de créanciers antiques
Qui, le long du chemin répétant leurs suppliques,
Vont toujours voir Arcas, qui n'est jamais chez lui,...
Arcas, pour s'acquitter, leur promet son appui.
Plus de foi, plus d'honneur. L'hymen n'est qu'une mode.

[3] Variante de la seconde édition:

. . . . . Alford, chargé de dettes.

Plus philosophe encor, Lisimond ruiné [1]
Épouse un riche opprobre en épousant Phriné.
Qui blâmeroit ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères desirs [2],
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies,
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein;
Et de l'homme en public affectant l'assurance [3],
Sous leur casque de plume étaler l'impudence?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs [4]
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle.

[1] Variante de la seconde édition:

. . . . . Lisimond ruiné
Épouse un équipage...

[2] Variante de la première édition:

. . . . . De contraires desirs.

Variante de la seconde édition:

. . . . . De coupables desirs.

[3] Variante de la première édition:

Mêlant l'orgueil au vice, au faste l'impudence,
Des plus viles Phrinés emprunter la licence.

Variante de la seconde édition:

Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

[4] *Assise dans ce cirque*, est un peu dur, à cause du rapprochement de plusieurs syllabes sifflantes. Mais comme tous les détails

En vêtements légers l'or s'est changé pour elle:
Son front luit, étoilé de mille diamants;
Et mille autres encore, effrontés ornements [1],
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles:
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré cet appareil d'un luxe héréditaire [2],
Cloris, on le prétend, se montre populaire;
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers:
Indulgente beauté, Zélis la justifie [3];
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements;
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue;
Qui gouverne la mode; à son gré met en vogue

de ces différents portraits sont finis! comme tous ces vers sont pleins, soignés et naturels en même temps! Quoi de plus achevé que la description des diamants de Cloris? quoi de plus agréable et de plus plaisant que *ces petits vers lâchés par gros in-octavo?* (Fr.)

[1] Boileau a dit dans sa dixième satire:

T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers, sur un lit *effronté*,
Traiter d'une visible et parfaite santé?

[2] Var. Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère.

[3] Variante de la première édition.

. . . . . Sapho la justifie;
Sapho qui...

Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito;
Protége l'univers, et, rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secrétaires;
Lit tout, et même sait par nos auteurs moraux
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'Iris? chacun la prône et l'aime [1];
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse ét d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes:
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné [2],
Lalli soit en spectacle à l'échafaud traîné,

[1] Ce portrait est encore supérieur à ceux que le poëte vient de tracer. Tous les vers en sont d'une beauté rare, et le dernier est admirable: il feroit honneur à nos grands maîtres. (Fr.)

[2] Le lieutenant-général comte de Lalli, gouverneur de Pondichéri, après la capitulation de cette place, fut accusé d'avoir trahi les intérêts du roi dans son commandement, et en 1766 le parlement de Paris le condamna à être décapité. Le supplice de ce vieux général (car il avoit alors 68 ans), et les rigueurs dont il fut accompagné, excitèrent l'indignation du peuple, qui trouvoit cette condamnation injuste. Lorsque Gilbert publia cette satire, M. de Lalli-Tolendal, le fils du général, sollicitoit déja depuis deux ans la cassation de l'arrêt du parlement, et la réhabilitation de la mémoire de son père. L'arrêt fut cassé par le conseil, le 25 mai 1778, et le fond de l'affaire renvoyé au parlement de Dijon. Mais ce parlement confirma, le 23 août 1783, l'arrêt de celui de Paris. La mémoire du général de Lalli n'en est pas moins réhabilitée: elle l'a été par l'opinion publique, qui est au-dessus de tous les tribunaux, de tous les pouvoirs, et, comme l'a si bien dit un Italien, *la regina del mondo*.

Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
  Tu frémis à l'aspect de ce dernier tableau[1];
Moi-même avec horreur je reprends le pinceau.
  Dois-je encor te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris,
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces graces mercenaires
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contents d'un héritier, comme eux frêle et sans force[2],
Les époux, très amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants
Du sérail de leurs fils eunuques complaisants;

[1] Variante de la première édition:

> Enfin, dans les hauts rangs je cherche des vertus;
> J'y cherche un cœur honnête, et je n'en trouve plus.
> J'aurois pu te montrer...

Variante de la seconde édition:

> Dira-t-on qu'en des vers à mordre disposés,
> Ma muse prête aux grands des vices supposés?
> J'aurois pu te montrer...

Fréron le fils remontra à Gilbert que cette nouvelle transition sentoit le rhéteur, et que l'ancienne leçon avoit plus de force. Notre poëte reconnut la justesse de cette critique, mais il préféra avec raison à sa première leçon les nouveaux vers que sa bonne fortune lui adressa.

[2] Variante de la première édition:

> Contents d'un héritier, dans les jours de leur force.

De nouvelles Saphos, dans le crime affermies [1],
Maris de nos beautés, sous le titre d'amies,
Et de galants marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorrhe érigeant leur palais?
  Mais la corruption, à son comble portée,
Dans ces riches hôtels ne s'est point arrêtée [2];
Le peuple imitateur suit l'exemple des grands,
Et les mêmes travers diffament tous les rangs.
  Vois ce marchand flétri, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur.
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Par-tout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race:
Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.

[1] Variante de la première édition:

Quelques marquis, d'ailleurs doués de mœurs austères,
Polygames galants et vieux célibataires;
Plusieurs encor, vraiment philosophes parfaits.

Variante de la seconde édition:

. . . .
Épousant nos beautés, sous le titre d'amies.

[2] VAR. Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
  Il faut voir ce marchand...

Jadis son clerc Mondor envioit son partage ;
Tout-à-coup, des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue[1].
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme; et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.
  Eh! quel frein contiendroit un vulgaire indocile
Qui sait, grace aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas,
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La Débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidéle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière:
La monarchie entière est en proie aux Laïs;
Leurs vices sont les dieux qu'adore mon pays[2];

[1] Ne semble-t-il pas qu'on entend de loin ce bruyant équipage? Ce sont là de ces vers dont Boileau s'applaudissoit. (FR.)

[2] Variante de la première édition:

Idoles d'un moment, qui perdent leur pays.

Variante de la seconde édition :

Leurs vices sont les dieux qu'encense mon pays.

Et la religion, mère désespérée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras;
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé: sophiste bel esprit,
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire,
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme [1].
  Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité:
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais, détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Éclairés par le goût, envisageons les arts.
Quel désordre nouveau se montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres insultées;
Comme un joug importun, les règles rejetées;
Les genres opposés bizarrement unis;
La nature, le vrai, de nos livres bannis;

Variante des éditions postérieures à la mort de l'auteur:

. . . . . qu'encense leur pays.

[1] Quelle noblesse dans ce tableau de la religion! et l'éloge du roi, comme il est simple, vrai, et d'autant plus flatteur qu'il est moins direct, et qu'il est, pour ainsi dire, nécessité par le sujet! (Fr.)

Un desir forcené d'inventer et d'instruire;
D'ignorants écrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux;
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux:
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.
  Fille de la Peinture, et sœur de l'Harmonie [1],
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une ame, un corps,
Égayoit la raison de riantes images;
Cachoit de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'ame s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissoit la rime;
S'ouvroit par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissoit, pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste:
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus [2];
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus.
Dès-lors la poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant [3];

[1] Variante de la première édition:

Pareille à la peinture...

[2] Variante de la première édition:

De par Voltaire et moi, vains rimeurs, montrez-vous,
Non peintres, mais penseurs utiles comme nous.

[3] Variante de la première édition:

En prose compassée elle va clabaudant.



[illegible] del.   Prevost sculp.

[illegible] dépouillé [illegible],
[illegible] le Temps dort immobile.

Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'étoit peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène étalât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants, car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur;
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fît d'une tragédie un opéra charmant:
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale.
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet, parle d'humanité;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes;
Alzire au désespoir, mais pleine de raison [1],
En invoquant la mort, commente le Phédon;

[1] Allusion au monologue d'Alzire:

Quoi! ce dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon seul asile.
Et quel crime est-ce donc devant ce dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un amour si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Alzire, acte V, scène III.

Ce monologue, tiré du *Phédon*, ou *Dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame*, est vraiment déplacé dans la situation d'Alzire. Une amante au désespoir, près de voir son amant conduit au sup-

Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son ame avec une sentence;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Interroge par signe, ou répond par chapitre [1].
Thalie a de sa sœur partagé les revers:
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers;
Mais, lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaieté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur, dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon;
Tantôt un possédé [2], dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible.
Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin!
La comédie est belle, et le drame est divin.
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,

plice, ne sauroit faire de la métaphysique sur le suicide. « C'est un « des endroits, dit La Harpe, où Voltaire a mérité le reproche de « philosopher mal à propos. »

[1] Variante de la première édition :

Converse éloquemment par geste, ou par chapitre.

Variante de la seconde édition :

Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

[2] Variante de la première édition :

Tantôt c'est un grimaud...

Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure;
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers:
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse;
Mais en prose du moins on est sot à son aise [1].
Par-tout le même ton; chaque muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchants:
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmants, pourvu qu'ils soient moraux.
Mais, de la poésie usurpant les pinceaux,
L'éloquence aujourd'hui, prodigue en métaphores [2],
Avec un air penseur enfle des riens sonores.
Que d'orateurs guindés, dans un discours savant,
Se tourmentent sans fin pour enfanter du vent!
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase [3],
Je cherche un peu de sens et vois beaucoup d'emphase.
Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé [4],

[1] Ce fut Diderot qui le premier proposa le drame en prose. Vinrent ensuite Beaumarchais et Mercier le dramaturge, qui en élevèrent les avantages au-dessus de la tragédie et de la comédie. Tous les trois ont fourni, à côté de leurs préceptes, des exemples généralement malheureux.

[2] VAR. Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!

[3] Nous croyons qu'ici Gilbert fait allusion à l'*Essai sur le caractère, les mœurs, et l'esprit des femmes*, qui parut en 1772.

[4] L'*Essai sur les mœurs des nations*, par Voltaire.

Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connoît de lois que leurs caprices vains.
Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles;
Eux seuls de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps;
Heureux qui jeune encore a senti leur mérite!
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite:
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs [1],
De leur goût dépravé [2] partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres [3];
Et flatteurs des pédants flétris par nos ancètres,
O de la sympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.
Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse [4]
Que Malherbe est un sot, et Quinaut un Horace.

[1] Variante de la première édition :

. . . . . Ou d'heureux novateurs.

[2] VAR. De leur goût corrompu...

[3] Au lieu de ces quatre vers, on lisoit dans la première édition les deux suivants :

Pour s'asseoir sur le Pinde au rang de nos ancêtres,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres.

Ce fut pour la seconde édition que Gilbert fit les quatre vers tels que nous les lisons aujourd'hui, excepté le second qu'il commença d'abord ainsi :

Et protecteurs des sots...

[4] Les douze premiers vers de cette tirade étoient tout autrement

Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourroit plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes [1].
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit [2];

disposés dans la première édition; et il y en avoit encore six de plus. Voici comment Gilbert s'exprimoit :

Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers.
Ce chantre gazetier, Pindare des déserts,
La Harpe, enfant gâté de nos penseurs sublimes,
Quelquefois dans Rousseau trouve de belles rimes.
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perrault plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, petille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Périsse Bossuet! quoi! ton pinceau flatteur
Souilla de son éloge un papier imposteur?
Étoit-il philosophe? aveugles que nous sommes!
Combien l'erreur publique a fait de faux grands hommes!
Enfin la raison luit; leurs talents sont jugés;
Des affronts du sifflet les Cotins sont vengés.
Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinaut un Horace;
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourroit plaire un moment;
Et tous ces demi-dieux, etc.

[1] Le célèbre critique, après avoir mis J. B. Rousseau au rang de nos grands poëtes, observe qu'il est resté fort au-dessous d'Horace, dont il n'a ni l'esprit, ni les graces, ni la variété, ni le goût, ni la sensibilité, ni la philosophie; qu'il manque sur-tout de cet intérêt de style qui vient de l'ame, et qui se communique à celle des lecteurs; et qu'enfin ses beaux vers ne sont souvent que des vers.

[2] Mercier, dans son *Nouvel essai sur l'art dramatique*, après avoir loué Racine pour l'harmonie des vers, l'enchantement du langage, et le fini de l'élocution, lui reproche de manquer de profondeur, de force et de majesté. « Lorsqu'il est sublime, ajoute-t-il, dans

Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit[1],
Perrault, tout plat qu'il est, petille de génie:
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers[2],
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers.
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zéle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle:

« *Phèdre*, dans *Britannicus*, dans *Athalie*, c'est à l'aide d'Euripide, « de Tacite, ou de l'écriture sainte. Ses tragédies sont une espèce « de mosaïque. Un homme qui mettoit *tant d'esprit* à déguiser ses « heureux larcins a rarement volé de ses propres ailes. » Ailleurs le dramaturge appelle ce grand poëte un *froid petit esprit*.

[1] Diderot prétendoit que si l'on en exceptoit Perrault, dont le *versificateur* Boileau n'étoit pas en état d'apprécier le *mérite*, et quelques autres tels que Lamotte, Terrasson, Boindin, Fontenelle, sous lesquels la *raison* et *l'esprit philosophique* avoient fait de grands progrès, il n'y avoit peut-être pas *un homme* dans le siècle de Louis XIV qui eût écrit *une page de l'Encyclopédie* qu'on daignât lire dans le siècle suivant.

[2] Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile;
Et son vers froid, mais poli, *bien tourné*,
A force d'art rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile,
Par la filière en glissant façonné.

MARMONTEL, *les Charmes de l'étude*.

De là, sur l'Hélicon deux partis opposés
Régnent, et, l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour-à-tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures.
Mais, plus forts par le nombre et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paroissent les dieux :
Si Clément les proscrit[1], La Harpe les protége[2] :
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet ;
Grammairiens-jurés, immortels par brevet :
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison, que leur bonheur outrage ;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leur voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques,
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
O malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;

[1] Variante de la première édition :

Aussi dans son journal La Harpe les protége.

[2] Clément de Dijon et La Harpe vécurent long-temps en ennemis déclarés : l'un faisant avec Fréron et quelques autres critiques une guerre implacable au parti philosophique ; l'autre combattant dans les rangs plus nombreux des philosophes. Les vives disputes qui éclatèrent entre eux sont presque oubliées aujourd'hui ; et nous dirons seulement que La Harpe ayant changé de principes et de langage sur la fin de sa carrière, les deux antagonistes finirent par s'embrasser publiquement.

Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré[1];
S'il n'eût été qu'un sot, il auroit prospéré,
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose alonge une préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie;
Soldat sous les drapeaux de la philosophie!
D'abord, comme un prodige, on le prône par-tout:
Il nous vante! en effet c'est un homme de goût:
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déja les vers qu'il fait encore[2].
Qu'il est beau de le voir, de dînés en dînés,

[1] Ce poëte termina sa carrière à l'âge de trente-quatre ans, pendant qu'il étoit occupé à faire imprimer son poëme de *Narcisse*. Il s'étoit fait connoître de bonne heure par quelques odes, particulièrement par celle du *Soleil fixe au milieu des planètes*, à l'occasion de laquelle Marmontel lui présagea les plus beaux succès littéraires. Il n'est donc pas vrai qu'il soit mort ignoré; mais il est vrai qu'un enchaînement de malheurs hâta sa fin, et qu'il mourut obéré.

[2] Voilà un de ces vers que leur bonne fortune destine à rester roverbes.

Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie!
Paroît-il, on l'embrasse; il parle, on se récrie:
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit[1];
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit.
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;
De riches pensions on l'accable; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres, qu'au Mercure il fait enregistrer.
Ainsi, de nos tyrans la ligue protectrice

[1] Barnabé Farmain de Rozoy, auteur aussi fécond que de mauvais goût. Il composa, entre autres pièces de théâtre, deux drames lyriques dont Henri IV est le héros. Le premier, qui portoit pour second titre *la Bataille d'Ivry*, fut représenté en 1774, et eut quelque succès, parceque la pièce est parsemée de bons mots et de sentences de Henri IV. Mais toutes les fois que l'auteur y a mis son esprit à la place de celui du bon roi, il fait figurer ce monarque d'une manière si ridicule, que Louis XVI, lorsque ce drame fut joué devant lui, déclara qu'il le feroit arrêter si les représentations n'en étoient pas aussi avancées. Le second de ces drames a pour titre *le Siege de Paris:* Henri IV n'y est pas mieux traité, et l'auteur ne parvint à faire mettre sa pièce à l'étude, en 1775, qu'en employant tous ses protecteurs. De Rozoy avoit auparavant mis au jour deux poëmes, dont l'un est intitulé *le Génie*, *le Goût, et l'Esprit*, et ne présente la moindre trace de ces qualités : le second, *les Sens*, feroit croire que l'auteur n'avoit pas même le sens commun. Il avoit aussi fait paroître, dès 1769, deux volumes d'*œuvres mêlées*, contenant des fables, des contes, des épîtres, et des chansons; et en 1771, les *Annales de la ville de Toulouse:* il n'y a pas dans tout cela une page à lire. Mais le même homme qui fut un si pauvre auteur déploya, au commencement de la révolution, un noble caractère, et fut content de mourir sur l'échafaud, pour son roi et pour sa religion, comme il l'a dit lui-même, le jour de la Saint-Louis de 1792.

D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité ;
Mais par eux, sans rien faire, un pédant nous impose [1] ;
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose [2].
O combien d'écrivains languiroient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti, conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs images :
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour-à-tour se dressent des autels.
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et sur-tout de Voltaire.
On auroit beau montrer ses vers tournés sans art [3],
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux ;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie, incessamment brisée :

[1] VAR. . . . . . Un fat nous en impose.

[2] Variante de la première édition :

. . . . . Arnaud est quelque chose.
O combien d'écrivains, philosophes titrés,
Sur le Pinde français parvenus illustrés,
Ont, par cet art puissant, usurpé nos hommages !

[3] Variante de la première édition :

. . . . . Tous ses vers faits sans art.

Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits [1];
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourroit en douter? Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ses défauts même il sait encor séduire :
Talent qui peut absoudre un siécle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante [2];

[1] Variante de la première édition :

Parfaite on croit sa prose, et parfaits ses accords;
Lui seul a de l'esprit comme quarante en corps :
Qui pourroit le nier? Moi peut-être. J'avoue.

Fréron trouvoit que cette phrase manquoit de logique. Au moins manquoit-elle de clarté; mais on ne sauroit faire le même reproche à la nouvelle leçon.

[2] Dans son poëme des *Saisons* le marquis de Saint-Lambert proclama Voltaire

Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène.

Ce vers alluma une querelle aussi vive qu'opiniâtre entre Clément d'une part, Voltaire et Saint-Lambert de l'autre. Clément y voyoit un outrage fait à la mémoire de Corneille et de Racine, et s'emporta tout à-la-fois contre l'auteur de l'éloge et contre celui qui en étoit l'objet. Voltaire lui répondit, et donna à son censeur le surnom d'*inclément*. Saint-Lambert alla plus loin : il le fit mettre au Fort-l'Évêque. Cet évènement devint bientôt le sujet de toutes les conversations. J. J. Rousseau, se trouvant chez une femme du haut rang, parla avec force en faveur de l'écrivain qu'on avoit mis aux fers pour avoir dit que des vers étoient mauvais, et Clément fut rendu à la liberté après trois jours de détention.

Qui du nom de poëme ornant de plats sermons [1],
En quatre points mortels a rimé les saisons [2];
Et ce vain Beaumarchais qui, trois fois avec gloire [3],
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur [4],
Qui passe pour sublime, à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse [5],
Qui se croit un grand homme et fit une préface;

[1] Variante de la première édition :

Qui, prêchant les pervers pour ennuyer les bons.

[2] Satire injuste de l'heureuse alliance qu'offre ce poëme, des meilleures leçons philosophiques avec les plus charmants détails de la nature pittoresque.

[3] On sait qu'en 1773 et 1774 Beaumarchais publia dans son procès contre le conseiller de Goëzmann, non pas trois, mais quatre mémoires, qui sont tout à-la-fois une plaidoirie forte de raisonnement, une satire très fine, une comédie pleine d'intérêt, et qui eurent un tel succès que Voltaire en conçut de la jalousie. Quelques années auparavant, Beaumarchais s'étoit essayé dans le drame sérieux, sur les traces de Diderot, et n'y avoit point réussi. *Eugénie* n'avoit produit aucun effet, et *les Deux Amis* n'en avoient point fait à l'auteur. Son *Barbier de Séville*, qui ne fut représenté qu'après la publication des mémoires, ne soutint pas non plus la réputation qu'ils avoient fondée. Au reste, qu'on ne s'étonne pas si Gilbert s'est permis des plaisanteries sur ces mémoires si estimés : notre satirique étoit le protégé de Baculard d'Arnaud, l'un des adversaires de Beaumarchais dans cette affaire, et qui fit même paroître à cette occasion une défense marquée par l'excès du ridicule.

[4] Exagération. Sans doute, on est quelquefois en droit de reprocher à Diderot de l'obscurité et de l'emphase ; mais on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait des pages admirables.

[5] Secrétaire perpétuel de l'académie française. « Un satirique de « nos jours, dit La Harpe dans sa *Philosophie du 18e siècle*, qui

Et tant d'autres encor dont le public épris
Connoît beaucoup les noms et fort peu les écrits;
Alors, certes, alors ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
  Ah! du moins, par pitié, s'ils cessoient d'imprimer,
Dans le secret, contents de proser, de rimer;
Mais, de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères.
La Harpe est-il bien mort? Tremblons; de son tombeau [1]
On dit qu'il sort, armé d'un Gustave nouveau:
Thomas est en travail d'un gros poëme épique [2];

« se piquoit d'*audace* et non pas de justice, a cru mettre tout d'A-
« lembert dans ce vers:

Il se croit un grand homme, et fit une préface.

« Mais la préface de l'*Encyclopédie* est un ouvrage et un bel ou-
« vrage: où est le sens du vers? »

[1] Variante de la première édition:

La Harpe mille fois jura sur Pharamon
De bien nous ennuyer pour se faire un beau nom.

En adoptant la nouvelle leçon, l'auteur commença d'abord ainsi le second vers:

La Harpe sort..

Ces tragédies de *Pharamond* et de *Gustave* furent jouées en 1765 et 1766: c'étoient, de l'aveu de leur auteur, des conceptions foibles et même vicieuses; elles ne réussirent point à la représentation, et depuis l'auteur jeta au feu la première, et ne conserva que quelques fragments de la seconde.

[2] *La Pétréide*, poëme épique en l'honneur de Pierre-le-Grand. L'auteur mourut en 1785, avec le regret d'avoir seulement ébauché ce poëme. Les nombreux fragments qui en ont été publiés montrent l'art d'une versification savante, mais le travail s'y fait trop sentir.

Marmontel enjolive un roman poétique[1];
Et même Durosoy, fameux par des chansons[2],
Met l'Histoire de France en opéra-bouffons:
Tant d'écrits sont forgés par ces auteurs manœuvres[3],
Qu'aucun n'est riche assez pour acheter ses œuvres.
Pour moi, qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les brigues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire;
Sans rien craindre, je parle avec sincérité[4];
Je chéris mon repos moins que la vérité.
Oh! si ces foibles vers, satire de notre âge,

[1] Le roman des *Incas*.

[2] Voyez la note 1 de la page 41.

[3] VAR. Tout compose, et déja de tant d'auteurs manœuvres,
Aucun n'est riche assez...

[4] VAR. J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.

La première édition finit à ce dernier vers. Dans la seconde, l'auteur y ajouta les vers suivants :

Oh! si ces vers vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis;
S'il prête à ma foiblesse un bras qui la soutienne;
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris;
Ils ne dormiront plus qu'en lisant leurs écrits.

Que Beaumont de malice absout par son suffrage [1],
Obtiennent de mon roi les regards protecteurs,
Sa vertu cessera de haïr les flatteurs
Avant que par l'effroi ma muse désarmée
Pardonne aux novateurs leur folle renommée :
Que leurs noms soient placés parmi les noms flétris ;
Je veux qu'on les méprise autant que leurs écrits.

[1] Christophe de Beaumont, archevêque de Paris.

INTERLOCUTEURS.

PSAPHON, philosophe du jour.
GILBERT, poëte satirique.

La scène est dans un bosquet, près de Paris [1].

[1] Gilbert n'avoit pas d'abord marqué le lieu de la scène. Ce fut Fréron le fils qui lui fit apercevoir cette omission, en ajoutant toutefois qu'il seroit ridicule d'exiger dans un simple dialogue un assujettissement scrupuleux aux régles théâtrales. Mais Gilbert ne négligeoit rien pour perfectionner son travail.

SATIRE II*.

MON APOLOGIE.

PSAPHON, *à part.*

Le voilà! c'est ce monstre! Oui, son œil le décéle[1].
Sans doute en ce bosquet il médite un libelle.
J'en ai pitié.

GILBERT, *à part.*

Je bâille, et je ne sais pourquoi:
Quelque mauvais auteur seroit-il près de moi?

* Elle parut au mois d'avril de 1778, et eut dans l'espace de six semaines jusqu'à quatre éditions. Les trois premières diffèrent très peu entre elles; mais la dernière se distingue par des corrections précieuses. — Dans cette seconde satire, Gilbert s'attache à justifier ce genre de poésie en général, et son premier essai en particulier; ce qui amène de nouveaux tableaux des vices du siècle, et de nouveaux traits satiriques contre les auteurs contemporains. On sait que Boileau a traité ce sujet admirablement dans la satire *à son esprit*. Gilbert en a suivi le plan, avec cette différence que le premier, après avoir défendu ses satires, consent à s'en dédire pour calmer ses ennemis, et fait en très beaux vers une rétractation ironique : notre poëte maintient au contraire, avec fierté, d'un bout à l'autre de sa pièce, ce qu'il a dit auparavant des hommes et des choses de son temps. Quant à l'exécution, Gilbert rappelle rarement la touche fine du maître, mais il a plusieurs morceaux brûlants d'énergie.

[1] Variantes des trois premières éditions:

PSAPHON.

C'est ce monstre!

PSAPHON, *à part.*

Parlons-lui...

GILBERT, *à part.*

C'est Psaphon! c'est lui-même! il s'avance:
L'ennui qui m'environne annonçoit sa présence.
Où fuir? de ses discours comment me garantir?

PSAPHON.

Jeune homme! écoutez-moi; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez, et blâmez la satire?
Vous êtes philosophe?

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité [1],
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ses talents que la Russie honore,
Psaphon par ses vertus est plus célèbre encore;

GILBERT.

Qu'entends-je?

PSAPHON.

Oui, son œil le décèle,
C'est lui-même: sans doute il médite un libelle.

GILBERT.

C'est un mauvais auteur, hâtons-nous de sortir *.

[1] Dans cette harangue plaisante, que Psaphon adresse au censeur, chaque vers fait allusion à quelque anecdote. (Fr. le fils.)

* La troisième édition porte, *et je crois le sentir.* L'auteur fit cette correction sur l'observation de Fréron le fils, que l'hémistiche *hâtons-nous de sortir* n'étoit point assez piquant. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que sa correction n'étoit pas heureuse non plus, et il finit par changer tout le commencement de la satire.

Je ne me flatte point : mais vous, dont les clameurs [1]
D'un nouvel âge d'or osent noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talents déchirant la couronne,
Diffamez des auteurs qui n'offensent personne [2];
De la religion soldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé,
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense [3]?
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence [4],

[1] Variante des trois premières éditions :

Mais vous dont l'insolence, en des vers imposteurs,
De cet âge innocent osa noircir les mœurs.

Cette expression, *âge innocent*, a été critiquée par La Harpe. « M. Gilbert, dit-il, a trouvé commode de se mettre en tête un « adversaire maladroit et même imbécile, qui lui reproche d'avoir « noirci les mœurs *de cet âge innocent*. Un philosophe peut croire « le dix-huitième siècle meilleur qu'un autre, mais il y a quelque « simplicité à le croire *innocent*. » C'est peut-être cette critique qui a déterminé l'auteur à changer ces deux vers ; mais sa nouvelle leçon laisse encore à desirer. *Je ne me flatte point* n'est qu'une cheville.

[2] Variante des trois premières éditions.

Offensez des auteurs qui n'offensent personne.

[3] Boileau a dit dans sa neuvième satire :

Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

[4] « Ce dialogue, dit La Harpe, n'est pas dans les convenances « ordinaires ; et à moins que M. Gilbert ne nous assure qu'on lui a « dit en face et publiquement qu'il étoit *hypocrite*, *jaloux*, *cuirassé* « *d'impudence*, *et déshonoré*, on trouvera la vraisemblance poé- « tique un peu blessée. Il faut absolument que la vérité vienne ici « au secours de la fiction ; et, dans tous les cas, l'on aura tou- « jours peine à comprendre qu'un homme avoue au public qu'il se « méprise assez lui-même pour supposer qu'on lui tienne ce lan-

C'est ainsi qu'on vous peint[1]; votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacheroit votre muse hardie[2]
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,
Vous lanciez contre Dieu quelqu'un de nos bons mots[3],
Peut-être on vous pourroit pardonner la satire:

« gage, ou qu'on le méprise assez pour le lui tenir en effet. Ce n'est « pas ainsi que parle Boileau dans sa neuvième satire. On y voit un « honnête homme qui se respecte assez lui même, qui avoue qu'on « peut lui reprocher son penchant à la médisance, mais qui sent « qu'on ne peut lui imputer des motifs bas, ni attaquer son ca- « ractère et ses mœurs. »

Cette remarque se ressent de l'humeur de La Harpe contre Gilbert. Il faut d'abord considérer que Psaphon ne parle pas ici en son nom, que c'est l'opinion d'autrui qu'il expose. D'ailleurs ce philosophe ne pouvoit-il pas se flatter ou d'effrayer Gilbert, ou même de s'insinuer dans sa confiance, en l'avertissant des reproches injustes que lui attiroit son humeur satirique? Tout ce que La Harpe eût pu dire, c'est que des inculpations aussi fortes n'étoient propres qu'à aigrir le satirique, et à faire rompre brusquement l'entretien. Au reste, la noble confiance avec laquelle Gilbert a publié les injures dont ses adversaires le gratifioient prouve qu'il les méprisoit souverainement.

[1] Variante des trois premières éditions:

Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté...

[2] M. de Saint-Pavin, ayant à se plaindre de Boileau, qui l'avoit cité peu honorablement dans une de ses satires, fit contre lui une pièce de vers, où se trouvoient ceux-ci:

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

[3] Variante des trois premières éditions:

Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots.

Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre muse en extase
Du mot de tolérance attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris;
De la chute des mœurs accuser leurs écrits;
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore!
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore [1],
Que vous a donc produit votre goût si tranchant?
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse, à la cour présentée,
Pour décrier les rois, du roi même rentée?
Peut-on citer un duc qui soit de vos amis?
Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis?
Vend-on votre portrait? Quel corps académique [2]

[1] « *Décore* (c'est de nouveau La Harpe qui parle) rime bien riche-« ment à *encore*; mais quand on a vu et lu Gilbert, on trouve « assez plaisant de le voir *décoré d'un peu d'esprit*. Il y a de quoi « rire de cette décoration qu'il se donne à lui-même. Peut-être « est-ce une faute d'impression, et faut-il lire, *que* peu *d'esprit* « *décore*. Ce qui pourroit le faire croire, c'est qu'un moment au-« paravant on lui dit que *l'oubli cacheroit sa muse s'il n'avoit* « *pas médit de l'Encyclopédie*. Or un homme *décoré d'un peu d'es-* « *prit* pourroit se passer de cette grande ressource. » Mais où est le bon sens de La Harpe? Assurément Gilbert pouvoit, sans trop d'amour-propre, se croire *un peu d'esprit*; et, tout en lui rendant justice à cet égard, son interlocuteur a pu oser lui dire ce que Saint-Paviu n'avoit pas craint de dire de Boileau. Est-ce que la célébrité est acquise à tout homme d'esprit?

[2] « Je suis obligé en conscience, dit encore La Harpe, de « prendre pour moi ce vers emprunté de la vieille prose de la dé-

Vous a pensionné d'un prix périodique?
Des quarante immortels journaliste adoptif,
Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif[1]?
Quelle bourgeoise enfin, quelle actrice opulente[2],
De la cour des neuf sœurs tapissière obligeante,
De ses présents discrets meubla votre Hélicon,
Et vint avec respect visiter votre nom?

« funte *Année littéraire*, et l'une des plus fortes plaisanteries de « feu M. Fréron, l'un des plus forts plaisants de France. Je vois « qu'il y a communauté de biens entre les auxiliaires du même « parti. Je conçois encore que M. Gilbert, qui a concouru trois « fois pour le prix de poésie, n'ait pas été pensionné. Mais les « pièces sont sous les yeux du public, ou du moins dans la bou- « tique du libraire, et l'on peut voir si l'académie est blâmable de « n'avoir pas pensionné M. Gilbert. »

[1] Après ce vers, on lit, dans les trois premières éditions, les quatre suivants :

Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du théâtre,
Jamais en effigie, assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel?

Ces vers faisoient allusion au couronnement de Voltaire, qui eut lieu à la Comédie françoise, le 30 mars 1778, à l'occasion de la sixième représentation d'*Irène*. La Harpe voulut y voir quelque prétention de la part de Gilbert aux mêmes honneurs, et là-dessus il fit entendre à l'auteur qu'il étoit difficile de le satisfaire. Ce fut probablement pour ôter tout prétexte à de telles suppositions, que notre poëte retrancha ces vers de cette tirade dans sa quatrième édition; mais il les employa plus loin, avec quelques changements fort heureux.

[2] Variante des trois premières éditions :

... discrète,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon.

Tout le monde vous fuit; votre ami, dans la rue,
N'osant vous reconnoître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un poète empressé
De petits vers flatteurs ne vous a caressé;
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,
On ne voit chez les grands souper votre génie[1].
Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous[2],
L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux;
Chacun, vous dénonçant à la haine publique[3],
Se dit: Fuyez cet homme, il mord, c'est un critique.
Mais, de tant de mépris méchamment consolé,
Vous sifflez l'univers dont vous êtes sifflé.
Croyez-moi: laissez-nous vivre et penser tranquilles;

[1] Quelle aisance, quelle harmonie dans le morceau qu'on vient de lire! quelle variété de coupes! *attendrisse une phrase; pensionné d'un prix; héritier présomptif du fauteuil; caressé de petits vers;* on ne peut nier que ces expressions ne soient heureusement trouvées, et n'appartiennent à Gilbert. (Fr. le fils.)

[2] Les cafés Procope et de la Régence étoient alors le rendez-vous des hommes de lettres.

[3] Variante des deux premières éditions:

> Le voilà, dit l'auteur, et l'auteur lui réplique:
> Gardez-vous de cet homme; il mord, c'est un critique.

Variante de la troisième édition:

> Chacun vous insultant d'un œil philosophique.

Regnier a dit, satire XII,

> « Fuyez ce médisant;
> « Fâcheuse est son humeur, son parler est cuisant. »

Et Boileau, satire IX,

> « Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique;
> « On ne sait bien souvent quelle mouche le pique. »

Sur d'utiles sujets rimez des vers utiles ;
Chantez les douze mois [1], prêchez sur les saisons [2] ;
Égayez la morale en opéra-bouffons [3] ;
Que vos nobles talents [4] s'élévent jusqu'aux drames [5],
Et sur l'agriculture attendrissent nos dames [6].
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi [7],
Dans la satire encor ne peut être endurci ;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire :
Cessez de critiquer... [8]

[1] Allusion au poëme des *Mois*, par Roucher.

[2] Allusion au poëme des *Saisons*, dont il est déja question dans la satire du dix-huitième siècle : voyez page 43.

[3] Allusion aux comédies mêlées de chant, ou opéra-comiques de Marmontel, dont le principal attribut est une morale pure, jointe à une agréable versification.

[4] Variante des deux premières éditions :

> Élevez désormais vos talents jusqu'aux drames,
> Et sur l'agriculture attendrissez nos dames.

[5] «La comédie est belle, et le drame est divin,» dit Gilbert, dans la satire précédente. Voyez la note 1 de la page 35.

[6] Allusion au poëme de *l'Agriculture*, par Rosset.

[7] La Harpe observe que c'est raisonner étrangement que d'accorder à un homme quelque célébrité, et de lui dire ensuite qu'il n'a point réussi ; mais il est à remarquer que, suivant Psaphon, la célébrité de l'auteur n'est due qu'à sa méchanceté ; et l'on peut, au reste, devenir célèbre sans avoir réussi. (Fr. le fils.)

[8] Boileau, dans sa satire IX :

> En ce hardi métier
> La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
> Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse ;
> A de plus doux emplois occupez votre muse.

Et auparavant dans la satire VII :

> Et tel mot, pour avoir réjoui son lecteur,
> A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

GILBERT.

Eh ! cessez donc d'écrire.

Tant qu'une légion de pédants novateurs
Imprimera l'ennui, pour le vendre aux lecteurs,
Et par *in-octavo* publiera l'athéisme,
Fanatiques criant contre le fanatisme ;
Dussent tous les commis, à vos muses si chers,
De leur protection déshériter mes vers ;
Quand même des catins la colère unanime
M'ôteroit à jamais [1] l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage auroit plus de censeurs
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs ;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite ;
Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite ;
Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour [2].
Philosophe, excusez ma candeur insolente [3] ;
Je crois, plus je vous lis, la satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,

[1] Variante des trois premières éditions :

Sans pitié m'ôteroit...

[2] *Fouetter d'un vers* est, selon La Harpe, un intolérable abus de figures. Il devoit dire plutôt que c'est un de ces traits qui séparent le poëte du troupeau des rimeurs.

[3] « C'est la première fois, dit La Harpe, qu'on a si bizarrement « accouplé deux mots dont l'un exprime ce qu'il y a de plus ai- « mable, et l'autre ce qu'il y a de plus odieux. » Ce rapprochement ne nous paroît pas si vicieux. Ici Gilbert s'exprime ironiquement ; il dit au philosophe Psaphon : Excusez cette candeur que vous et vos amis appellent de l'insolence.

Et l'on n'est point méchant pour berner des auteurs[1].
Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme,
Interrogeant les rois, sur leur trône insultés,
Leur dit obscurément de lâches vérités;
Et vous osez noircir celui dont la franchise
D'un parti de pédants démasque la sottise[2],
Qui d'un style d'airain flétrit ces corrupteurs,
Et signe hardiment ses vers accusateurs!
Eh! quel autre intérêt peut dicter ses censures,
Qu'un généreux desir de voir les mœurs plus pures
Refleurir sur nos bords de vertus dépeuplés,
Et nos froids écrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un style heureux une saine morale,
De leurs partis rivaux étouffer le scandale,
Et, l'un de l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire, et non de l'usurper?
Parlez; au bien public s'immolant par malice,
Vengeroit-il le goût, proscriroit-il le vice,
Pour l'étrange plaisir de perdre son repos,
D'être gratifié de la haine des sots,
Doté sur vos journaux d'une rente d'injures,
Ou clandestinement diffamé par brochures?
Non; s'il fait dans ses vers parler la vérité,
C'est qu'au fond de son cœur sa franche probité

[1] Boileau a dit, satire IX:

Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est ce un crime, après tout, et si noir et si grand?

[2] Variante des trois premières éditions:

Fait aux pédants du siècle une guerre permise.

Ne sait point retenir la haine vertueuse
Que porte au vice heureux l'équité courageuse,
Et cette impatience et ce loyal mépris
Que tout mauvais auteur inspire aux bons esprits.
A la satire enfin quel poëte fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.
Rappelez-vous [1] Condé, Colbert, et Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de sages
Que Boileau pour amis obtint par ses ouvrages:
Interrogez leur cendre; et, du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,
Justifiera son art que vous osez proscrire,
Et ses mœurs, de son siècle éternelle satire.
Disciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,
Je pourrois au mensonge opposer pour défense
L'estime de Crillon [2], ma vie, et le silence;
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits:
Ma muse, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire.
O douleur, ai-je dit, ô siècle malheureux!

[1] Variante des trois premières éditions:

Là reposent...

[2] M. l'abbé de Crillon, frère de M. le duc de Crillon-Mahon, et connu dans la république des lettres par des ouvrages où la diction la plus élégante s'allie aux profondeurs de la plus saine philosophie. Ce fut lui dont le suffrage et les bienfaits ne cessèrent d'encourager le talent poétique de Gilbert. (*Note de l'édition de* 1788.)

D'une morale impie ô règne désastreux!
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage,
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Visitons nos cités [1] : hélas! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux?
L'athéisme, en déserts convertissant nos temples;
Des forfaits dont l'histoire ignoroit les exemples;
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus et disputant de vices;
Le silence des lois, du scandale complices [2].
Peindrai-je ces vauxhalls, dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche, en spectacles érigés,
Où des beautés du jour la nation galante,
Des sottises des grands à l'envi rayonnante,
Promenant ses appas, par la vogue enchéris,
Vient, en corps, afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos sultans la mère va [3] répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle instruit à se vendre,
Jeune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,
Qui cultive à grands frais son futur déshonneur?
Par-tout scandalisée [4] et par-tout méconnue,

[1] Voyez avec quel art l'auteur lie à son sujet l'énumération rapide des vices du siècle. (Fr. le fils.)

[2] Ce vers offre une pensée forte, exprimée avec vigueur et précision. (Fr. le fils.)

[3] Variante des deux premières éditions:

... court...

[4] Variante des trois premières éditions:

Mais par-tout affligée...

La pudeur ne sait plus où reposer sa vue;
Et l'opprobre, et le vice, et leur prospérité,
Blessent de toutes parts sa chaste pauvreté.
La fille d'un valet, dont l'honnête misère [1]
Fut séduite aux appas du crime qu'on tolère,
Par un grand dérobée aux soupirs des laquais,
Long-temps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,
Possède ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu sa retraite indigente:
Bientôt, par la fortune échappant au mépris [2],
On verra sa beauté, fameuse dans Paris,
Au sein de Paris même, encor plein de sa honte,
Épouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte,
Armorier son char de glaives, de drapeaux,
Et se masquer d'un nom porté par des héros.
Et n'imaginez pas que sa richesse immense
Ait de son fol amant dévoré l'opulence;
Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté:

TAYLOR INST.

[1] Variante des trois premières éditions:

La fille d'un valet qu'entraîna dans le crime
Le spectacle public des respects qu'il imprime.

« On ne sait, disoit le Journal de Paris, du 24 avril 1778, si c'est « le valet ou le crime qui inspire du res, ect. » C'est probablement d'après cette observation que l'auteur a changé ces deux vers.

[2] Variante des deux premières éditions:

Bientôt de sa beauté, fameuse dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris.

Le même Journal de Paris et l'*Année littéraire* trouvèrent ces deux vers embarrassés et obscurs, et engagèrent l'auteur à les changer.

L'état volé paya ses amours printanières,
L'état jusqu'à sa mort paiera ses adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur[1] proméne à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance,
Penthiévre quelquefois visite l'indigence,
Et, de trésors pieux dépouillant son palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits[2]:
Mais ce voluptueux, à ses vices fidéle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur:
Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander sa défaite;
Qu'on la séduise. Il dit: ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,

[1] Variante de la première édition:

Un fat proméne...

[2] L'emploi de cette épithète n'est pas du goût de La Harpe. « On dit bien (ce sont ses paroles) qu'il y a une sorte de pudeur « dans la bienfaisance, parceque le mot de pudeur, dans notre « langue, ne se borne pas à la chasteté: mais *pudique* est tout « différent; il n'est point le synonyme de modeste, il ne se dit ja- « mais que dans le sens de chaste. » Fréron le fils répond que c'est aussi dans le sens de chaste que ce mot est employé ici. « Gilbert, « dit-il, oppose au portrait du marquis voluptueux, qui va, l'or « à la main, chercher chaque jour des amantes nouvelles, la « peinture d'un prince vertueux, qui visite en secret la veuve in- « digente, mais dont les bienfaits ne sont souillés par aucune « vue criminelle: contraste touchant et digne du pinceau d'un « peintre! »

Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père;
Elle cède, on l'enlève : en vain gémit sa mère;
Échue à l'Opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel [1].
Cependant une vierge aussi sage que belle
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle;
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus
Avoit, pour le servir, fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir, que tout Paris périsse!
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la beauté victime de son choix
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires;
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyoient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte, mourante, en son char ravisseur [2].

[1] Par un abus né de la corruption des mœurs de la capitale, lorsqu'une femme vouloit se soustraire à l'empire de son mari, une fille à l'autorité de son père ou de sa mère, elle se faisoit inscrire sur la liste des filles de l'Opéra; et, sans avoir aucun talent ni aucune disposition pour le théâtre, elle devenoit libre de vivre dans le désordre, sans que la police pût avoir inspection chez elle à cet égard, et la faire retourner sous la puissance de ceux de qui elle dépendoit. Louis XVI, instruit de cet abus, et voulant rétablir, autant qu'il est possible dans une grande ville, le bon ordre et l'honnêteté des mœurs, abolit ce règlement détestable.

[2] « *A l'Opéra par un rapt*, dit La Harpe, *dérobe au pouvoir paternel:* en deux vers voilà-t-il assez d'*r?* Et ces quatre rimes en *el* « et en *elle*, *solennel*, *paternel*, *belle*, *rebelle*, sont-elles faites pour « flatter l'oreille? *Faire des crimes perdus*, est de la prose plate: « *perdre ses crimes* auroit été poétique et élégant. *Que tout Paris* « *périsse:* cet hémistiche déchire l'oreille. *Voilà que dans la nuit*,

Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime:
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.
Mais de quels attentats, nés d'infames amours,
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours?
Quel siécle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoisonnements, de fameux homicides,
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux?
Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux
Sans cesse retentir de rapts et d'adultères;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires;
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.
Tels furent mes discours; mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étois que l'écho des hommes vertueux;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux;
Et, démenti par vous, leur voix me justifie.
Mais plus d'un grand se plaint que, divulguant sa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ses amours d'un portrait reconnu:
De quel droit se plaint-il? Ce tableau trop fidéle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modéle?
Quand de traits différents, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public devin la malice équitable
S'écrie, Ah! c'est un tel, ce marquis diffamé;

« tournure triviale et déplacée. *Incendiaires*, *héréditaires*, *oppres-*
« *seur*, *ravisseur;* cette accumulation d'épithètes est dans le goût
« de Brébeuf. »

Qu'il s'en accuse seul; ses vices l'ont nommé.
Suis-je donc si méchant, si coupable?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes:
Non parceque vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas:
Immolez au mépris ces nobles scélérats;
Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime:
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime [1].

GILBERT.

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et sans crime on ne peut [2], s'il blesse la raison,
La venger par un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés;
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise:
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,

[1] Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme?
Boil., sat. ix.

[2] Variante des deux premières éditions.
Et m'impute à forfait...
De la venger d'un vers...

Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires [1]?
Si j'évoque jamais du fond de son journal [2]
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire:
C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique [3]?

[1] Allusion aux éloges des académiciens décédés, que d'Alembert lisoit, depuis 1774, dans les séances publiques de l'Académie.

[2] *Le Mercure.*

[3] Après la première représentation du *Gustave* de La Harpe (1766), Piron composa cette épigramme:

L'esprit en écharpe,
Et le nez au vent,
Va, cher de La Harpe,
Et marche en avant;
Encore deux chutes,
Quatre ou cinq culbutes,
Sont un passeport
Aux lieux où tu buttes.
Malheur à qui dort!
Renonçant au drame,
Laisse-là la rame,
Revire de bord;
Lourd, froid, sec et rogue,
D'écolier peu fort
Deviens pédagogue;
A travers, à tort,
Fais l'art poétique;
Il aura le sort
D'un garde-boutique;
Double affront: d'accord,
Mais pique et repique,
Pousse ta bourrique

Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur :
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qui transpire [1],
Son nom doit partager l'éloge et la satire.
De citer un pédant pourroit-on me blâmer,
Quand lui-même il se fait l'affront de se nommer?
Aux mépris du public c'est lui seul qui se livre;
Lui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
Mais qui sont ces auteurs dont les noms offensés
Se virent par ma plume au sifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui sont-ils? des savants renommés par leurs graces;
Des poëtes loués dans toutes les préfaces;

Et sans autre effort,
Titre ni rubrique,
Te voilà d'abord
Membre académique.

C'est probablement à cette épigramme de Piron que nous sommes redevables du vers à jamais célèbre de Gilbert; mais un inconnu y contribua encore d'une autre manière. La tradition nous apprend que Gilbert, avant de publier cette satire, en fit la lecture dans quelques sociétés, et qu'il lisoit ainsi ce vers :

Tomba de chute en chute au lit académique.

Ce fut dans une de ces assemblées que quelqu'un lui proposa de substituer *trône* à *lit :* idée très heureuse, et qu'il s'empressa d'adopter.

[1] Variante des deux premières éditions :

Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme:
C'est un garant public du plaisir qu'il me vend.
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre...

Des hommages du Nord dans Paris assiégés;
Craints peut-être à la cour, et pourtant protégés;
Que la Sorbonne vante et même excommunie,
Et dont les pensions attestent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles desirés,
Des bourgeois amateurs sont encore admirés [1],
Et qu'en face d'eux-même on vit en plein théâtre [2],
Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
Portés en effigie et placés sur l'autel,
Nouveaux dieux, couronnés d'un laurier solennel.

GILBERT.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire:
Un critique jaloux de plaire aux bons esprits
Toujours du bien public occupe ses écrits.
Eh! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée et perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés?
Dois-je exhumer Saint-Ange [3], et mettre au jour Murville [4]?

[1] Variante des trois premières éditions:

Quoiqu'ils soient lus enfin, sont encore admirés.

[2] Voyez, à la page 54, la note 1.

[3] Fariot de Saint-Ange, né à Blois en 1752, mourut à Paris en 1810. Il ne porta d'abord que le premier de ces noms; mais le trouvant ensuite trop ignoble, il le quitta pour le second. Lorsque Gilbert rangeoit Saint-Ange dans la classe des écrivains morts avant que de naître, cet auteur n'étoit encore connu que par une *Épître à Daphné*, où l'on avoit remarqué quelques beaux vers, par des traductions assez médiocres, et par des pièces fugitives ou des articles littéraires peu importants. Sa traduction des Métamor-

Dois-je ordonner le deuil de Gudin [1], de Fréville [2]?
Des cendres de Gaillard [3] dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais:
Quel mal ont-ils produit? D'une affreuse morale

phoses d'Ovide ne commença à paroître qu'en 1778, c'est-à-dire en même temps que la satire de Gilbert; mais notre satirique l'auroit connue qu'il n'eût probablement pas retiré de cet endroit le nom de Saint-Ange. Cette traduction, qui avoit le bonheur de plaire à La Harpe, n'étoit qu'un détestable ouvrage aux yeux des Fréron.

4 Murville (P.-N. André) naquit en 1754, et débuta dans le monde littéraire sous le nom d'André, qui étoit celui de sa famille. Il l'abandonna ensuite, comme Fariot, pour en prendre un moins commun, et qu'il espéroit illustrer. Ayant partagé, en 1776, un prix de l'Académie avec un élève de Delille, enivré de son triomphe, il s'écria : Si je ne suis pas de l'Académie à trente ans, je me brûle la cervelle.—Taisez-vous, cerveau brûlé, lui répondit la célèbre mademoiselle Arnould, qui fut depuis sa belle-mère. Murville est mort en 1814, ne laissant que des ouvrages d'un bien foible intérêt.

La manie que Murville et Saint-Ange avoient eue de changer de nom servit dans le temps de prétexte aux Fréron pour publier les vers suivants :

Petits auteurs bernés, quelle est cette manie!
Voyez-vous que Murville en ait plus de génie?
Saint-Ange est-il moins plat que n'étoit Fariot?
Quelque nom qu'il se donne, un sot est toujours sot.
De La Harpe imitez la sage retenue :
C'est au moins sous son nom que tout Paris le hue.

1 Gudin de La Brenellerie (Paul-Philippe), né en 1738, et mort en 1812. Il étoit, comme Beaumarchais, fils d'un horloger de Paris; il dédaigna, comme lui, la profession de son père, pour cultiver les arts de l'esprit, et l'amitié la plus étroite les lia tous deux jusqu'à la fin de leur carrière. A l'époque où Gilbert traitoit Gudin comme un auteur dont on pouvoit ordonner le deuil, ce littéra-

Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale?
Prêché par eux, le vice eût perdu ses appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?

teur venoit de faire jouer une tragédie intitulée *Coriolan*, et qui n'avoit point réussi. Mais ce n'étoit pas là son seul titre littéraire; on avoit déja de lui trois autres tragédies : la première, *Clytemnestre, ou la mort d'Agamemnon*, ouvrage de sa première jeunesse, et qui n'avoit été privé des honneurs de la représentation que par la difficulté de trouver des actrices pour les principaux rôles; la seconde, *Hugues le Grand*, qui eut le même sort, et qui offroit, dit-on, des beautés du premier ordre; la troisième, *Lothaire et Valrade, ou le royaume mis en interdit*, qui ne fut pas non plus représentée, mais qui fut publiée à Genève en 1767, et brûlée à Rome en 1768. Le même auteur avoit fait paroître à Deux-Ponts, en 1776, un ouvrage ayant pour titre : *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne;* mais la police en défendit l'introduction en France. Gudin fut moins malheureux depuis 1778 : car il réussit à se faire connoître par un recueil de contes, d'une versification facile, par quelques essais historiques, et par deux poëmes, l'un sur la conquête de Naples, l'autre sur l'astronomie.

[2] Le seul littérateur de ce nom que nous connoissions, c'est le traducteur de l'*Arithmétique poétique* d'Young, à qui l'on doit aussi de *Nouveaux éléments d'agriculture, ou le Parfait Fermier*, l'*Histoire des nouvelles découvertes dans la mer du Sud*, et un *Supplément au voyage de Bougainville*, traduit de Banks et Solander : tous ouvrages qui parurent de 1772 à 1776. Mais notre satirique auroit-il voulu parler d'un traducteur de Virgile, M. Fontaines de Saint-Fréville, dont le début brillant fit tomber, suivant Rivarol, la plume des mains de Delille? La traduction de M. Fontaines commençoit ainsi :

Vis-à-vis les canaux où le Tibre, à son but,
Dans le sein de Thétis épanche son tribut.

[3] Et c'est en 1778 que Gilbert tenoit ce langage! c'est-à-dire quelques années après la publication de l'*Histoire de François Ier*,

Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie
A l'obscène licence, au blasphème orgueilleux,
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux;
Dont le nom parvenu sollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire:
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs [1].

PSAPHON.

Eh! que pourroient vos cris contre leur vaste gloire?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers, et non point l'âge.
Si je suis jeune, enfin, j'en ai plus de courage.

et lorsqu'on venoit à peine d'achever l'impression de l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*. Est-ce que Gilbert, laissant de côté des ouvrages aussi remarquables, n'auroit considéré ici Gaillard que comme poëte, que comme l'auteur de ces pièces de vers que l'Académie honoroit pourtant ou d'un prix ou d'une mention? Les torts du satirique seroient alors moins grands; mais il seroit toujours à plaindre de n'avoir pas aimé un homme qui mérita toute l'amitié de Malesherbes.

[1] Quelle gaieté dans ces vers! quel naturel! quel heureux choix de mots! *Dois-je exhumer Saint-Ange, et mettre au jour Murville?* D'un seul vers l'auteur dissout deux pygmées. *Leurs écrits publiés ne parurent jamais*, est un vers fait pour devenir proverbe. *Opprobre exemplaire*, *perdue à médire, prospérer le scandale;* cette alliance nouvelle d'expressions, quoique familière à l'auteur, étonne toujours. Toute cette tirade est aussi bien raisonnée qu'elle est piquante. (Fr. le fils.)

PSAPHON.

Hélas! l'humanité [1],
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté:
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels seront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs;
Tous ceux qui du faux goût ont rejeté l'empire;
Un roi qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe? aux pensions nous serons seuls admis [2];

[1] « Passe-t-on aussi promptement, dit La Harpe, de cette vio-« lence grossière à cette douceur de Tartufe?—Oui, répond l'*Année* « *littéraire* : ce contraste est dans la nature, et nous en avons pour « garant Virgile, qui met dans la bouche de Didon les plus violentes « imprécations contre Énée, et qui, dans le moment même, la fait « descendre aux prières et aux larmes. Racine nous montre aussi « Roxane livrée aux plus vifs emportements, et lui fait dire en-« suite:

« Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime. »

[2] Boileau prévoit aussi son exclusion des pensions: il termine sa neuvième satire par le dialogue suivant entre lui et son esprit:

Mais quoi! répondrez-vous, Cotin, nous peut-il nuire,
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?

Ayez pour vous le roi, nous aurons les commis.

GILBERT.

Sous un roi qui voit tout ils suivent la justice.
Mais soit : n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse :
Vous aimez la fortune, et moi la vérité :
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poëte anobli de mœurs et de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime ;
Tous mes écrits, enfants d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaisent sans blasphème et vivent sans cabales ;
Mes modestes succès ne sont point des scandales ;
Et si du temps jaloux mon nom est respecté [1],
Mon nom ira sans tache à la postérité.

Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue ;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois ; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Eh mon dieu ! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... — Quoi ? — Je m'entends. — Mais encor ? — Taisez-vous.

[1] VAR. Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté,

PSAPHON.

On vous calomniera.

GILBERT.

Qui daigneroit vous croire?

PSAPHON.

Vous serez opprimé.

GILBERT.

J'en aurai plus de gloire;

Adieu....

PSAPHON, *poursuivant le satirique.*

Vous craindrez même un tragique trépas;

Vous ne dormirez plus.

GILBERT.

Vous n'écrirez donc pas [1].

Sans tache ira peut-être à la postérité.

« Observez, disoit La Harpe sur ces deux vers, que le même « homme qui se fait dire qu'il est *déshonoré*, *jaloux*, *hypocrite*, *cui-* « *rassé d'impudence*, etc., finit par dire que *son nom* est *respecté*, « *sans tache*, que *sa muse est vierge*. Un homme qui auroit été sûr « de mériter le respect d'autrui, en se respectant lui-même, n'eût « jamais rien écrit de semblable. Il sauroit qu'il ne convient ni de « s'injurier ni de se louer ainsi. Et qu'est-ce qu'une *muse vierge?* « et qu'a fait M. Gilbert pour que son nom soit *respecté?* Le nom « de M. Gilbert! A t-il pris cette morgue pour de la dignité?» Cette critique, dont les termes sont si peu mesurés, étoit juste au fond: Gilbert le sentit, et il remplaça ces vers par deux autres, qui auroient terminé assez bien son *Apologie*, s'il en étoit resté là. Mais dans sa quatrième édition, le desir d'améliorer encore cette pièce le mena trop loin, et, en y ajoutant quatre vers, il la finit comme il l'avoit commencée, par une idée assez triviale. Combien Boileau fut plus heureux!

[1] « Cette satire, disoit Fréron le fils sur les premières éditions, « est fort supérieure à tout ce qu'on nous a donné dans ce genre

« depuis bien des années. Ce qui la caractérise sur-tout, c'est une « logique excellente, un style original et soutenu, un ton de no- « blesse et de modestie qui fait aimer l'auteur. Le style de Gilbert « est plein, animé; il enrichit la langue poétique par des expres- « sions qui avant lui étoient inconnues. Peut-être pourroit-on « lui reprocher de répéter quelquefois les mêmes figures, et, si « j'ose parler ainsi, de tourmenter les mots qui paroissent dispa- « rates pour les rapprocher; mais de tous les poëtes modernes au- « cun n'est plus audacieux, et ne prépare avec plus de goût ses har- « diesses, aucun ne donne à ses vers une forme plus périodique et « plus harmonieuse. Ses rimes sont riches, sans affectation; et, « quoiqu'il tire de son propre fonds tous les détails de ses satires, « il ne paroît jamais vide d'idées. Certainement il n'y a pas trente « vers à changer dans cette pièce, qui en contient près de quatre « cents. » Si les premières éditions méritoient cet éloge, que doit-on dire de cette satire après le dernier travail de l'auteur, qui en a fait disparoître presque toutes les fautes que la critique y avoit signalées?

ODES.

ODE I.

LE JUGEMENT DERNIER*.

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus?
« Justes, vous avez dit: Dieu nous protége en père[1];
« Et, par-tout opprimés, vous rampez abattus
« Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère.

* Cette ode fut présentée à l'Académie françoise pour le prix de poésie de 1773; mais l'Académie ne la jugea pas même digne d'une mention. Persuadé que l'aréopage littéraire avoit été injuste à son égard, notre poëte appela de sa décision au public, en imprimant sa pièce dans la même année; mais le public ne lui fit pas un meilleur accueil. Cette double disgrace ne découragea point Gilbert: il revit son ode avec un nouveau soin; et, après y avoir fait de nombreux changements, qui l'améliorèrent sensiblement, il la publia de nouveau en 1776. Elle présente encore, il est vrai, une foule de défectuosités; mais il y a de très beaux vers, et quelques images éminemment lyriques.

[1] Variante de la première édition :

« Des justes, disiez-vous, l'Éternel est le père,
« L'Éternel nous protége. » Et le méchant prospère,
Et sous le poids des maux vous rampez abattus!
Vantez ce père encor, demandez-lui vengeance.
En faveur de ses fils qu'il est lent à s'armer!
Est-il aveugle et sourd? ou, pour vous opprimer,
Avec le méchant même est-il d'intelligence?

Arrête, impie : il t'a donné la voix
Dont tu te sers pour braver sa puissance.
Vil atome! d'un Dieu tu censures les lois!
Il est trop vrai, long-temps il frappa l'innocence;
Mais ce soleil, qui voit couler nos pleurs,

« Implorez ce Dieu défenseur;
« En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance:
« Est-il aveugle et sourd? est-il d'intelligence
« Avec l'impie et l'oppresseur? »

« Méchants, suspendez vos blasphèmes.
« Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?
« Il nous frappe, il est vrai; mais, sans juger ses lois,
« Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
« Ce soleil, témoin de nos pleurs,
« Amène à pas pressés le jour de sa justice.
« Dieu nous paiera de nos douleurs;
« Dieu viendra nous venger des triomphes du vice. »

« Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
« Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
« L'infortuné l'appelle et n'est point écouté:
« Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes [1].
« Et c'est là ce Dieu généreux!
« Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille!
« Allez, imitez-nous; et, tandis qu'il sommeille,
« Soyez coupables, mais heureux [2]. »

Amène à pas hâtés le jour de sa justice.
Dieu nous paiera de nos longues douleurs;
Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

Qu'il vienne donc ce Dieu, si grand, si redouté!
Depuis que les humains ont paru sur la terre,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
Tranquille au fond du ciel, il dort sur son tonnerre.

[1] Ce vers est une des corrections les plus heureuses de l'auteur.

[2] « Il y a du malheur, dit La Harpe, à prêter des sottises à ceux

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante[1]
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre[2]
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté[3] loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux,
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense[4].
C'en est fait: l'Éternel, trop long-temps méprisé,

« qui vous en laissent tant à choisir. Y a-t-il l'ombre du sens com-« mun à supposer que les impies, à l'instant même où ils nient « qu'il existe un Dieu, disent aux hommes, *soyez coupables*, comme « si on pouvoit l'être en violant des lois qui n'existent pas? Jamais « ils n'ont tenu un pareil langage: ils ont dit tout le contraire, ra-« menant tout à leur axiome, que *tout ce qui est dans la nature est* « *bon.* »

[1] L'arrivée du jugement universel, qui sert de réplique aux discours de l'impie, me paroît un trait de génie. (Fr.)

[2] Variante de la première édition:

Pourquoi ce sang et ces affreux nuages
Dont les astres roulent couverts?
Ce choc des éléments, ce combat des orages
Va-t-il sur les mortels renverser l'univers?

[3] Variante de la première édition:

L'Océan déchaîné.

[4] Les quatre premiers vers de cette strophe, où l'auteur semble

Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'étoit reposé:
Il a paru; c'est lui; son pied frappe le monde[1],
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême[2]
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain[3] contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, ames des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps[4],
Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.

préluder à la destruction universelle, sont très remarquables: le dernier, sur-tout, offre une image imposante, et il a la véritable couleur du sujet.

[1] Variante de la première édition:

Il a paru: son pied frappe le monde.

[2] Variante de la première édition:

Voici de ce juge suprême.

[3] Variante de la première édition:

D'un cœur de fer...

[4] Variante de la première édition:

Et, reprenant un nouveau corps.

Arrachés de leur froid repos [1],
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle [2]
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidéle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus [3].
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourroit compter le nombre des coupables!
Ici, près de l'ingrat,
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquoient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semoient ensemble et les dons et l'offense.

[1] Variante de la première édition:

Ravis à leur morne repos,
Les morts du sein de l'ombre impatients s'élancent,
Et vers leur Dieu sans ordre à flots pressés s'avancent.

[2] Variante de la première édition :

O Sion! ô combien de mortels éperdus
Remplissent aujourd'hui ton enceinte immortelle!

[3] Variante de la première édition :

Devant ce même Dieu demeurent confondus.

Où fuir? où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit[1],
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème;
Les antres, les rochers, l'univers est détruit;
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez:
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence:
Son Dieu dort-il[2]? répondez-nous.
Vous pleurez! Vains regrets! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté.
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connoître la terreur,
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! rangea ses volontés

[1] Variante de la première édition:
Vous fuyez vainement, l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, traîtres, vous, flatteurs, vous, hypocrites même.

[2] Variante de la première édition:
Est-il un Dieu?

Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes [1],
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parloit; ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connoît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;

[1] *Mon regard voit* est, suivant Fréron, une expression vicieuse. A cela près, il trouve que ce morceau est un des plus parfaits dans son genre; que la mélodie, le mélange des vers, les sentiments, tout y est délicieux. Dans cette remarque de Fréron, nous ne pouvons adopter que la partie de l'éloge. L'expression critiquée est une hardiesse poétique empruntée à Racine:

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
Mithr., act. V, sc. dern.

Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile [1].

[1] « Ces images, dit La Harpe, sont grandes et originales. » Et c'est le seul éloge que cette ode lui arrache. Suivant ce critique, elle est, dans toutes les autres parties, d'une excessive foiblesse : le sujet n'y est pas même ébauché; il n'y a pas même ce qu'on appelle des strophes; ce n'est qu'un amas confus de vers de toute mesure, entassés pêle-mêle, sans le moindre sentiment du rhythme. « Ainsi, ajoute-t-il, loin qu'il fût possible de couronner cette pièce, « il ne l'étoit pas même de l'honorer d'une mention. » Fréron et d'autres critiques l'ont jugée moins sévèrement. Ils reconnoissent que cette ode a de grands défauts; mais ils y trouvent aussi des traces brillantes du génie lyrique, et, tout considéré, il leur paroît qu'elle méritoit d'être mentionnée par l'Académie. Plus d'un lecteur adoptera cette dernière opinion.



Desenne del. Tomé sculp.

. . . . . Volez soldats, des glaives, des flambeaux,
Égorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux;

LETTRE DE L'AUTEUR

A M. IMBERT*,

PUBLIÉE EN 1774, A LA TÊTE DES QUATRE PREMIÈRES ODES QUI SUIVENT.

Vous avez raison, monsieur : pour être aujourd'hui distingué de la foule des écrivains, poëte et prosateur infatigable, il faut s'exercer dans tous les genres de littérature, entasser volume sur volume, et ne pas laisser au public, si j'ose m'exprimer ainsi, le temps de respirer : la célébrité est la récompense de l'auteur le plus fécond, et non de l'auteur le plus

* Voici une espèce de lettre dédicatoire qui offre une singularité piquante : c'est qu'elle est devenue la satire du poëte dont elle devoit être l'éloge. En effet, elle roule tout entière sur la stérile fécondité des hommes de lettres du temps. « La fécondité, « dit Gilbert à son ami, n'est desirable que lorsque, semblable « à la vôtre, elle ne nuit point à la beauté des ouvrages. » Or il est bien vrai qu'à la date de cette lettre, la fécondité de M. Imbert n'étoit point malheureuse ; elle n'étoit pas extraordinaire non plus : il avoit fait paroître en 1772 *le Jugement de Pâris*, poëme agréable, et en 1773 et 1774 des fables et des historiettes qui offrent quelques détails ingénieux. Mais depuis il n'est genre de littérature que M. Imbert n'ait essayé : épîtres badines, romans, contes, fabliaux, comédies, tragédies, parodies, épigrammes, sonnets, articles de journaux, tout est devenu de son ressort, et il n'a rien soutenu.

excellent. Aussi seroit-il impossible de citer un siécle qui ait produit autant d'ouvrages savants et littéraires, que le nôtre en a vu paroître. Le dernier des rimeurs modernes peut se vanter d'avoir plus écrit que le premier génie du siécle passé, et faire graver en lettres d'or au bas de son portrait: *Je suis un auteur universel.*

Mais cette célébrité que l'homme de lettres acquiert par la multitude et la variété de ses productions, la conserve-t-il dans la postérité? Non sans doute; et l'on connoît les disgraces tragiques de nos beaux esprits si vantés. Leur réputation survit à peine *à leur savante personne;* et pour ne parler que de Fontenelle et de La Motte, malgré tout leur mérite, combien sont-ils déchus de leur haute renommée! D'ailleurs, monsieur, quels ont été les fruits de cette manie générale d'écrire sans fin, de se transformer en auteur *à cent têtes?* La corruption du goût, le mépris des régles, la décadence des lettres, l'avilissement des écrivains même : cette assertion ne seroit pas difficile à prouver, et je me propose de la discuter avec vous dans notre premier entretien littéraire.

Au milieu de cette contagion qui s'est répandue sur le Parnasse, que fera donc un homme à qui la nature a refusé cette prodigieuse facilité d'écrire dont elle a doué tous les grands génies de notre âge, et qui, par un goût gothique et bizarre, méprise assez leur fécondité pour ne la point envier; à

moins que, semblable à la vôtre, elle ne nuise pas à la beauté de leurs ouvrages? Ce qu'il fera? S'il est possédé de la fureur de rimer, qu'il ne puisse absolument se vaincre, il doit choisir parmi les genres de poésie le plus analogue à son caractère, le plus facile, le genre lyrique par exemple, et s'y livrer tout entier. Lorsque avec de longs efforts il aura composé quatre odes passables, je lui conseille de les envoyer successivement à l'Académie. Elle daignera peut-être en lire huit vers. N'a-t-elle pas lu une stance entière du *Jugement dernier?* Flatté d'apprendre un si beau succès, vite, qu'il coure chez l'imprimeur; que ses œuvres soient mises au jour. Si les gens de goût, en les parcourant, disent, « Ce « jeune homme ne manque pas de talent... non... « mais pourquoi faire toujours des bagatelles.... « comme des odes?... que n'entreprend-il un grand « ouvrage? » je soutiens, monsieur, que, fût-il Rousseau, ce laborieux poëte doit être satisfait : car enfin, si Rousseau a, de son aveu même, *séché souvent six mois sur les strophes d'un cantique*, notre stérile rimeur s'est épuisé certainement durant deux mortelles années sur ses quatre odes. Eh! bon Dieu! je connois tel auteur qui, en moins de temps, auroit fait une encyclopédie. Cet effort n'est-il pas bien plus glorieux?

Vous devinez aisément, monsieur, qui je veux peindre dans ce rimeur obscur. Oui, c'est votre ami même, le plus sincère de vos admirateurs. Vous re-

cevrez sous peu de jours ses nouveaux essais pindariques. Si le public les dédaigne comme il a dédaigné *le Jugement dernier*, je bénis mon heureuse stérilité; mais, pour être au comble de ses vœux, il faudroit que ma muse eût composé *Pâris*.

ODE II*.

AU ROI.

Moi, prodiguer aux grands de serviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages!
Non, non : l'art des neuf sœurs est-il l'art de flatter?
Hélas! jamais ces grands leur daignent-ils sourire,
    Et d'une fleur parer la lyre
    Qui s'avilit à les chanter?

Ainsi ces dieux de bronze, enfants de l'ignorance,
Ouvrent les yeux sans voir celui qui les encense,
N'entendent ni ses vœux ni ses accords flatteurs [1],
Dorment sur leurs autels quand l'homme les réclame;
    Dieux vains, dont le culte diffame
    Leurs insensés adorateurs.

Heureux qui, satisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux consacre ses années,
Ignorant le desir d'éterniser son nom!
Malheureux qui se voue aux nymphes du Permesse,

* Publiée en 1774. — Cette ode n'a point de titre : l'auteur auroit pu l'intituler *la Décadence des lettres.* Il s'y plaint, en effet, du mépris où semblent tomber les muses dans ce siècle dédaigneux et blasé sur tout. (Fr.)

[1] *Os habent et non loquentur; oculos habent et non videbunt.* Psaume 113.

S'il ne possède pour richesse
Qu'un grand cœur[1] et son Apollon!

Ils ne sont plus ces jours où les muses chéries,
Sous l'appui des héros, par des routes fleuries,
Ainsi qu'à la fortune arrivoient aux honneurs:
Sur le monde, en tyran, le vice altier domine,
Et des arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs[2].

O crime! ô des mortels ingratitude extrême!
Le citoyen, les rois, les états, le ciel même,
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux[3]:
Et, pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit, aux yeux du vulgaire,
De parler la langue des dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées,
Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées
Ne sauroient plus fléchir les destins irrités:
Ces bois, du fier sauvage empire immense et sombre,

[1] Expression triviale.

[2] L'auteur a dit avec plus de précision et d'élégance, dans la satire du dix-huitième siècle:

Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

[3] L'auteur revient à cette idée, d'une manière assez remarquable dans l'ode suivante: voyez, à la page 99, la strophe,

Mais qui pourroit prétendre, etc.,

et les passages imités de Boileau et de Rousseau.

Vous offrent déja sous leur ombre
Les temples que vous méritez.

Jadis, vaste forêt, notre univers barbare
Voyoit, comme ces bords dont la mer nous sépare,
L'homme errer, habitant des antres ténébreux:
Vous chantez; nos forêts, nos déserts, s'embellissent,
Et les rochers s'enorgueillissent,
Changés en palais fastueux.

Que d'empires naissants, de cités florissantes!
Par-tout régnent les mœurs; par-tout des lois prudentes
Gouvernent d'un frein d'or peuples et potentats:
La victoire les suit; souveraine des ondes,
L'Europe enferme les deux mondes
Dans l'enceinte de ses états.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore.
Tremble, Europe; ah! bientôt l'éclat qui te décore [1]
Va suivre les neuf sœurs dans ces mondes nouveaux.
Oui, tremble; c'en est fait, le dieu des arts se venge;
La nuit sombre en jour pur se change,
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée
Sortir du fond des eaux, de villes couronnée,

[1] Le premier vers de cette strophe n'a rien qui le distingue de la prose ni du langage familier. *L'éclat qui te décore*, n'est pas non plus une expression heureuse; mais Gilbert affectionnoit singulièrement ce verbe *décorer;* il l'a employé plus d'une fois.

Les forêts du Mexique errantes sur nos mers[1],
Les mers couvrir nos bords de nations armées,
Nos campagnes de morts semées,
L'Europe entière dans les fers.

Dieux, éloignez de nous ces funestes ravages;
Restez, muses, daignez embellir nos rivages:
La France a relevé vos autels abattus;
Sous l'ombrage des lis brille un jeune monarque
Qui près de son trône vous marque
Une place, ainsi qu'aux vertus.

Par lui de l'Hélicon l'indigence bannie
N'osera plus trancher les ailes du génie,
Prompt à toucher le ciel de son front radieux.
Il commande, et, suivis d'un respect légitime,
Voyez les arts, par son estime,
Vengés d'un mépris odieux[2].

[1] On trouve une image semblable dans J. B. Rousseau, liv. III, ode IV:

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès Téthys croit voir encore
A travers de ses flots promener les forêts.

[2] Cette dernière strophe est très foible. Je n'aime pas *trancher les ailes*, ni *prompt à toucher*. De plus, les mots de *respect légitime*, suivis de *son estime*, ne sont rien moins que poétiques. Mais on ne peut méconnoître un talent marqué dans la plupart des autres strophes; il y a sur-tout un ton très lyrique, et qui approche beaucoup de celui de Rousseau; il y a aussi de la noblesse, de l'harmonie, de très belles expressions. On pourroit seulement reprocher à cette pièce d'être un peu trop courte, le sujet étant des plus féconds et des plus riches. (Fr.)

ODE III*.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE RÉGNANT

DE SALM-SALM.

Ce soleil qui nous luit, le monde entier l'appelle
Roi des astres nombreux dont l'Olympe étincelle,
Et chef-d'œuvre du Tout-Puissant.
Est-il donc le plus grand des flambeaux de la terre,
Ou le plus élevé dans les champs du tonnerre?
Non, non; mais il est bienfaisant.

Tel on distingue Salm dans la foule des princes:
Qu'un autre sous ses lois compte plus de provinces,
Qu'il ait plus de rois pour aïeux;
Eh quoi! de la grandeur sont-ce donc là les marques?
S'il fait le moins d'heureux, le premier des monarques
Est le dernier devant mes yeux.

Le hasard, des hauts rangs dispensateur suprême,
Rarement aux héros qu'il ceint du diadème

* Publiée en 1774, à la suite de l'Ode au Roi. Après avoir loué le prince de Salm de sa bienfaisance et de la protection qu'il accorde aux lettres, le poëte demande un abri à l'ombre de son trône, et offre en retour au prince l'immortalité. C'étoit de la part de Gilbert promettre plus qu'il ne pouvoit tenir. Cette pièce offre d'ailleurs quelques traits élevés.

Asservit cent peuples divers;
Sur des trônes obscurs il cache leur naissance:
S'il avoit aux vertus égalé la puissance,
Salm eût régné sur l'univers.

O que d'infortunés partagent ses richesses!
Tout parle, tout est plein de ses vastes largesses;
Son peuple en instruit l'étranger;
La mère à ses enfants se plaît à les redire;
Et, vaincus par ses dons, les cœurs sous son empire
Courent en foule se ranger.

Rois, vous foulez aux pieds les droits de la nature:
Seroient-ils donc pour vous un vain son, une injure,
Ces noms et de frère et de sœur?
Savez-vous honorer et chérir une mère?
Jamais sans défiance avez-vous pu d'un frère
Presser le sein sur votre cœur?

Ces paisibles vertus, au peuple abandonnées,
A mon héros aussi le ciel les a données,
Pour embellir ses jours heureux;
C'est elles qui d'un prince annoncent la sagesse:
Comment un fils ingrat, un prince sans tendresse
Seroit-il un roi généreux?

J'ai vu, j'ai vu les arts, toujours sûrs de lui plaire,
Ainsi que des enfants auprès d'un tendre père,
Se rassembler autour de lui:
Déja les muses même, à sa cour honorées,

Célèbrent leurs beaux jours sur des lyres dorées,
Présents de leur plus cher appui.

Tant de vertus, ô Salm! auront leur récompense:
Nous payons tous les biens qu'un maître nous dispense,
De dons égaux, mais différents:
Les grands sont les auteurs du bonheur du vulgaire;
Le vulgaire, à son tour, est le dépositaire
De la célébrité des grands.

Je sais qu'à de faux dieux un vulgaire stupide
A prodigué souvent un renom plus rapide
Qu'aux vrais dieux, ses appuis constants.
Mais qu'est-il ce renom? c'est le bruit du tonnerre,
Qui, volant tout-à-coup aux deux bouts de la terre,
Dure à peine quelques instants.

Ceux qui par des bienfaits assurent leur mémoire,
Seuls, vainqueurs de l'oubli, verront fleurir leur gloire
Jusque chez nos derniers neveux:
Le peuple, en la voyant, baisera leur image;
Et les muses jamais ne loueront un roi sage
Sans lui donner leur nom fameux.

Mais qui pourroit prétendre à ce tribut d'estime[1],
Quand ces muses n'ont point, dans leur langue sublime,

[1] Boileau, dans son Épître au Roi, dit:

Sans elles (les muses) un héros n'est pas long-temps héros:
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui son nom et son histoire.

Immortalisé ses hauts faits?
Leur voix commande au monde, en régle les suffrages,
Et la postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des dieux qu'elles ont faits [1].

Oh! si tu dois un jour, protecteur populaire,
Me prêter un abri sous l'ombre tutélaire
Dont tu couvres tant de mortels;
Oui, je veux à ton char lier la Renommée,
Et que la main du Temps, par mes chants désarmée,
Ne puisse briser tes autels [2].

En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
Sans le secours soigneux d'une muse fidèle,
Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.

Et J. B. Rousseau, dans la première ode du livre IV :

Mais combien de grands noms, couverts d'ombres funèbres,
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus.
. . . .
Non, non; sans le secours des filles de Mémoire,
Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire,
D'assurer à vos noms un heureux souvenir :
Si la main des neuf sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

[1] Cette strophe très certainement n'auroit pas déparé l'ouvrage de notre premier lyrique. Le dernier vers sur-tout est sublime, moins encore par la pensée que par l'expression. (Fr.)

[2] Boileau, avec plus de modestie, dans son Épître au Roi :

Le génie est semblable à la vigne fertile:
Est-elle sans soutien, l'on voit sa tige utile
    Ramper en étendant ses bras;
D'un raisin égaré que son front se couronne,
De poussière souillé, vert encore en automne,
    On le bannit de nos repas.

D'un orme généreux est-elle soutenue,
Elle s'éléve alors, suspend près de la nue
    Ses fruits qu'ont mûris les beaux jours,
Enivre les humains de sa douce ambroisie,
Et, quand l'ormeau vieilli n'est plus qu'un tronc sans vie,
    Fleurit et l'embellit toujours.

> Je n'ose de mes vers vanter ici le prix:
> Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
> Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
> Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.

Boileau fut plus heureux aussi; car cette épître lui valut une pension, et il ne paroît pas que le prince de Salm ait récompensé son panégyriste.

ODE IV*,

SUR LA MORT DE LOUIS XV.

A MM. LES OFFICIERS DU RÉGIMENT DU ROI.

Pleurons, muses, pleurons; que nos lyres gémissent:
La France en deuil succombe aux injures du sort.
Que de cris! ciel! par-tout nos temples retentissent
Des chants lugubres de la mort.

Le guerrier même apprend à répandre des larmes;
Des couleurs de la nuit Mars a peint ses drapeaux,
Et la beauté plaintive aime à voiler ses charmes
Du crêpe fait pour les tombeaux.

Louis n'est plus, hélas! de sa grandeur prospère,
Vrai sage, il est tombé sans connoître l'effroi:
Mais ses tristes sujets le pleurent comme un père,
Et semblent mourir dans leur roi.

O des guerriers français élite révérée,
Que n'as-tu point souffert en ce commun malheur!
Perdant un maître, un chef, ta douleur s'est montrée
Aussi grande que ta valeur.

* La troisième des odes publiées par l'auteur en 1774. Elle n'offre rien de remarquable.

Parons ce monument que lui dresse ton zéle
Des drapeaux qu'à ses yeux tu ravis à l'Anglais;
Qu'il reconnoisse encor sa légion fidéle,
Du haut des célestes palais.

Qu'aux pieds de ce tombeau la France gémissante,
Foulant les léopards terrassés par nos coups,
Pleure, ainsi que la veuve, encore tendre amante,
Sur le bûcher de son époux.

Mais les sons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulements sourds des tambours résonnants
Font errer à longs flots sur nos places émues
Tous les citoyens frissonnants.

Quel vaste trouble! Où vont ces enfants de la guerre,
Au bruit du bronze en feu grondant sur nos remparts,
Tristes, portant leur fer tourné contre la terre,
Et renversant leurs étendards?

Grand prince, ils vont payer à ta muette image
Le tribut de regrets que l'on doit aux héros:
Est-il pour un grand cœur un plus flatteur hommage
Que les larmes de ses rivaux?

Sors de ce mausolée, où leur reconnoissance
A peint de tes vertus les symboles touchants.
Il a paru; guerriers, respectez sa présence,
Bourbon va parler en mes chants.

« Mes mânes sont contents; soyez toujours vous-mêmes,
« De vos rois, de l'état défenseurs glorieux;
« Vous occupiez mon cœur en ces moments suprêmes
« Où j'allois joindre mes aïeux.

« Mais un autre Louis vous rendra ma tendresse;
« Relevez ces drapeaux, ces glaives renversés;
« Mon fils paroît: Français, tressaillez d'allégresse,
« Vos plus grands rois sont surpassés.

« C'est peu de réparer les malheurs de mon régne;
« Auguste aspire encore à des succès plus beaux:
« Son peuple l'aime; il faut que l'étranger le craigne,
« Comme roi du monde et des eaux.

« Déja la mer gémit sous nos vaisseaux agiles;
« Alger tremble; Louis combat avec son nom;
« Et les princes vaincus, jusqu'au fond de ses villes,
« Viennent implorer leur pardon.

« Je vous entends, mes fils; en ces combats insignes,
« Vous jurez de briller entre tous nos guerriers;
« Vous saurez, de vos chefs et de vous toujours dignes,
« Cueillir les plus nobles lauriers. »

ODE V*,

SUR LA MORT DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE.

A LA REINE.

Où courent, les cheveux épars,
Ces vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfants, et ces vieillards,
Inondés de larmes amères?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Par-tout errants ou rassemblés,
Du sommeil, des amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?

A-t-on vu flotter les drapeaux
D'un voisin prêt à nous surprendre?

* La dernière des quatre odes publiées en 1774. — Le début du poëte a de la hardiesse, du mouvement, un heureux désordre qui exprime bien la douleur des Lorrains à la mort de la princesse; mais tout cela manque son effet, par le mètre sourd et peu harmonieux que l'auteur a choisi. Ces deux grands vers hexamètres féminins finissent très malheureusement chaque strophe, et même quelquefois la distribution des quatre vers de huit syllabes qui les précèdent est fort mal entendue, comme dans la seconde strophe. (Fr.)

Brillent-ils déja les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre?
Quel trouble! Hélas! tel fut ce jour[1],
Jour funébre, où nos derniers princes,
Pour rendre à la paix ces provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la France,
Délaissèrent nos bords pleins de leur bienfaisance.

« Quoi! ces bords sont votre pays,
« Et vous ignorez nos alarmes?
« Entourés d'armes, d'ennemis,
« Ah! nous verserions moins de larmes!
« Mais la mort frappe, et désormais
« A Léopold rejoint sa fille:
« Ces pauvres, immense famille,
« Riche autrefois de ses bienfaits,
« Nos parents, nos amis, et leur sœur et leur frère,
« Tout ce peuple orphelin redemande une mère.

« Ici, par des jeux solennels,
« Nous célébrâmes sa naissance;
« Plus loin, sous les yeux paternels,
« Nous vîmes croître son enfance;
« Elle nous promit en ces lieux
« De revoir bientôt sa patrie,
« Le jour, où, de nos cœurs suivie,

[1] On se rappelle quel désespoir montra le peuple, le jour où nos princesses partirent de Lunéville. (*Note de l'auteur.*)

« Elle passa sous d'autres cieux:
« Nous ne la verrons plus; rien ne peut nous la rendre,
« Et des murs étrangers posséderont sa cendre. »

Pleurez, citoyens malheureux,
Pleurez cette princesse auguste:
Autant son cœur fut généreux,
Autant votre douleur est juste.
Elle est donc plongée au tombeau,
Elle qui vouoit sa fortune
A la prospérité commune;
Pareille à ce pâle flambeau,
Astre de nos foyers et rival de l'aurore,
Qui, pour servir nos vœux, lui-même se dévore!

Hélas! vos pères abattus
Sous le fardeau de la vieillesse,
En me racontant ses vertus,
Retrouvoient leur jeune allégresse.
Quels héros, quels dieux bienfaisants
Ils me peignoient dans ses ancêtres!
« Quoi, disoient-ils, sous d'autres maîtres,
« Il faut donc finir nos vieux ans!
« Nos climats, l'univers, tout est plein de leur gloire,
« Et Louis seul en peut effacer la mémoire. »

Pleurez.... Mais pourquoi succomber
Au malheur qui vous désespère?
Le ciel n'a pu vous dérober
Votre déesse tutélaire:

Non; d'un grand cœur tel est le sort:
Appui des siens durant sa vie,
Il protége, il sert sa patrie
Dans le sein même de la mort.
Ainsi, lorsque son char a disparu sous l'onde,
Le soleil de ses feux éclaire encor le monde.

Ce sont ses exemples sacrés
Qui nous instruisent d'âge en âge;
Toujours des héros expirés
Les héros vivants sont l'ouvrage.
Suivez ces Germains aux combats:
Sans cesse du sauveur de Vienne
L'ombre terrible se promène
Et tonne au milieu des soldats,
Guide, enflamme les chefs en qui son cœur respire;
Et, du fond des tombeaux, Charles [1] soutient l'empire.

Semblable à ce prince indompté,
Dieu de la guerre en Germanie,
Parmi vous de l'humanité
Sa fille sera le génie.
Le juste à ses mânes vengeurs
Peindra ses vertus méconnues;
Les malheureux à ses statues
Iront raconter leurs douleurs;
Et le noble desir d'obtenir ces hommages,
De mortels bienfaisants peuplera vos rivages.

[1] Charles V, duc de Lorraine, aïeul de la princesse. (*Note de l'auteur.*)

Mourante, hélas! en vastes dons
Elle épuise encor ses richesses;
Et de sa voix les derniers sons
Vous annoncèrent ses largesses.
Mais d'où part ce torrent de feux?
Devant moi s'ouvre l'empyrée;
Quelle est cette vierge sacrée
Qui sort sur un char lumineux?
Des éclairs de son front l'univers se décore,
Et la nuit se revêt des couleurs de l'aurore.

Gardez-vous d'en douter, Lorrains;
C'est elle-même, elle s'avance:
De ses aïeux, vos souverains,
Un chœur illustre la devance.
Sur le front d'un fier conquérant
Celui-là [1] reprit sa couronne,
Et, fils généreux de Bellone,
Pleura son ennemi mourant.
De vos pères cet autre [2] embellit l'heureux âge:
Ces temples, ces remparts, vos lois, en sont l'ouvrage.

Celui [3] qui lève au-dessus d'eux
Une tête si radieuse

[1] René II, vainqueur de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. (*Note de l'auteur.*)

[2] Charles III, fondateur de cette ville magnifique bâtie auprès de l'ancienne ville de Nanci: on l'appelle la Ville-Neuve. (*Note de l'auteur.*)

[3] Léopold I. (*Note de l'auteur.*)

Long-temps dans un exil affreux
Traîna sa jeunesse fameuse.
En proie aux ravages de Mars,
O ma patrie! en son absence,
Tu n'étois qu'un désert immense,
Tout couvert d'ossements épars:
Il vient, la paix le suit; ces ossements horribles
Marchent, courent s'unir, sont des hommes terribles.

Mais de tant de princes rivaux
Qui peindroit les exploits sublimes?
Ces bords n'ont vu que des héros
Marcher nos maîtres légitimes.
Les voyez-vous se rassembler
Autour de leur fille immortelle,
Qui, toujours aux Lorrains fidèle,
Descend et vient les consoler?
Je l'entends; elle parle, elle est ici présente,
Et fait couler le miel de sa bouche éloquente.

« C'est trop gémir et soupirer:
« Ah! calmez ces regrets profanes;
« Vos maux viendroient me déchirer
« Jusqu'au fond du séjour des mânes.
« Je vous aimois, et chez les morts
« Cette même ardeur m'a suivie;
« Loin de vous s'écoula ma vie,
« Mais mon cœur habitoit vos bords:
« Du moins, du moins, rendue à des rives si chères,
« Ma cendre ira dormir au tombeau de mes pères.

« Gardez ces restes précieux,
« Gages derniers de ma tendresse,
« Et que le nom de mes aïeux
« Sur vos bouches vole sans cesse.
« Vantez en eux des bienfaiteurs,
« Et non point vos antiques princes :
« Louis commande à ces provinces ;
« Comme eux, il a droit à vos cœurs.
« Que dis-je? ah! que vos cœurs à Louis seul se donnent;
« C'est moi, c'est mes aïeux, leurs ombres, qui l'ordonnent.

« Leur sceptre est brisé pour jamais,
« Il est brisé ; mais, ô Lorraine !
« Déjà pour toi l'heureux Français
« Les voit tous revivre en sa reine.
« Sans doute, dès ses jeunes ans,
« On lui redit leurs grands exemples ;
« Que de ses pères, dans tes temples
« Étoient cachés les ossements.
« S'ils aimoient les Lorrains, le même amour l'enflamme,
« Et toutes leurs vertus ont passé dans son ame. »

L'ombre a dit ; vous savez ses lois :
Voici sa tombe redoutable :
Jurez-y, peuples, à vos rois
Une tendresse inviolable ;
Parlez. « Nous jurons à Louis
« De vivre tous Français fidèles :
« Oui, s'il restoit des cœurs rebelles

« Que sa vertu n'eût point conquis,
« O reine, ô des Lorrains chère et douce espérance,
« Il les reçut de vous dévoués à la France. »

ODE VI*.

A MONSIEUR,

SUR SON VOYAGE EN PIÉMONT.

Les princes vont bannir ces préjugés antiques,
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnoient inconnus dans leurs propres états.
Nous avons vu des rois, vainqueurs de la mollesse,
Pour chercher la sagesse [1],
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lyre
Représentent ces dieux, enfants de leur délire,
Dans l'oubli du nectar, laissant les cieux déserts,
Et, fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
Cachés sous notre image,
Sans tonnerre et sans pompe errant dans l'univers [2].

* A l'occasion du mariage de madame Clotilde, sœur de *Monsieur*, aujourd'hui roi, avec M. le prince de Piémont, depuis roi de Sardaigne, sous le nom de Charles-Emmanuel IV. Cette ode parut en 1776.

[1] *Pour chercher la sagesse*, est un peu foible; mais *prisonniers politiques*, *voyageurs couronnés*, ne sont pas des épithètes oiseuses; ce sont des idées exprimées en un seul mot. (Fr. le fils.)

[2] La comparaison des dieux voyageant sous la forme humaine unit au mérite de la justesse celui de l'expression. (Fr. le fils.)

France! au fond de sa cour si ton maître s'exile,
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile:
Peut-il quitter son peuple investi de dangers?
Mais un frère vanté, mais un autre lui-même,
Pour son prince qu'il aime,
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune héros que Turin nous envie;
Sur les pas d'une sœur, de nos regrets suivie,
Visitez cet empire où l'attend un époux,
Où l'Éridan, chanté par cent muses rivales,
Roule ses eaux royales,
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous conduire!
Ces alpes, ces rochers, parlent pour vous instruire;
Ils sont pleins d'Annibal et pleins de vos aïeux [1].
Le sang de ces héros qu'adopta la Victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illustra ces forêts qui soutiennent les cieux [2].

[1] Ce vers eût été reçu au théâtre avec des battements de mains universels, parcequ'il semble que ce soit un cri qui parte de l'ame, à l'aspect de ces rochers célèbres, et au souvenir des exploits qu'ils retracent. (Fr. le fils.)

[2] Ducis, dans un poëme qu'il publia également à l'occasion du mariage du prince de Piémont avec madame Clotilde, décrit ainsi les Alpes de la Savoie:

Formidables remparts d'inégale structure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la nature;
Énorme entassement de rocs audacieux,
Que l'œil surpris voit croître et monter jusqu'aux cieux;

Vous marchez entouré de prodiges sans nombre.
Là, du peuple romain gît au loin la vaine ombre;
Devant lui se taisoient les rois respectueux:
Cet immense colosse, élevé par la guerre
Au trône de la terre,
Tombe, et n'est plus, hélas! qu'un nom jadis fameux[1].

Ici Rome pourtant demande votre hommage;
Rome qui d'elle-même est une triste image;
Rome où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde[2];
Rome sur qui se fonde[3]
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

Mais vous ne cherchez pas sur ces rives funèbres
Des monuments d'orgueil, des ruines célèbres:

Dépôt des longs frimas qui blanchissent vos têtes,
D'où tombent les torrents, où sifflent les tempêtes;
Inaccessibles monts où l'aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins;
Rochers majestueux perdus dans les nuages,
Je m'élève avec vous par-dessus les orages:
Daignez me recevoir, sommets religieux,
Où l'esprit des mortels commerce avec les dieux.

[1] « *Hélas!* est ici une cheville d'autant plus froide, dit La Harpe, « qu'elle a l'air d'affecter mal-à-propos le sentiment; mais ce qui « est bien pis, c'est ce *nom jadis fameux,* comme s'il y en avoit un « plus fameux à jamais que celui de l'empire romain. »

[2] Ce vers est, selon La Harpe, le seul qu'on puisse citer dans cette ode; mais il avoue que c'est un de ceux où brille le génie. Palissot en étoit si enthousiaste qu'il alla jusqu'à dire: « Peut-être « n'avons-nous pas dans notre langue un vers plus heureux. »

[3] Ce vers est bien dur.

L'amitié vous appelle aux fêtes de l'amour
En des lieux où, voyant des princes populaires,
Du pauvre toujours pères,
On croiroit que Bourbon n'a point changé de cour.

Ah! que ces champs heureux où tous les cœurs vous suivent,
Où dans tous les esprits déja vos bienfaits vivent,
A nos desirs bientôt vous rendent pour jamais!
S'ils possèdent la sœur, nécessaire à leur joie,
Qu'au moins Paris revoie
Le frère qui se doit au bonheur des Français!

ODE VII*.

LE JUBILÉ.

J'ai vu l'Impiété, de forfaits surchargée[1],
Triomphante, et par-tout en sagesse érigée,
Sur nos autels détruits marcher impunément[2]:
Ses soldats, du Très-Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphèmes téméraires,
Annonçoient aux mortels leur gloire d'un moment[3]:

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
« O Christ! toi qui disois: Ma loi solide et pure
« Doit survivre au soleil allumé par mes mains:
« Le soleil luit encore et dément ta parole;
« Où régne enfin ta loi frivole[4],
« Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains?

* Publiée en 1776. L'auteur y célèbre le jubilé de 1775.

[1] « *De forfaits surchargée*, dit La Harpe, est une expression « bouffie et fausse: pour qu'elle eût du sens, il faudroit que les « forfaits pesassent à l'impiété, et c'est tout le contraire. »

[2] « Elle ne marchoit point sur les autels détruits, dit encore La « Harpe, puisque tous étoient debout en 1775. » Oui, matériellement; mais les idées irréligieuses triomphoient déja, et c'étoit assez pour autoriser ce langage.

[3] « A quoi se rapporte, poursuit La Harpe, *leur gloire d'un* « *moment?* est-ce *aux soldats?* est-ce *aux mortels?* Par la construc- « tion c'est aux *mortels;* et ce n'est point là le sens de l'auteur. »

[4] Gilbert avoit d'abord écrit, « *mais* où règne ta loi frivole. » Fréron le fils lui proposa de substituer au *mais* un *car*, et le poëte eut

« Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes mages,
« Suspendre leurs présents autour de tes images,
« Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
« L'enfant même se rit de la mère insensée
« Qui veut dans sa jeune pensée
« Graver un Dieu menteur, banni de l'univers.

« Tombez, temples chrétiens, désormais inutiles!
« L'oiseau seul de la nuit, ou des prêtres serviles,
« Fréquentent de vos murs la sombre et vaste horreur.
« Embrasez-vous, autels! Rentrent dans la poussière,
« Avec leur idole grossière,
« Tous ces tyrans sacrés qui trafiquent l'erreur [1]. »

raison de n'en rien faire : rien de moins assorti à une ode que cette dernière conjonction. Pour le fond, La Harpe trouve que le poëte prête ici aux philosophes des faussetés absurdes. « Aucun de nos « philosophes, dit-il, n'a demandé où régnoit le christianisme, « qui régnoit, comme il règne encore, sur la moitié de l'univers. « Ils ne se sont vantés que dans l'avenir. » Mais encore une fois, un poëte lyrique n'est pas astreint à la rigoureuse exactitude d'un historien; et il suffisoit à Gilbert, pour pouvoir prêter ce langage aux philosophes, de vivre dans un temps où « tels étoient les déplo- « rables succès de l'incrédulité, comme l'a dit M. de Châteaubriand, « qu'il n'étoit pas rare d'entendre un sermon où le nom de J. C., « comme un écueil, étoit évité par le prédicateur! » Cette apostrophe des impies au Christ est d'ailleurs de la vraie nature de l'ode; les expressions en sont fortes, énergiques, pleines de hardiesse.

[1] « *Embrasez-vous, autels*, dit La Harpe, pour dire qu'on brûle « ces autels, est un contre-sens ridicule: *tyrans sacrés* étoit une « belle expression, la première fois qu'elle a été employée; il n'y a « plus de mérite à s'en servir depuis qu'elle est par-tout: *trafiquer* « *l'erreur* est un solécisme; *trafiquer* n'admet que le régime indi- « rect. »

Ainsi parloit hier un peuple de faux sages.
Si ce roi des soleils [1], sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée, Ingrats, vous périrez,
Le tonnerre, attentif à son ordre suprême [2],
Se fût éveillé de soi-même,
Et les eût parmi nous choisis et dévorés.

Mais tu l'as commandé, la foudre est assoupie;
Grand Dieu! tu veux confondre, et non perdre l'impie.
« Fais triompher ma loi, renais, temps précieux,
« O temps où, de la grace ouvrant la source immense,
« Durant deux saisons de clémence,
« Mon église élargit l'étroit sentier des cieux! »

Eh bien, sages d'un jour! ces temps viennent d'éclore;
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore:
La loi du Tout-Puissant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes;
Elle vit même dans vos ames,
Dont l'orgueil déicide étouffoit ses clartés.

Ouvrez les yeux; pleurez vos triomphes stériles.
O Babylone impure! ô reine de nos villes,

[1] «Expression recherchée et inconvenante, dit encore La Harpe, « mais qui ne détruit pas le mérite des quatre vers suivants : ceci est « absolument dans le goût de l'Écriture, et n'en est pas traduit; ceci « est de verve, et n'est pris nulle part. »

[2] VAR. Le tonnerre vengeur, éveillé de soi-même,
Devinant son ordre suprême,
Les auroit parmi nous choisis et dévorés.

Long-temps d'un peuple athée exécrable séjour!
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine
Où l'Impiété souveraine
Avoit placé son trône et rassemblé sa cour?

Sitôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la croix qui marche devant elle,
Toute une nation, les enfants, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Éternel remplissent tes remparts.

Mais que vois-je? où vont-ils ces fils de la Victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans et de gloire,
Restes d'hommes jadis l'effroi de nos rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitents qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur! ô d'un Dieu triomphe mémorable!
Pleins de la même foi que ce peuple innombrable,
Dans cet humble appareil, implorant ta pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié [1].

[1] Tout ce peuple marchant sur les pas de la croix; ces vieux guerriers qui, pour calmer les vengeances du Seigneur, vont lui offrir et les lauriers et les souffrances d'un corps dont le tombeau possède la moitié; tout cela est encore dans le vrai genre de l'ode.

Ciel! quel vaste concours! Agrandissez-vous, temples[1]!
Peuples, prosternez-vous! Soleil, qui les contemples,
Éclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrents des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres et tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs et sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion! quitte ce deuil; vois tes enfants rebelles,
Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée;
Et l'Impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

[1] Les oreilles de La Harpe et de Fréron le fils ont été diversement frappées par cet hémistiche. « Il falloit, dit le premier, que « l'auteur eût encore bien peu d'oreille pour supporter une chute « si misérable. » « Quel choix, s'est écrié le second, dans cette ex- « pression prolongée, qu'on ne peut prononcer sans ouvrir une « large bouche! *Temples*, par la même raison, est rejeté à la fin « du vers avec beaucoup de goût. » Nous éprouvons la même sensation que La Harpe; au reste, cette strophe est pleine de mouvement.

~~~~~~

ODE VIII*.

SUR LA GUERRE PRÉSENTE,

APRÈS LE COMBAT D'OUESSANT**.

Il a fui devant nous, pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux;

* Publiée en novembre 1778. « La versification de l'auteur, dit La « Harpe, commençoit à s'assouplir un peu à force de travail, en « même temps que sa verve se fortifioit et s'éclairoit. C'est ce pro- « grès réel qui fait regretter davantage qu'il n'ait pas eu le temps « de le pousser plus loin. Ce n'est pas que cette ode soit générale- « ment bien conçue, et qu'il n'y ait encore quantité de fautes de « sens ou d'expression; mais la marche en est lyrique, et le style « a des beautés. »

** Ce combat naval eut lieu le 27 juillet 1778, entre l'escadre françoise, forte de trente-deux vaisseaux de ligne, et de quinze frégates ou autres bâtiments, sous le commandement du comte d'Orvilliers, et l'escadre angloise, composée de trente vaisseaux de ligne, et sous les ordres de l'amiral Keppel. Les flottes étoient en vue dès le 23, à trente lieues d'Ouessant, et à une même distance des îles Sorlingues. Pendant quatre jours elles s'observèrent, et manœuvrèrent pour avoir l'avantage du vent. « Les Anglois, dit l'his- « torien à qui nous empruntons ces détails, voyoient avec étonne- « ment la belle ordonnance dans laquelle leurs ennemis se dé- « ployoient; jamais escadre françoise, depuis un siècle, n'avoit « offert une disposition si savante. » Elle s'étoit formée en trois divisions. Le comte Duchaffaut commandoit l'avant-garde; le comte d'Orvilliers étoit au centre, et le duc de Chartres, dirigé par La Mothe-Picquet, avoit le commandement de l'arrière-garde. Cette dernière division étant la plus foible, l'amiral anglois conçut l'es-
~~~~~~

A peine, pour combattre [1], ont paru nos vaisseaux;
Il laisse au loin la mer déserte;

poir de la couper par une manœuvre hardie, en portant rapidement sur elle son avant-garde, qui comptoit un vaisseau de plus. Le duc de Chartres n'en fut point déconcerté : il engagea lui-même le combat, avec cette gaieté qui accompagne la valeur françoise; et il le soutint ensuite avec vigueur, appuyé par de nouvelles manœuvres que le comte d'Orvilliers ordonna, et qui furent exécutées avec célérité et sans confusion. On fit de part et d'autre un feu très vif, qui endommagea grièvement nombre de vaisseaux; mais aucun ne fut pris. « Les deux amiraux, dit l'historien déja cité, « croyoient avoir réciproquement l'avantage du combat, et ils se « proposoient d'en user avec vivacité; mais tous deux furent trom- « pés dans leurs espérances, par l'impossibilité de se faire enten- « dre, ou de se faire obéir dans leurs signaux. La nuit vint, et « dans la journée suivante, les deux armées s'éloignèrent à peu « près en même temps. » — La Gazette de France du lundi 28 août 1778 annonça cependant ce dernier fait autrement. Comme l'auteur y a pris son texte, qu'il en a même rapporté les expressions dans une note, nous allons les rappeler: « L'armée du roi a « poursuivi celle d'Angleterre, et lui a toujours présenté le combat « dans le meilleur ordre, sous le vent, depuis deux heures après « midi jusqu'au lendemain; mais l'amiral anglois n'a pas cru sans « doute devoir l'accepter; il a profité de l'obscurité de la nuit pour « faire sa retraite, en cachant soigneusement ses feux, tandis que « tous les vaisseaux de l'armée du roi portoient les leurs, etc. » Bien que cette bataille n'ait point eu de résultat, elle fut célébrée avec ivresse à Paris, à Nantes et à Bordeaux, et inspira de vives alarmes à Londres. On avoit raison de part et d'autre: on voyoit dans cet évènement ce qu'on devoit y voir; une marine long-temps malheureuse, dont le dernier combat avoit été la déroute du maréchal de Conflans, et qui tout-à-coup déconcertoit les habiles manœuvres d'une marine perfectionnée par trente victoires consécutives.

[1] « *A peine pour,* dit La Harpe, commence assez mal un vers « d'ode. »

Des Français menaçants l'image le poursuit;
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres [1],
Et dans ses ports, jadis célèbres [2],
Il court de son salut rendre grace à la nuit.

Tu disois cependant, anarchique insulaire :
« Environné des mers, seul, je suis né leur roi;
« L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi
« Sous mon trident héréditaire;
« Les Français sont ma proie; ils n'affranchiront pas
« Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
« Déja vaincus de leur mollesse
« Et du seul souvenir de nos derniers combats [3]. »

De tes chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publioit nos vaisseaux prisonniers,

[1] D'après la Gazette de France, dont Gilbert citoit l'article.

[2] « Quoi! s'écrie La Harpe, les ports de l'Angleterre ne sont plus « célèbres, depuis que trente-deux vaisseaux s'y sont retirés devant « soixante! Il y a ici absence totale de raison. » Laissant à part l'erreur de nombre où La Harpe est tombé, il est très aisé de justifier Gilbert, en se reportant au temps où il écrivoit. Ce combat d'Ouessant étoit regardé comme un grand évènement. La nation y voyoit un changement de fortune, un présage de triomphes plus éclatants. Tout le monde en France étoit dans l'ivresse, et l'imagination du poëte n'en auroit point été exaltée! D'ailleurs, le moment des réflexions vient bientôt pour le poëte, et alors, loin de se laisser éblouir par le succès, il dit lui-même :

L'Anglois pour avoir fui n'est pas encor dompté.
. . . .
De nouveau sur les mers tout Albion s'avance, etc.

[3] Il n'y a pas dans cette strophe, au jugement de La Harpe lui-

Et Londres attendoit nos plus braves guerriers,
Qu'ils enchaînoient dans leur pensée:
A leur table insultante ils convioient Bourbon[1],
Bourbon qui, sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa royale naissance
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce héros, mer trop long-temps jalouse;
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais.
Il vient[2]: feux d'allégresse, entourez son palais
Qu'attristoient les pleurs d'une épouse.
O tendresse! ô transports par la gloire permis!
Couple heureux! Plaisirs purs, où leur ame se noie,
Croissez de la publique joie
Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes! fils des rois; nos vaisseaux vous demandent,
Impatients du port et de l'oisiveté;
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté;
D'illustres dangers vous attendent:
Aux armes! que l'honneur vous enlève à l'amour.
De nouveau sur les mers tout Albion s'avance,

même, un seul vers qui ne soit beau à-la-fois par la pensée et par l'expression; et l'une comme l'autre est à l'auteur.

[1] M. le duc de Chartres.

[2] Le duc de Chartres suivit de près dans la capitale le courrier qui portoit la nouvelle du combat et de ses résultats. « Il fut reçu « à l'Opéra, dit l'historien précité, comme l'eût été le vainqueur « de Fontenoy, de Rocoux, et de Lawfelt. » Mais les dispositions de la cour et du public à son égard changèrent ensuite, sur quelques inculpations qu'il est inutile de rappeler ici.

Et, triomphant de votre absence,
Par d'insolents défis presse votre retour.

Quel tumulte! quels cris d'allégresse et de guerre!
Annoncent-ils Bourbon aux rivages français?
C'est lui-même; soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre;
Périssent les Anglais et leurs défis altiers!
Ciel! que de sang versé teindra l'humide plaine!
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes[1] de guerriers[2].

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas;
Vaisseaux heurtant vaisseaux[3]; soldats contre soldats,

[1] Scandit fatalis machina muros
Fœta armis.
VIRG., *Æn.* II. (*Note de l'auteur.*)

[2] « L'auteur, dit La Harpe, a cru justifier cette énorme bouffissure par l'expression de Virgile *fœta armis*, sans songer que le « génie d'une langue n'est pas celui d'une autre, que le goût consiste à les distinguer et à les accorder, et qu'en françois des *forêts enceintes de guerriers* sont quelque chose d'aussi grotesque « qu'une ville *grosse d'habitants.* »

[3] « Vaisseaux contre vaisseaux, dit encore le même critique, « est une construction très françoise, comme dans ces vers :

Romains contre Romains, parents contre parents...
Aigle contre aigle, et Rome contre Rome.

« Mais le verbe entre les deux substantifs rend la phrase barbare. « Gilbert est retombé dans la même faute plus bas, en disant *empire éleve contre empire.* »

Épuisant leurs haines natales.
Triomphons ou mourons; quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes
Dont Louis voit troubler son règne paternel!

Songez, en défiant l'Anglais et les tempêtes,
Que si vous prodiguez votre sang généreux,
Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux,
Ennoblis du nom de conquêtes.
Français, vous combattez pour l'honneur des Français;
Vos affronts commandoient la guerre qui s'élève;
Un siécle efféminé s'achève,
Qu'un siécle de grandeur s'ouvre par vos succès.

Vengez-nous; il est temps que ce voisin parjure
Expie et son orgueil et ses longs attentats;
D'une servile paix, prescrite à nos états,
C'est trop laisser vieillir l'injure [1]:
Dunkerque vous implore; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardoient son rivage,
Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux rois [2]?

[1] La paix de Paris du 10 février 1763. Par l'un des articles de ce traité, la France s'engagea à démolir les fortifications de Dunkerque du côté de la mer.

[2] La Harpe reconnoît que les vers de cette strophe sont également beaux par le mouvement, par la tournure, par l'expression. « C'est en écrivant ainsi, disoit-il lorsque cette ode parut, que l'on « peut parvenir à manier la lyre de Rousseau. »

Dieu, qui tiens sous tes lois la fuite et la victoire,
Toi dont le souffle apaise et soulève les eaux;
Qui pousses à ton gré les empires rivaux
Vers leur décadence ou leur gloire;
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux,
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Descends, Dieu des Bourbons, et combats avec nous.

Des vertus de Louis récompensant la France,
Tu permets qu'il revive en sa postérité;
De ce palmier tardif un rameau souhaité
Est promis à notre espérance[1]:
Naissez, fils de l'état, pour le voir triomphant!
Grand Dieu, tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil et les larmes,
Les fêtes qu'on prépare à ce royal enfant.

Non, généreux guerriers; cet enfant vous présage
Et la faveur du ciel et des lauriers certains:
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la mer pour apanage.
Nuit qui sauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste, et toi, guerre intestine[2],

[1] La reine étoit alors fort avancée dans sa première grossesse. Au mois de décembre suivant, elle donna le jour à Madame, duchesse d'Angoulême.

[2] Cette image a paru trop hardie à Fréron le fils et à quelques autres critiques : en revanche, elle est du goût de La Harpe. Virgile a dit : *pendent ingentes minæ murorum.*

Qui tiens la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimoient, fils des mêmes ancêtres,
Racontez leurs revers, enhardissez nos coups,
Colons républicains, par la victoire absous [1]
D'avoir banni d'injustes maîtres;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur
Où Vergennes, du monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur [2].

Peignez votre univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais;
La liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre empire;
Leurs climats épuisés d'hommes et de trésors;
Les champs américains dévorant leurs armées;
Leurs flottes en vain consumées;
Leur triple état courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes Français, et dans nos ports timides

[1] La Harpe a objecté à l'auteur que *absous* étoit un contre-sens, parceque c'étoit supposer les Américains coupables. « C'est une « satire déguisée, répond Fréron le fils, de l'iniquité des hommes, « qui font dépendre du succès la justice des armes. »

[2] En décembre 1777, M. de Vergennes étant ministre des affaires étrangères, le gouvernement françois reconnut l'indépendance des États-Unis, et arrêta avec Francklin les préliminaires d'un traité d'amitié et de commerce entre les deux nations. Ce traité fut ensuite conclu le 7 février 1778.

Ce reste de vaincus veut imposer des lois!
Éveillez-vous, guerriers, et rendez à nos rois
Le trône des états humides:
Jusqu'en leurs forts ailés entrez victorieux;
Frappez ces légions, leur dernière espérance:
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos aïeux.

Déja sont accourus, tout rayonnants de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos chefs indomptés,
Et du Quesne et Forbin, tous ces héros vantés,
Dont les mers gardent la mémoire.
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous.
Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux?

« Ici sont les Anglais: des dangers qu'il affronte
« Chacun de vous aura son père spectateur [1];
« Marchez, vous disent-ils; devant vous est l'honneur;
« Derrière, à vos côtés, la honte [2]. »
Mânes de nos héros, vous serez satisfaits;
Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.

[1] « Ce n'étoit pas la peine, dit La Harpe, de faire un vers sans « césure, pour y coudre un barbarisme tel qu'*avoir son père spec-* « *tateur. Pour spectateur* est la construction françoise. »

[2] Fréron le fils conseilloit à l'auteur de refaire entièrement ces quatre vers. « *Ici sont les Anglais*, disoit Fréron, ne signifie rien.

« Ce n'étoit pas la peine de venir de si loin, pour apprendre à notre « flotte qu'elle étoit en présence des Anglois. *Vous disent* est un « tour trop foible : il est d'ailleurs rejeté trop loin, et, par cette rai- « son, répand une sorte d'obscurité sur la phrase. *La honte est der- « rière*, c'étoit assez : *à vos côtés* est une cheville insérée pour ache- « ver le vers. »

ODE IX *,

IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère:
Qu'il meure, et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage:
Tout trompe ta simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te raméne
Un vrai remords, né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être foible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;

* Composée par l'auteur huit jours avant sa mort.

Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimois, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois[1]!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

[1] Cette strophe est rapportée ainsi par Palissot:

Adieu, champs fortunés, adieu, douce verdure,
Adieu, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois!

HÉROÏDES.

HEROÏDE I*.

DIDON A ÉNÉE.

DIDON *assoupie se réveille en fureur.*

Il est donc vrai qu'Énée a résolu sa fuite [1];
Qu'il délaisse Didon, après l'avoir séduite!
Il fuit!... Volez, soldats; des glaives, des flambeaux;
Égorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux [2]:

* Insérée dans le *Début poétique*. Ce furent des héroïdes, comme nous l'avons dit, et quelques pièces fugitives, qui annoncèrent Gilbert au monde littéraire. En se croyant appelé à ce genre de poésie, l'auteur se méprenoit sur la nature de son talent. La verve et l'audace qui caractérisoient notre poëte le rendoient bien plus propre aux deux autres genres qu'il traita depuis, le lyrique et le satirique. Cependant cette héroïde offre un assez grand nombre de vers bien frappés: le poëte a sur-tout traduit heureusement quelques passages de Virgile.

[1] Ce vers et le suivant ont été ajoutés par l'auteur, après l'édition de 1771: l'héroïde ne commençoit dans cette édition qu'au troisième vers.

[2] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 590 et suiv:

Proh Jupiter! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis?
Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur,
Diripientque rates alii navalibus? Ite:
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.

Quoi! ce lâche étranger aura trahi mes feux,
Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux!
Il fuit, et mes sujets ne s'arment point encore!
Ils ne poursuivront pas un traître que j'abhorre!
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux:
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux!

DELILLE.

Leur roi, son fils, que tout sous vos armes succombe,
Et qu'à leurs corps sanglants la mer serve de tombe....
Arrêtez; j'aime Énée, on court l'assassiner!
Malheureuse! et c'est moi qui vient de l'ordonner!
Non... « Mais avec regret je te fuis, chère amante,
« Dit-il; le ciel le veut, il faut que j'y consente. »
Eh! que me fait ce ciel, et son ordre odieux?
Amant, je t'aurois vu désobéir aux dieux;
Va, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse et m'offense...
Moi, j'abhorre le ciel, s'il prescrit l'inconstance;
Et, dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir j'aurois bravé ses coups.
Ton ame, pour répondre aux feux de ta maîtresse,
Trop promptement aux dieux immole sa tendresse;
Non, tu n'aimas jamais... Mais lis, lis, inconstant;
A qui t'a donné tout, donne au moins un instant.

Vois comme au loin des mers la fureur se déploie;
Vois ces montagnes d'eau rouler, chercher leur proie,
S'élancer à grand bruit dans le vide des airs,
Se briser, retomber sur l'abyme des mers;
Vois ces rocs, dont le front sembloit braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre sur le rivage:
Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,
L'hiver a fait du monde un immense tombeau[1].

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 309 :

Quin etiam hyberno moliris sidere classem,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis!

Rien ne t'arrête, hélas! Si tu fuis pour toujours,

Et tu fuis! et tu crois voguer en assurance,
Toi qui cent fois des flots éprouvas l'inconstance!

Ah! revole vers moi... Tout va dans ce séjour
Partager mes plaisirs, causés par ton retour.
Mon peuple, qui, charmé de l'ardeur qui m'inspire,
Espéroit sous tes lois voir fleurir son empire;
Tes sujets, qu'ont lassés les courses, les travaux,
Que tu conduis encore à des périls nouveaux;
Un fils, qui peut périr sur une onde irritée;
Une reine, dirai-je une amante attristée,
Tout te retient ici. Viens, je t'ouvre les bras;
Plein d'espoir, mon cœur vole au-devant de tes pas:
Des pleurs qu'elle a versés viens venger ta maîtresse [1];
Réparons tant de jours ravis à ma tendresse.
Viens, je languis, je veux, dans nos embrassements,
Faire envier ton sort aux plus heureux amants.

Mais non, tu rougirois de céder à mes larmes:
Les paisibles douceurs pour toi n'ont point de charmes;
Le tumulte des camps, les horreurs des combats,
Voilà les seuls plaisirs qui t'offrent des appas.
Rien ne peut assouvir la soif qui te dévore;
Maître du monde entier, tu te plaindrois encore.

Fais moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours:
Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante:
Perfide! est-ce le temps de quitter ton amante?
DELILLE.

[1] Variante de l'édition de 1771:

Réparons tant de jours ravis à ma tendresse,
Oublions l'univers dans les feux de l'ivresse.

Insensé! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet empire brillant où t'appellent les dieux,
S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages?
Que sont ces biens peu sûrs, près des plaisirs du cœur?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur?

Cher Énée, où fuis-tu? n'expose point ta vie;
C'est ton amante en pleurs, c'est Didon qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi.
Dieux! si jamais les flots s'entr'ouvroient devant toi!
Si, prêts à t'engloutir... Quelle horrible pensée!
Non... d'un tel trait jamais Didon ne fut blessée...
Énée est tout pour moi; c'est mon bien, mon époux:
Il mourroit?... Ah! sur lui, dieux, suspendez vos coups!
Sur moi seule épuisez toute votre furie;
Pour sauver mon amant, je vous offre ma vie;
Puisqu'il me faut le perdre,... ah! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort...

Seulement donne encor quelques mois à ma flamme [1]:
Peut-être enfin pourrai-je accoutumer mon ame

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 428 et suiv.:

Quò ruit? extremum hoc miseræ det munus amanti:
Exspectet facilemque fugam, ventosque ferentes.
Non jam conjugium antiquum, quod prodidit, oro;
Nec pulchro ut Latio careat, regnumque relinquat.
Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,
Dùm mea me victam doceat fortuna dolere.

Pourquoi sitôt me fuir? pourquoi vouloir ma mort?
Hélas! je n'attends plus qu'il s'unisse à mon sort;

À voir de près les maux qui vont fondre sur moi;
Que sais-je? à contempler ton départ sans effroi...
Attends que les zéphyrs soufflent seuls sur les ondes;
Lance alors tes vaisseaux sur les plaines profondes:
Et quels malheurs, quels maux m'effraieroient dans leur cours?
Didon n'aura plus rien à craindre pour tes jours...

Mais où tendent tes vœux? parle, est-ce à la couronne?
La mienne est sur ton front, voilà mon sceptre, ordonne.
Si c'est pour tes desirs trop peu de mes états,
Mes sujets sont armés, conduis-les aux combats;
De ses fiers ennemis cours délivrer Carthage,
Force-les d'apporter à tes pieds leur hommage...
Peuples, de mon amant recevez tous des fers;
C'est pour lui que les dieux ont formé l'univers...
Moi, je veux consacrer tous mes jours à te plaire;
Je veux qu'Ascagne en moi retrouve une autre mère,
Que le Troyen m'adore et chante ma grandeur,
Que tout autour de moi respire mon bonheur;
Je veux qu'heureux par moi tu dises dans l'ivresse:
« Le cœur seul de Didon méritoit ma tendresse. »

Je ne réclame plus les saints nœuds d'hyménée;
Je ne veux plus troubler sa haute destinée:
Il peut l'aller chercher, ce fortuné séjour,
Cet empire à ses yeux plus cher que notre amour.
Tout ce qu'exige, hélas! cet amour déplorable,
C'est qu'au moins il attende un vent plus favorable;
Que d'un simple délai la stérile faveur
Laisse un peu de ma flamme amortir la fureur;
Que mon ame, exercée à prévoir cet outrage,
Ait contre mon malheur préparé mon courage.

DELILLE.

Que fais-je? où m'égaré-je? O funeste ascendant!
J'offre encor le bonheur à mon perfide amant;
Et des dons qu'il reçut l'ingrat ne fait usage
Que pour percer mon cœur, que pour fuir ce rivage!
Quel fruit de mes bienfaits pensé-je retirer?
Le barbare! il ne veut que me désespérer!
Ce fut l'intérêt seul qui m'attacha son ame:
Chargé de mes trésors, et libre de ma flamme,
Peut-être aux pieds d'une autre il court s'en prévaloir...
Non, je ne le crois point, tu ne peux le vouloir;
Toi! tu me donnerois jamais une rivale,
A moi dont tu tiens tout?... O trahison fatale!
Non tu ne mettras point ce comble à mes ennuis,
Tu ne veux point ma mort... Et pourtant tu me fuis!
Je ne te verrai plus... Et je crois, insensée,
Qu'absente je vivrai toujours dans ta pensée!
Je le croirois en vain... Mais cours le monde entier,
Cherche s'il est un cœur qui puisse s'oublier
Jusqu'à te tout donner, comme j'osai le faire;
S'il t'aime autant que moi, je renonce à te plaire...
Ingrat! lorsque tu vins me peindre tes malheurs,
J'aurois dû t'éviter, loin d'essuyer tes pleurs!
Si c'est pour te punir un supplice assez rude,
Contemple le tableau de ton ingratitude.

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis sept ans entiers tu parcourois les mers,
Flatté de voir bientôt, dans un lieu plus fertile,
S'élever sous tes lois les murs d'une autre ville;
Tu cherchois vainement je ne sais quel pays

Où les dieux t'ont juré de couronner ton fils:
En vain l'hiver, les flots, et mille autres obstacles,
T'offrant par-tout la mort, démentoient leurs oracles;
Ce pays se découvre, on croit toucher au port,
On l'admire, on s'écrie... O perfide transport!
Le jour a fui, l'air siffle, et les mers courroucées [1]
Grondent; bientôt en monts leurs vagues ramassées,
Tantôt jusques au ciel emportent tes vaisseaux,
Tantôt jusqu'aux enfers les plongent sous les eaux.
Le rameur cherche en vain sa force évanouie,
Le pilote est sans art; tout est tremblant, tout crie:
Par-tout la mort poursuit tes regards effrayés;
Sur ta tête elle gronde, et mugit sous tes pieds:
Tout périt... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage...

[1] Virgile, *Énéide*, liv. III, v. 194 et suiv.:

Tum mihi cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hyememque ferens; et inhorruit unda tenebris.
Continuò venti volvunt mare, magnaque surgunt
Æquora: dispersi jactamur gurgite vasto.
Involvêre diem nimbi, et nox humida cœlum
Abstulit: ingeminant abruptis nubibus ignes.
Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.
Ipse diem noctemque negat discernere cœlo,
Nec meminisse viæ media Palinurus in unda.

Tout-à-coup la tempête, apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur;
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente;
Le flot monte et remonte en montagne écumante;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Le ciel mugit sur nous; sous nos pieds la mer gronde.

DELILLE.

Tu parois dans ma cour; tu t'en souviens, ingrat!
On t'améne à mes yeux, tu sais dans quel état...
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,
Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes:
« O reine! vous voyez où le sort m'a réduit;
« Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit:
« Étranger, disois-tu, dans mon malheur funeste,
« La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me reste. »
Des traits de la pitié l'amour perça mon cœur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur [1].
« Va, cesse de pleurer, inconnu, sois tranquille:
« Que puis-je? ordonne, viens, partage mon asile. »

Restes infortunés des ondes en courroux [2],

[1] Virgile, *Énéide*, liv. I, v. 635:

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce vers, justement célèbre, n'a pas été traduit autrement par Delille; et il s'en applaudissoit, regardant comme une idée heureuse ce qui n'étoit de sa part qu'une réminiscence. Plusieurs poëtes ont reproduit cette pensée philosophique.

Voltaire a dit:

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?

Dubelloy:

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

Lemierre, parlant à un homme sans pitié:

Malheureux! tu n'as donc jamais versé des larmes?

Il est très vrai que la pitié se forme à l'école de l'adversité; et ces hommes qui ont versé sur eux toutes leurs larmes sont heureusement en petit nombre.

[2] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 373 et suiv.:

Ejectum littore, egentem,
Excepi, et regni demens in parte locavi:

Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous;
Et sans savoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes états naissants je te rendis le maître.
Par un charme inconnu, mais qui flattoit mon cœur,
Pour ne songer qu'au tien, j'oubliois mon bonheur...
Tout ce qu'elle faisoit dans l'ardeur de te plaire,
Pour sa félicité Didon croyoit le faire.
Spectacles, fêtes, jeux; perfide, nomme-moi
Des plaisirs que Didon n'ait prodigués pour toi.
J'aurois, si j'eusse pu, banni de ta pensée
Jusques au souvenir de ta douleur passée,
Dans l'espoir que mes dons, par un tendre retour,
Prépareroient ton cœur aux transports de l'amour.
Mais plus je m'efforçois de le rendre sensible,
Moins ce cœur à mes feux paroissoit accessible.
Je rougis à la fin de brûler sans espoir;
Je crus que le penchant céderoit au devoir,
J'évitai ta présence. Amante infortunée!
Dans mes palais, par-tout, je retrouvois Énée.
Je sentois ma vertu s'affoiblir chaque jour,
Ma raison succomboit sous l'effort de l'amour.
Ce n'est plus cette ardeur encor foible, incertaine;
C'est un feu dévorant qui court de veine en veine.
J'avois en vain juré de fuir un autre hymen;

Amissam classem, socios a morte reduxi.

Sans secours, sans asile, errant de mers en mers,
Par les flots en courroux jeté dans nos déserts,
Je l'ai reçu, l'ingrat! Des fureurs de l'orage
J'ai sauvé ses sujets, ses vaisseaux du naufrage;
Je lui donne mon cœur, mon empire et ma main.

DELILLE.

Vingt rois, qu'avoient aigris les refus de ma main,
M'offroient en vain la mort si j'épousois Énée:
Dangers, devoirs, serments d'éviter l'hyménée,
Tout fuyoit à sa vue; Énée étoit vainqueur,
Et l'excès de mes feux balançoit ma pudeur.

Enfin je crus te voir sensible à ma tendresse;
Tes yeux, pleins de langueur auprès de ta maîtresse,
Sembloient trahir tes feux, m'exprimer tes desirs,
Mendier du retour, m'inviter aux plaisirs.
Sur mes sens aussitôt ma raison perd l'empire,
Je ne me connois plus, je brûle, je desire,
J'espère... Tu me fais l'aveu de ton amour.
J'ose... Hélas! est-ce à moi de rappeler un jour,
Un jour que je voudrois retrancher de ma vie?
Loin de la retracer, pleurons mon infamie...
Mais non, non, je n'ai point alors perdu l'honneur;
Non, traître, je le mis en dépôt dans ton cœur;
Tu me juras ta foi, je te donnai la mienne:
La honte est pour celui qui veut trahir la sienne.
Ce nœud, quoique secret, doit être respecté;
Les serments font l'hymen, non la solennité.
Les dieux que tu rendis garants de ta promesse,
Ces dieux me sont témoins que, malgré sa tendresse,
Jamais pour toi Didon n'eût éteint sa vertu:
C'est au nom seul du ciel que mon cœur s'est rendu.
Je te crus engagé par un nœud légitime;
Et sacré par l'hymen, l'amour est-il un crime?
Je n'ai jamais senti ces remords dévorants,
D'une ame criminelle implacables tyrans.

Mes jours couloient heureux dans une paix profonde;
Ton épouse, oubliant tout le reste du monde,
Marchoit avec orgueil, esclave de tes vœux,
Et croyoit plaire au ciel en te rendant heureux.

Un instant détruit tout. O mortelle pensée!
Ton départ, en enfer change mon Élysée:
Autrefois je pouvois desirer et jouir,
Et maintenant que puis-je? hélas! pleurer, gémir.

Chère Élise, ô ma sœur! c'est toi qui m'as perdue [1];
Tu versas dans mon sein le poison qui me tue:
Ton amitié, sans cesse irritant mon ardeur,
Me vantoit ses aïeux, ses vertus, sa valeur.
Carthage, disois-tu, sous ses lois florissante [2],

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 548:

> Tu lacrymis evicta meis, tu prima furentem
> His, germana, malis oneras, atque objicis hosti.
>
> C'est toi, ma sœur, c'est toi, qui, cédant à mes pleurs,
> M'as livrée à ce traître, as fait tous mes malheurs.

Phèdre adresse le même reproche à OEnone:

> Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue.
> Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue;
> Tes prières m'ont fait oublier mon devoir;
> J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
>
> *Phèdre*, act. IV, sc. VI.

[2] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 47:

> Quam tu urbem, soror, hanc cernes, quæ surgere regna,
> Conjugio tali! Teucrûm comitantibus armis,
> Punica se quantis attollet gloria rebus!
>
> Dieux! combien cet hymen vous promet de grandeur!

Devoit porter aux cieux sa tête triomphante;
Et reine, amante heureuse, unie à ses destins,
Je n'aurois à couler que des moments sereins.
O mensonges flatteurs qui m'avez trop séduite!
J'ai dédaigné vingt rois, et ce Troyen me quitte!
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit prêté?
Ne pouvois-je à l'amour opposer la fierté?
Ah! paisible du moins et dans l'indifférence,
J'aurois vu fuir mes jours, heureux par l'innocence;
Et vous, mânes sacrés de mon premier époux,
La foi que je vous dus seroit encore à vous [1].

Qu'ai-je fait? malheureuse! à quoi suis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite;
Vingt rois que j'ai bravés menacent mes états.
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de soldats;
Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage.
Moi, femme, sans appui, comment parer ces coups?

Qu'Ilion de Carthage accroîtra la splendeur!
Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes.
DELILLE.

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 550:

Non licuit thalami expertem sine crimine vitam
Degere, more feræ, tales nec tangere curas!
Non servata fides, cineri promissa Sichæo!

Que n'ai-je pu, grands dieux! dans un chaste veuvage,
Conserver de mon cœur la rudesse sauvage,
Au sein de la vertu fuir ces affreux tourments!
Mânes de mon époux, j'ai trahi mes serments!
DELILLE.

Comment de tant de rois apaiser le courroux?
Où me cacher, où fuir, où trouver un asile?
J'en avois un, hélas, et j'y vivois tranquille;
C'est pour t'avoir aimé qu'il ne m'en reste plus,
Et peu de jours heureux m'ont été bien vendus...

Irai-je avec mon peuple, et loin de cette terre,
Mendier dans Sidon du secours à mon frère?
C'est sa fureur, c'est lui, qui, de son or jaloux,
Enfonça le poignard au sein de mon époux.
Irai-je à ces tyrans armés contre ma vie[1]
Offrir, pour les calmer, une main avilie,
Moi, qui les ai tous vus, amants humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs sceptres à mes pieds?
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage;
Palais, embrasez-vous; tombez, murs de Carthage!
Et toi, perfide, et toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups:
La recevant de toi, la mort me sera chère;
Tu m'entendras encore, à mon heure dernière,
Former des vœux pour toi, te dire: « Cher amant,
« J'ai vécu pour t'aimer, et je meurs en t'aimant. »

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 534:

En quid ago? rursusne procos irrisa priores
Experiar? Nomadumque petam connubia supplex,
Quos ego sum toties jam dedignata maritos?

Que faire, hélas! Irai-je, abaissant mon orgueil,
Chez Iarbe, à mon tour, implorer un coup d'œil,
Ou des rois mes voisins mendier l'hyménée,
Eux que j'ai tant de fois dédaignés pour Énée?

DELILLE.

Eh bien, que tardes-tu? couvre-moi, nuit profonde!
Mon amant est le nœud qui m'attachoit au monde;
L'innocence, l'honneur, me le faisoient chérir;
Je les ai tous perdus... je n'ai plus qu'à mourir.
Quel prix pour mes bienfaits! quel prix pour ma tendresse!
Mourir! ah! c'est donc là le sort qu'à ta maîtresse
Réservoit... Mais que sens-je? et quel trouble en mon sang?
Dieux! le fruit de mes feux vient d'agiter mon flanc!
Eh bien, je m'y résous, vivons pour être mère.
Cher amant, voudras-tu lui refuser un père?
C'est ton sang, c'est ton fils, son sort doit t'attendrir;
Avant de voir le jour le feras-tu périr?
Quand même je pourrois, après ta perfidie,
Traîner en sa faveur le fardeau de ma vie,
Mes troubles, mes soucis, l'horreur de mon destin,
Sans doute lui feront un tombeau de mon sein.
Ah! s'il voyoit le jour; si, portrait de son père[1],
Il folâtroit déja sous les yeux de sa mère,
La vie auroit encor pour moi quelques douceurs:
D'une main caressante il essuieroit mes pleurs;
Je t'aimerois en lui, je t'y verrois sans cesse:

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 327:

Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles; si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas, qui te tantum ore referret;
Non equidem omnino capta ac deserta viderer.

Encor, si je voyois, se jouant dans ma cour,
Croître un petit Énée, enfant de notre amour,
Qui, charmant comme toi, tendre comme sa mère,
Par ses traits seulement me rappelât son père;
Si, trompant mes ennuis, je pouvois quelquefois

« Voilà ses traits, ses yeux, sa fierté, sa noblesse, »
Dirois-je avec transport; « c'est lui, c'est mon amant,
« C'est Énée; il avoit cet air tendre et charmant,
« Cette aimable candeur brilloit sur son visage,
« Quand, victime des flots, il parut dans Carthage. »

Mais puisque enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir, protége tes forfaits;
Puisque, pour t'arrêter, pitié, reconnoissance,
Amour, nature, honneur, tout paroît sans puissance;
Je ne te retiens plus: ingrat, fuis loin de moi.
Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi[1];
Horrible nourrisson des tigres d'Hircanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,
T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.

Dire : Voilà son air, sa démarche, sa voix;
Je ne me croirois pas entièrement trahie,
Et ton image au moins consoleroit ma vie.
DELILLE.

[1] Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 365:

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hircanæque admôrunt ubera tigres.

Non, cruel, tu n'es pas du sang de Dardanus;
Non, tu n'es pas le fils de la belle Vénus;
N'impute plus aux dieux la naissance d'un traître;
Non, du sang des héros un monstre n'a pu naître;
Non. Le Caucase affreux, t'engendrant en fureur,
De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur;
Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
Cruel, avec son lait, t'a fait sucer sa rage.
DELILLE.

Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée.
Je suis du monde entier la plus infortunée.
Je brûle, je languis, je condamne mes feux;
Pour détacher mon cœur de ses indignes nœuds,
Malheureuse! il n'est rien que ma raison n'emploie:
L'amour semble encor plus s'attacher à sa proie.

Eh bien! puisque le ciel rend vains tous mes efforts,
Suivons aveuglément le cours de mes transports.
Que m'importe qu'un monde où régne l'injustice,
Au gré des préjugés m'éléve ou m'avilisse?
Non, n'écoutons plus rien que la voix de mon cœur.
Ma gloire, mon desir, mon devoir, mon bonheur,
Est de suivre l'époux à qui je suis liée:
Quelle autre à ses revers doit être associée?
Cher amant, vois sur moi jusqu'où va ton pouvoir...
Fuis, mais dans tes vaisseaux daigne me recevoir;
Conduis-moi, si tu veux, aux plus lointains rivages,
Je te suivrai par-tout; écueils, frimas, orages,
Je n'examine rien: rien peut-il m'effrayer?
Je suis prête à tout fuir, à tout sacrifier:
Ces murs que j'ai bâtis, mes sujets, ma couronne,
Le monde, s'il falloit, pour toi je l'abandonne.
Eh! qu'importe où je vive, en vivant près de toi?
Puis-je rien regretter si ton cœur est à moi?
L'amour saura de fleurs parsemer ma carrière,
L'amour donne la vie à la nature entière.

O toi, qui dans mon sein mis toutes ses fureurs,
Énée, as-tu jamais bien senti ses douceurs;

Ces élans enflammés vers l'objet que l'on aime,
Ce trouble, ces transports, cet oubli de soi-même,
Ces extases où l'ame, à force de sentir,
Au sein des voluptés semble s'anéantir,
Cette douce langueur qui suit toujours l'ivresse,
Rend aux desirs leurs feux, au cœur plus de tendresse?...
Ah! dans tes bras jadis j'ai goûté ces plaisirs!
Consumée à présent de stériles desirs,
Abandonnée, en proie aux plus vives alarmes,
Je vais brûler, languir, et sécher dans les larmes;
Voilà, perfide, encor les moindres de mes maux:
Un mot de toi peut seul me rendre le repos;
Mais si mes pleurs sont vains, si mon offre est frivole,
Si tu veux fuir sans moi, c'en est fait, je m'immole.
Quand tu sors de mes bras pour n'y jamais rentrer,
Quand de moi pour jamais tu vas te séparer,
Quand je perds tout en toi, qui m'attache à la vie?
Non, ce n'est point le fruit de ma flamme trahie;
Nos nœuds rompus, qu'est-il? un témoin odieux,
Dont le front offrira ma honte à tous les yeux.
Hélas! toutes les fois qu'il me diroit sa mère,
Il me faudroit rougir, et maudire son père!
Et lui, lui-même un jour, partageant mon destin,
Souhaiteroit cent fois d'être mort dans mon sein.
« Quel don, me diroit-il, pleurant son infamie,
« Quel don m'avez-vous fait en me donnant la vie?
« Mon cœur est innocent, j'ai des rois pour aïeux,
« Et le plus vil mortel me fait baisser les yeux.
« Reprenez, reprenez ce présent détestable;
« Il est dur de rougir quand on n'est point coupable. »

Quel reproche! ô mon fils!... Eh bien! meurs dans mon flanc...
Barbare! vois mon bras, armé d'un fer sanglant,
Se plonger dans mon sein, et, bravant la nature,
Y chercher cet enfant, fruit de ton feu parjure;
Vois ses membres naissants, déchirés en lambeaux,
Vois son sang, vois le mien couler à longs ruisseaux
De mes flancs entr'ouverts et fumants de carnage,
Mon désespoir, ma mort, et connois ton ouvrage...
Ce projet est terrible, il fait frémir d'horreur...
Cher amant, cher époux, laisse attendrir ton cœur:
Rendez-le, dieux puissants, sensible à ma prière,
Ou faites à Didon oublier qu'elle est mère...
Mon bras peut s'arrêter au seul nom de mon fils.
La nature... Qu'entends-je? ah, dieux!... ce sont ses cris!
« Que vas-tu faire? arrête!... O mère impitoyable,
« Entends gémir ton fils... Il meurt... est-il coupable? »
Et moi, le suis-je, ingrat? Oui, d'avoir pu t'aimer,
Mais non de fuir un monde où tout doit m'alarmer;
Où, le sceptre à la main, sur le trône élevée,
A la honte, au mépris je me vois réservée.
Ah! contraint de choisir l'infamie où la mort,
Qui peut craindre un instant de terminer son sort?
Devant tout l'univers à rougir condamnée,
Je n'ai déja que trop souffert ma destinée.
Mourons... Si le trépas ne nous rend point l'honneur,
Ah! de rougir au moins il épargne l'horreur.
Si je commets un crime, ô dieux! votre colère
Doit tomber sur celui qui le rend nécessaire.
Tremble, ingrat! c'est toi seul que puniront les dieux,
Et je vole en mourant t'accuser devant eux.

Cher Énée, ah! plutôt permets-moi de te suivre.
Mais tout est décidé; pars, je cesse de vivre.
Que ne puis-je à l'instant m'offrir à tes regards,
Pâle, défigurée, et les cheveux épars!
Viens me voir, viens, cruel!... mon teint n'a plus de charmes.
En proie au désespoir, les yeux noyés de larmes,
Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main,
Et de l'autre un poignard prêt à percer mon sein.
Détermine mon sort; parle, qu'on me l'annonce :
Didon, pour se frapper, n'attend que ta réponse.



Si vous aimez un frère à qui l'hymen me lie,
Si vous m'aimez moi-même, accordez-moi la vie.



PRÉCIS HISTORIQUE
SUR
LA MARQUISE DE GANGE*.

Melchior Jacques de Joannis, conseiller d'état, connu sous le nom de M. de Nochères, donna le jour à Gabriel de Joannis, marquis de Roussans; et celui-ci eut, en 1635, de son mariage avec Laure de Rousset de Saint-Sauveur, une fille unique, Diane de Joannis. C'est l'infortunée marquise de Gange, dont la fin tragique inspira les premiers chants de Gilbert. Elle fut, à l'entrée de la vie, privée de son père par une mort prématurée; mais il lui resta pour appui sa mère et son aïeul. Douée d'une rare beauté et d'une extrême douceur, elle fut l'objet de toute leur sollicitude, et M. de Nochères porta même sa tendresse pour elle jusqu'à déclarer qu'il lui destinoit la fortune considérable dont il étoit possesseur.

Tant d'avantages firent rechercher de bonne heure Diane de Joannis par une foule de grands seigneurs; et elle fut accordée, en 1647, n'étant encore que dans sa treizième année, au marquis de Castellane, jeune gentilhomme d'Avignon, aussi distingué par sa naissance que

* Notre auteur n'ayant rappelé que d'une manière très brève, et pas entièrement exacte, l'histoire de la marquise de Gange, dans l'avant-propos de l'héroïde qui suit, et s'étant encore plus éloigné de la vérité dans cette héroïde, nous avons pensé que l'on pourroit nous savoir gré de donner ici un précis de la vie de cette femme infortunée.



par les agréments de sa personne. Ce mariage la conduisit à la cour de Louis XIV, et ses charmes firent un tel effet sur ce prince, qu'il voulut lui donner rang dans un de ses ballets et danser avec elle. Un succès aussi flatteur dut naturellement lui attirer l'attention générale. On ne la nomma plus à la cour que *la belle Provençale*; et tandis que le fameux peintre Mignard faisoit son portrait, véritable chef-d'œuvre de l'art, la reine Christine de Suède la proclamoit elle-même le plus beau chef-d'œuvre de la nature.

« Ah! si j'étois homme, lui écrivoit l'ardente princesse, « je tomberois à vos pieds, soumis et languissant d'amour; « j'y passerois mes jours, j'y passerois les nuits, pour con« templer vos divins appas, et vous offrir un cœur tendre, « passionné et fidèle. Puisque cela n'est point, tenons-nous« en, incomparable marquise, à l'amitié la plus pure, la « plus confiante et la plus ferme. De mon côté, voilà tout ce « que je pense; mais mes brûlants desirs ne sont point sa« tisfaits. Vos beaux yeux, vous le savez, sont les auteurs « innocents de tous mes maux; eux seuls peuvent, dans un « instant, en réparer l'outrage, et faire mon bonheur en « les adoucissant. Me refuseriez-vous, hélas! un de vos « regards gracieux? Non, non; aussi sensible que belle, « vous écouterez avec complaisance les tendres plaintes « de ma douleur profonde, et je passerai le reste de ma « vie dans un douloureux enchantement.

« En attendant qu'une agréable métempsycose change « mon sexe, je veux vous voir, vous adorer, et vous le « dire à chaque instant. Jusqu'à présent j'ai cherché par« tout le plaisir, et je ne l'ai point goûté. Si votre cœur « généreux veut avoir pitié du mien, à mon arrivée à l'au« tre monde je le caresserai avec une volupté toujours « nouvelle; je le savourerai dans vos bras victorieux, et « le ferai durer éternellement. Dans cette douce espé-

« rance, je file des jours de vie, et mon bonheur s'accroît « en pensant à vous.

« Adressez donc vos prières au ciel, belle marquise, « afin que mes vœux soient exaucés autant pour votre fé« licité que pour la mienne, qui dépend entièrement de « vous pour le présent et pour l'avenir. »

La passion que la belle Provençale inspiroit à une femme peut donner la mesure des sentiments qu'elle a dû exciter chez les hommes. Elle jouissoit depuis plus de huit ans de tous les avantages attachés à la beauté et à la fortune, lorsque ce bonheur fut empoisonné par la mort de M. de Castellane, qui périt dans un naufrage auprès de Gênes. La jeune veuve se retira à Avignon, et y passa trois années dans la retraite la plus profonde. Elle consentit ensuite à donner sa main à Charles de Vissec de La Tude, qui porta depuis le nom de marquis de Gange. Il avoit deux ans de moins que la marquise de Castellane; les deux époux étoient d'ailleurs parfaitement assortis. Deux enfants, un garçon et une fille, où ils retrouvoient tous leurs traits, furent les gages précieux de la tendresse qui charma les premières années de leur union. Ce sentiment étoit si vif chez eux, qu'ils ne se plaisoient qu'ensemble et éloignés du monde. Mais, après un certain temps, une vie aussi égale fatigua le trop jeune marquis, dont l'ardeur se refroidit. Il commença à se répandre dans le monde. Son épouse délaissée suivit ce dangereux exemple : en se présentant à l'admiration des hommes, elle s'exposa aussi à leur malignité. Des adorateurs avantageux l'entourèrent bientôt : la légèreté et la méchanceté accueillirent leurs calomnies, et l'indiscrétion les porta à l'oreille du mari. Madame de Gange eut dès-lors à essuyer la mauvaise humeur et les caprices, cortège ordinaire de la méfiance et de la jalousie.

Deux frères du marquis de Gange, l'abbé et le cheva-



lier, vinrent, sur ces entrefaites, demeurer avec lui. Sous les dehors de la vertu la plus pure et la plus douce l'abbé de Gange cachoit un fonds de libertinage et de férocité. Le chevalier étoit un de ces hommes que l'on gouverne à son gré : tout en croyant agir de son propre mouvement, c'étoit toujours l'impulsion de son frère qu'il suivoit. L'abbé n'eut pas plus tôt vu sa belle-sœur, qu'il conçut pour elle une ardente passion; il chercha depuis tous les moyens de la satisfaire. Il insinua d'abord au marquis de Gange qu'il étoit propre à soutenir par ses conseils l'éclat de sa maison; et bientôt le marquis n'eut plus du maître que le nom : l'abbé en exerça tous les droits. Après s'être emparé de l'autorité, il songea à plaire. Il parla si avantageusement de la marquise à son mari, qu'il calma sa jalousie, et fit rendre à une belle et vertueuse épouse la confiance et la tendresse qu'elle n'eût jamais dû perdre. Il jugea ensuite utile à l'accomplissement de ses vues de faire connoître à sa belle-sœur qu'il étoit le seul auteur de ce changement. Il lui ouvrit en même temps son cœur, lui déclarant la passion qu'elle lui avoit inspirée. Elle reçut cette déclaration avec froideur.

Le chevalier n'étoit pas moins épris de la marquise, et, sans en être écouté, il étoit, grace à la douceur de son caractère, un peu mieux accueilli. L'abbé s'en aperçut, et persuadé que son ascendant sur son frère échoueroit contre l'amour, il cacha son dépit, et prit le parti de la ruse. « Nous aimons tous les deux, dit-il un jour au che-« valier, la femme de notre frère: ne nous traversons pas, « je suis le maître de ma passion, et je veux vous la sacri-« fier; mais si, après avoir essayé de vous rendre heureux, « vous n'y pouvez réussir, retirez-vous, et j'essaierai à « mon tour : mais ne nous brouillons pas pour une « femme. » Ils s'embrassèrent, et l'accord fut fait.

Le chevalier redoubla alors de soins auprès de sa belle-

sœur; mais, à l'indifférence avec laquelle ces soins étoient reçus, il ne tarda pas à reconnoître qu'il ne parviendroit jamais à toucher le cœur de la marquise; et l'amour dédaigné se convertit en haine. L'abbé reprit alors son projet: il n'avoit pu se faire aimer de la marquise en la réconciliant avec son mari; il essaya de vaincre sa résistance par une conduite opposée. Les assiduités d'un jeune homme auprès de madame de Gange lui servirent de prétexte pour inspirer au marquis de nouveaux soupçons sur la vertu de sa femme, et le porter contre elle à des excès. Il se vanta ensuite auprès de sa belle-sœur de ses nouvelles manœuvres, comme il l'avoit fait de ses anciens services; lui déclara encore qu'il étoit l'arbitre de son sort, et la pressa de céder à sa passion. La marquise pour toute réponse lui tourna le dos. Furieux d'un mépris aussi piquant, l'abbé jura dès-lors la perte de madame de Gange. Peu de temps après, il lui fit servir une crême où l'on avoit mis de l'arsenic. La dose du poison n'étoit pas assez forte pour que la marquise courût des dangers; mais elle en fut fort incommodée, et encore plus affectée, en se rappelant un horoscope qui l'avoit menacée de mort violente par la main de ses proches.

Vers le même temps, M. de Nochères, son aïeul paternel, mourut; il lui laissa, comme il l'avoit promis, tous ses biens, avec la faculté d'en disposer à son gré. Cette riche succession changea aussitôt les dispositions de son mari et de ses beaux-frères envers elle. Elle devint l'objet de toutes sortes d'attentions et de prévenances; mais elle ne s'y trompa point, et se tint toujours à leur égard dans la même réserve. Elle fit même un testament, où elle institua sa mère son héritière, à la charge de remettre sa succession à l'un de ses enfants: elle protesta ensuite devant le vice-légat d'Avignon contre tout autre testament qu'elle pourroit faire plus tard.

Ce fut dans cette position que la marquise, deux ans après, entreprit le voyage de Gange, lieu où elle devoit périr de la main de ses deux beaux-frères. On dit qu'au moment de quitter Avignon pour se rendre dans cette terre, elle fit à ses amis des adieux si touchants, qu'ils regardèrent cette séparation comme éternelle. Son mari l'avoit précédée : ses beaux-frères l'accompagnèrent ou la suivirent, et tous lui prodiguèrent encore, dans ce nouveau séjour, les soins les plus empressés. Mais le marquis ne tarda pas à se séparer de sa femme pour retourner à Avignon, où quelques affaires réelles ou imaginaires l'appeloient; et elle resta alors seule avec ses beaux-frères.

L'abbé usa d'abord de toute son adresse pour engager la marquise à révoquer le testament d'Avignon, et à faire un nouveau testament en faveur de son mari. Elle y consentit. Il ne restoit plus qu'à assurer au marquis une jouissance prompte et certaine des biens de sa femme. Ici commence la terrible catastrophe de madame de Gange.

Le 17 mai 1667, la marquise, étant indisposée demande une potion purgative. On lui apporte une médecine préparée suivant l'ordonnance d'un médecin du lieu; mais ce breuvage est si noir et si épais qu'elle ne peut se décider à le prendre; elle préfère des pillules usuelles qu'elle a dans sa cassette. L'abbé et le chevalier forment alors la résolution de consommer leur crime à quelque prix que ce soit. Quelques dames du lieu étant venues visiter la marquise, que son indisposition retient au lit, les deux frères assistent à cette réunion : l'abbé accompagne ensuite ces dames à leur sortie, laissant son frère seul avec la marquise; mais il rentre bientôt, la fureur dans les yeux, tous ses traits altérés, tenant d'une main un pistolet, et de l'autre un verre de poison. Il s'approche dans cette posture du lit de sa belle-sœur, et s'arrête quelque temps en lançant sur elle des regards terribles. Le chevalier s'a-

vance, l'épée à la main. Malheureuse! elle se flatta un instant que son bras étoit armé pour la défendre. L'abbé la tire de son erreur en prononçant ces mots : *Madame, il faut mourir; choisissez le feu, le fer, ou le poison.* — *Moi mourir!* s'écrie la marquise: *de quel grand crime suis-je donc coupable? Ayez pitié de moi, je vous en conjure.* — *C'en est fait, madame*, répond le chevalier, *prenez votre parti; si vous ne le prenez pas, nous le prenons sur-le-champ pour vous.* Alors, levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de cette horrible perfidie, la marquise tend la main au verre de poison que l'abbé lui remet, en même temps qu'il tient le pistolet sur sa gorge, et tandis que le chevalier lui présente la pointe de l'épée. Elle avale cette liqueur, la sueur sur le front, mais avec fermeté. Il en tombe quelques gouttes sur son sein; et sur ce beau sein, comme sur ses lèvres, des taches noires attestent la violence du poison. Cependant le chevalier s'aperçoit qu'elle laisse au fond du verre le plus épais de ce breuvage; il ramasse ce résidu, le place au bord du verre, et le présente à la marquise. Elle le prend, mais le retient dans sa bouche, et, se laissant aller sur son chevet, le rend dans ses draps. Elle demande ensuite à ses assassins le secours d'un confesseur pour mourir en chrétienne. Les barbares sortent tous les deux de sa chambre, ferment la porte à la clef, et vont donner ordre au vicaire du lieu, qui habitoit dans le château depuis vingt-cinq ans, d'aller se tenir près d'elle, et de la voir mourir.

L'infortunée marquise avoit conservé toute la liberté de son esprit: pendant leur absence, elle se couvre à la hâte d'une jupe de taffetas, et monte sur une fenêtre élevée d'environ vingt-deux pieds du sol, et qui donnoit sur la cour du château: elle alloit se précipiter, la tête la première, lorsque Perrette (c'est le nom du prêtre) arriva. Il se jette vivement sur elle, et la saisit par sa robe: elle

avoit déja pris son élan : elle tombe, laissant un lambeau de son vêtement dans la main de Perrette; mais l'effort de celui-ci pour la retenir, en changeant la direction du corps, la fait tomber sur ses pieds, et cet accident lui sauve pour un moment la vie. L'infame Perrette, dévoué à l'abbé et au chevalier, lance alors sur elle une grosse cruche pleine d'eau; mais le vase vient se briser à ses côtés, et elle a le temps de faire entrer le bout de la tresse de ses cheveux dans son gosier, et de provoquer un vomissement qui la soulage un instant : elle cherche ensuite à s'évader. La basse-cour étoit fermée de toutes parts; mais un palefrenier lui ouvre une issue par les écuries, et la dépose entre les mains des premières femmes qu'il rencontre dans le chemin.

Cependant Perrette qui a observé sa fuite est allé en informer l'abbé et le chevalier. Ceux-ci, tandis qu'elle court à l'aventure pour chercher un asile, la poursuivent en criant qu'elle est folle : et qui ne l'auroit cru en la voyant courir les rues, pieds nuds, n'ayant pour tout vêtement qu'un jupon de taffetas en lambeaux, l'air égaré, les cheveux épars, et criant au secours? Enfin, le chevalier l'atteint près de la maison d'un habitant nommé Des Prats, l'entraîne dans cette maison, et s'y enferme avec elle, pendant que l'abbé, placé sur le seuil de la porte, et tenant un pistolet à la main, menace de tuer quiconque oseroit en approcher. Il ne veut pas, dit-il, que sa belle-sœur, dans sa folie, se donne en spectacle à tout le monde; mais son véritable dessein est de la priver des secours qu'on auroit pu lui donner contre les ravages du poison. Cependant il n'auroit pu empêcher qu'elle en reçût de quelques femmes qui se trouvoient dans l'intérieur de la maison de Des Prats, et qui étoient accourues auprès d'elle. Le chevalier s'en chargea; et telle fut la cruauté de ce monstre, que voyant sa belle-sœur avaler un verre d'eau,

Il cassa, d'un coup de poing, le verre entre ses dents. Il protestoit toujours qu'elle étoit folle, et il insistoit pour qu'on se retirât jusqu'à ce qu'elle fût remise, promettant d'en avoir soin. La marquise elle-même ne désespérant pas encore de fléchir son bourreau, demandoit à rester seule avec lui. Tout le monde s'éloigne; mais vainement elle verse des larmes amères; vainement prosternée aux pieds de son beau-frère, elle embrasse ses genoux, le suppliant de lui conserver la vie; vainement, pour prix de ce bienfait, elle offre de se soumettre désormais à ses volontés; ce monstre n'avoit point encore assouvi sa rage, il tire de nouveau son épée, et lui perce deux fois la poitrine: elle se relève, et crie au secours en fuyant vers la porte; il la poursuit, lui plonge encore cinq fois l'épée dans le corps, et lui en laisse le tronçon dans l'épaule. Il croit alors lui avoir porté le coup mortel, et va joindre l'abbé en lui disant : *Retirons-nous, abbé, l'affaire est faite.*

Les femmes, qui avoient eu l'imprudence de s'éloigner, arrivent aux cris de la marquise : s'aperçevant qu'elle peut encore être secourue, elles se précipitent à la fenêtre, et appellent le secours d'un chirurgien. On le croira à peine : l'abbé, qui se retiroit avec son frère, revient sur ses pas, rentre dans la chambre, traverse la foule, le pistolet à la main, et va l'appuyer sur le sein de la marquise. Une femme a la hardiesse de saisir l'assassin par le bras, et change la direction du pistolet. L'assassin irrité de cette audace lui assène un violent coup de poing sur la tête; il retourne ensuite son arme pour s'en servir comme d'une massue, et assommer la marquise; mais de toutes parts on se jette sur lui avec violence, et on le reconduit jusqu'à la porte de la rue en l'accablant de coups. Il profite alors des ténèbres pour s'évader avec son frère.

Cependant de nouveaux secours sont administrés à la

marquise. Tout ce qu'il y a de plus considérable dans le village et dans les environs vient la visiter. La justice est à la poursuite de ses assassins. Le marquis de Gange, qui avoit appris à Avignon l'assassinat de sa femme, revient enfin auprès d'elle. En recevant cette nouvelle, il avoit semblé perdre l'usage de ses sens; mais il resta à Avignon jusqu'au lendemain, et ne parla pas même de ce funeste accident aux amis qu'il visita avant son départ: il avoit aussi éclaté en imprécations contre ses frères, il avoit juré qu'ils n'auroient jamais d'autre bourreau que lui; mais il ne fit ensuite contre eux aucune démarche. Arrivé auprès de sa femme mourante, il en fut reçu avec toutes les démonstrations de tendresse que peut attendre le meilleur des maris; mais que lui dit-il à son tour? il lui demanda de rétracter la protestation qui avoit suivi son testament d'Avignon, lui faisant observer que le vice-légat avoit, à cause de cette protestation, refusé d'enregistrer son testament fait à Gange. Une telle conduite ne put que fortifier les soupçons qui n'étoient déja que trop véhéments contre lui.

La marquise de Roussans, mère de madame de Gange, en avoit sur-tout conçu de très violents. Au bruit de l'assassinat, elle accourut auprès de sa fille. Le marquis de Gange venoit d'arriver. Elle fut toute surprise de la voir entre ses mains, et bien plus étonnée encore de la prière que sa fille lui fit d'embrasser le marquis. Elle put à peine soutenir deux ou trois jours la présence de cet homme, que, dans son esprit, elle plaçoit à la tête de l'horrible attentat qui lui alloit enlever à jamais sa fille unique, et la meilleure des filles. Elle retourna chez elle, sans que madame de Gange, dans l'état déplorable où elle étoit, pût réussir à la retenir.

Plus indulgente et imitant déja la Divinité, dans le sein de laquelle elle devoit bientôt reposer, madame de Gange

prioit dans le même temps pour ses assassins, et recommandoit à son fils, qu'elle tenoit auprès d'elle, de ne jamais exercer contre eux aucune vengeance, mais de leur pardonner comme elle le faisoit. Elle ne put toutefois se défendre d'une pénible émotion, lorsque ayant demandé les sacrements de l'église, ce fut l'infame Perrette qui se présenta, le viatique à la main. Elle crut qu'il venoit pour l'empoisonner, et demanda qu'il partageât l'hostie avec elle. Perrette consentit à la satisfaire, et reçut tranquillement son Dieu en face de son crime.

Après dix-neuf jours de cruelles souffrances, le mal de la marquise empiroit de plus en plus: elle passa la nuit du 4 juin dans les plus affreuses douleurs, et le lendemain 5 elle expira.

Madame de Roussans se porta sur-le-champ accusatrice des assassins de sa fille. Le parlement de Toulouse avoit déja ordonné d'office des poursuites contre eux: le 21 août 1667, il rendit un arrêt qui condamna l'abbé et le chevalier de Gange à être rompus vifs; le prêtre Perrette aux galères perpétuelles, et le marquis de Gange au bannissement à perpétuité. La sentence fut moins sévère à l'égard de ce dernier, parceque la preuve de sa culpabilité ne fut pas trouvée assez complète.

Le chevalier et l'abbé de Gange parvinrent à se soustraire à l'exécution de l'arrêt. Le premier entra au service militaire de la république de Venise, et fut tué au siége de Candie. Le second passa, sous le nom de La Martellière, à Viane en Hollande, où il étoit réservé à de nouvelles aventures. Un gentilhomme l'ayant présenté au comte de La Lippe, souverain du pays, comme un François réfugié d'un mérite distingué, le comte se l'attacha en qualité de gouverneur de son fils. Il acquit en peu de temps, dans ce poste, un tel crédit, qu'il crut pouvoir demander la main d'une demoiselle alliée de la com-

tesse de La Lippe, et dont il avoit su gagner le cœur. Mais le nom de La Martellière n'annonçant pas en lui une haute naissance, il éprouva un refus qui le détermina à faire connoître son vrai nom à la comtesse. Il ne l'eut pas plus tôt prononcé que la comtesse, en reculant d'horreur, s'écria : « Quoi! vous êtes cet exécrable abbé « de Gange, dont le nom seul fait frémir? » Et sur-le-champ on lui intima l'ordre de sortir du territoire de Viane. Il se retira à Amsterdam, où il se fit professeur de langues. La jeune personne qu'il avoit séduite le suivit et l'épousa. Il tint dès ce moment une bonne conduite, et termina sa vie honorablement.

Le prêtre Perrette ne survécut pas long-temps à son crime : il fut attaché à la chaîne, et mourut en chemin. Le marquis, à peine sorti du royaume, y fut rappelé par la piété de son fils. Il rentra au château de Gange, et put même y vivre ouvertement, ayant su se rendre agréable à l'intendant de la province par son zèle contre les religionnaires. Mais dans ce lieu où les plaies encore saignantes de la mère relevoient tant la générosité du fils, il osa la payer d'un nouveau crime, en cherchant à séduire sa belle-fille. Le jeune marquis frémit à la vue des dangers auxquels cette passion exposoit son épouse; et sur sa demande, M. de Gange fut de nouveau éloigné du royaume. Il se réfugia dans une petite ville du comtat Venaissin, où il mourut à l'âge de cent ans.

AVANT-PROPOS.

Rien de plus terrible, rien de plus étonnant que l'histoire de la marquise de Gange. Qui se fût jamais imaginé que deux frères rivaux se pussent assez accorder entre eux pour égorger la femme de leur frère? En vérité, il est des évènements qui humilient bien l'humanité, et je crois que celui-ci est du nombre.

Le marquis de Lanide, depuis appelé de Gange, rechercha en mariage mademoiselle de Rossan, veuve du marquis de Castellane, et une des plus charmantes têtes de son siècle. Il l'obtint. Les premiers jours de leur union furent heureux. Quelque temps après, deux frères du marquis de Gange, dont l'un étoit abbé, l'autre militaire, vinrent se joindre à nos deux époux, qui vivoient dans un de leurs châteaux. A peine eurent-ils vu leur belle-sœur, qu'ils en devinrent tous les deux amoureux. Bientôt le mari devint jaloux et la persécuta. L'abbé, intrigant et capable de tout, croyant s'en faire un mérite auprès de sa maîtresse, dissipa les soupçons du marquis. Mais tout ce qu'il put faire n'eut point assez de force pour fléchir une femme aussi vertueuse que belle. Il résolut donc de l'assassiner, et exécuta cet horrible projet avec son frère.

Voilà l'affreuse catastrophe dont j'ai fait une épître héroïde. Les mœurs de notre siècle, toutes perverses qu'elles sont, n'empêcheront point d'en plaindre l'héroïne. La vertu persécutée excite toujours la pitié.

HEROÏDE II.

LA MARQUISE DE GANGE

A SA MÈRE*.

Ma mère... je frémis! que vais-je vous apprendre!
Aurez-vous, sans mourir, la force de m'entendre?
C'étoit peu que le ciel, brisant un nœud chéri,
Vous donnât à pleurer la perte d'un mari;

* Publiée dans le *Début poétique*. — Nous n'oserions dire, comme Fréron, que le pinceau de Gilbert n'a point affoibli l'horreur de l'événement tragique dont ce poëte a voulu retracer l'histoire. Nous reprocherons plutôt à l'auteur de n'avoir su tirer qu'un bien médiocre parti d'un sujet qui pouvoit lui fournir les situations les plus pathétiques. Qui n'a frémi au simple récit de cet affreux assassinat commis par deux frères sur leur belle-sœur avec une férocité inouïe? Quel cœur ne s'est soulevé à la vue de ce monstre allant, sous les auspices de la divinité, aider au crime et en assurer le succès? Eh bien! quelques uns de ces horribles détails échappent entièrement à notre auteur; et à peine consacre-t-il aux autres quelques vers froids et sans couleur. C'est au reste une chose singulière que la mort déplorable de madame de Gange n'ait inspiré que des vers médiocres. On en a recueilli dans le temps de cet événement, qui sont encore bien au-dessous de la pièce de Gilbert. Nous citerons néanmoins la fin d'un sonnet dont l'idée est du moins ingénieuse.

La mort jura sa perte, et, du fond de l'enfer,
Ayant porté le feu, le poison et le fer,
Elle vint sur Aminte exercer sa colère.
Car, pour faire périr tant d'aimables attraits,
Il ne suffisoit pas de la force ordinaire;
La barbare eut besoin d'assembler tous ses traits.

Il vous restoit au moins, pour essuyer vos larmes,
Un objet où vos yeux en retrouvoient les charmes;
Mais cet objet si cher, l'orgueil de votre amour,
Le seul fruit de vos feux qui vît encor le jour,
Hélas! quoique innocente, à souffrir condamnée,
Loin de vous votre fille expire assassinée...

Vous pleurez!... et je suis la cause de vos pleurs!
J'ai dû taire mon sort, vous cacher mes malheurs;
Et j'ai révélé tout!... ah! pardonnez, ma mère...
L'heure qui va sonner peut-être est ma dernière:
Il me reste un moment; c'est à peindre mes maux,
A signer le pardon de mes cruels bourreaux,
C'est à vous consoler que je le sacrifie...
Dieux! si ma perte alloit abréger votre vie!
Ah, ma mère! ah! combien la mort va me coûter!
Mon cœur vers vous s'élance, et ne peut vous quitter;
Du coup qui l'en détache il frémit, il murmure,
Et je meurs de vos maux plus que de ma blessure.
Mais pourquoi tant de pleurs? pourquoi ces cris affreux?
Pourquoi ce désespoir, ces regrets douloureux,
Ce sombre abattement? ces serments de me suivre
Me rendront-ils à vous, me feront-ils revivre?
Non: tout leur fruit sera de hâter vos vieux ans,
D'ajouter des douleurs à mes derniers instants.
Dieu devoit-il nous faire une ame si sensible?
Que ne m'aimez-vous moins! je mourrois plus paisible.
Hélas! qu'est devenu ce temps où votre cœur
Dans mes lettres jamais ne puisoit la douleur;
Où Gange, toujours tendre, étoit loin de me croire

Capable d'un amour qui pût blesser ma gloire?
Tout alors m'assuroit le destin le plus doux;
Quand, voulant habiter et vivre parmi nous,
Ses frères criminels arrivèrent, me virent,
Et du feu le plus noir pour mes charmes s'éprirent:
L'un, hardi dans ses vœux, dissimulé, cruel,
Avoit voué ses jours au service du ciel;
L'autre, né généreux, tendre, mais téméraire,
Prétendoit aux lauriers que l'on cueille à la guerre.
Ils osèrent tous deux me déclarer leur feu:
Le dédain fut le prix de ce coupable aveu;
Qui? moi! moi, j'aurois pu répondre à leur tendresse!
Moi, femme sans honneur, j'aurois eu la foiblesse
D'outrager mon époux, de trahir mon amant,
Gange! lui de mes jours le charme et l'ornement!
Ah! mon devoir fût-il un rempart peu solide,
Pour défendre mon cœur d'un amour si perfide,
Ma vertu suffisoit; et vos leçons, ma mère,
N'ont point à votre fille enseigné l'adultère.
Furieux cependant de se voir mépriser,
D'Orme [1] auprès de son frère osa m'en accuser:
Gange, un instant séduit, le crut, et dans sa rage
Il voulut me punir, venger son faux outrage,
Et, sans daigner me voir, sans daigner m'écouter,
Dans le fond d'un cachot me fit précipiter.
Mais on l'avoit trompé; c'est mon époux, je l'aime,
Je lui pardonne tout: non, jamais de lui-même,
Jamais il n'eût conçu des soupçons sur ma foi;

[1] C'étoit l'abbé de Gange.

Et des maux qu'il m'a faits il souffrit plus que moi.
J'ai vu son repentir, je l'ai vu, plein d'alarmes,
Tomber à mes genoux, arrosés de ses larmes;
S'accuser, détester cet injuste soupçon,
Et, plus amant qu'époux, implorer son pardon.

Au moins n'est-ce pas lui dont la main forcenée
Dans mon sang répandu sans pitié m'a traînée.
Depuis long-temps absent, il ne sait même pas
Que mes yeux sont voilés des ombres du trépas;
Et peut-être inquiet, brûlant d'impatience
D'oublier sur mon sein les rigueurs de l'absence,
Revient-il à l'instant, croyant déja me voir
Voler, ouvrir mes bras, prêts à le recevoir.
Vain songe! quel spectacle étonnera sa vue!
Sur un funèbre lit son épouse étendue,
Pâle, sanglante encore, et d'une foible voix
Lui criant: « Gange, adieu pour la dernière fois. »
Quel désespoir pour lui! que de larmes versées!
Quels maux seront les siens! ô funestes pensées!
J'entends déja ses cris: « Quels sont ses assassins?
« Les monstres! où sont-ils? qu'ils meurent de mes mains. »
Mais que deviendra-t-il, grand Dieu! que va-t-il faire,
Quand on lui répondra: « Ce monstre est votre frère? »
Il mourra de douleur, et peut-être à mes yeux!
Non: Dieu m'épargnera ce spectacle odieux;
Dieu devant son retour fermera ma paupière.
La douceur de le voir à mon heure dernière
Sans doute embelliroit les bords de mon cercueil;
Mais s'il faut de ses jours acheter ce coup d'œil,

J'aime mieux expirer sans jouir de sa vue,
Et je pardonne encore à l'ingrat qui me tue.

C'est ce d'Orme imposteur, cet amant inhumain
Qui contre moi de Gange avoit armé la main;
Ce d'Orme qui, feignant de partager mes peines,
Obtint de mon époux qu'il briseroit mes chaînes,
Et qui, se prévalant du nom de bienfaiteur,
Revint insolemment me demander mon cœur;
Lui, seul auteur des maux où l'on m'avoit réduite:
Sans doute il ignoroit que j'en étois instruite:
Mais mieux je le savois, mieux ces fers, tour-à-tour
Rompus, forgés par lui, me montroient le détour
Par où ses yeux cherchoient la route de mon ame,
Moins votre fille osa désespérer sa flamme:
Mon cœur saignoit encor des maux qu'il m'avoit faits.
D'un rayon d'espérance amuser ses souhaits,
Malheureuse! c'étoit compromettre ma gloire:
Instruire mon époux d'une ardeur aussi noire,
C'étoit troubler ses jours; pour m'en faire un appui,
C'étoit semer la haine entre son frère et lui:
Que faire? d'Olinval [1], pour comble d'infortune,
Me rapportoit encor sa tendresse importune...
Non, tout ce qu'en prison j'avois souffert de maux;
Non, ces nuits sans sommeil; non, ces jours sans repos,
L'horreur de voir à tort ma vertu soupçonnée,
D'être par mon époux trahie, abandonnée,
Tout cela n'étoit rien près de mon embarras:

[1] Le chevalier de Gange.

Gange en ce temps encor s'arracha de mes bras.
Je ne sais si mon cœur, alors qu'il vint m'apprendre
Ce voyage fatal qu'il devoit entreprendre,
Pressentit le destin qui m'alloit accabler,
Mais mon sang se glaça; je ne pus lui parler:
Tout mon corps frissonnoit de secrétes alarmes,
Je poussois des soupirs, mes yeux fondoient en larmes,
Et je crus même entendre une plaintive voix
Me dire en l'embrassant: C'est la dernière fois.

Il partit; et, le front tout rayonnant de joie,
Déja ses deux rivaux croyoient tenir leur proie.
En vain je me voulus dérober à leurs yeux;
Par-tout je retrouvois leur visage odieux.
Avant-hier enfin, de tristesse abattue,
Après l'aurore au lit je me vis retenue.
Je jette, en m'éveillant, les yeux autour de moi:
Ils étoient à mes pieds: jugez de mon effroi...
J'étois seule, on avoit écarté mes suivantes.
Que faire? hélas!... « Répondre à nos flammes brûlantes,
« Me crioient-ils tous deux, madame, ou bien mourir:
« Il n'est plus de retard, parlez, il faut choisir. »
Et tout en me parlant, d'Orme, d'un air farouche,
L'œil en feu, présentoit une coupe à ma bouche:
Je la saisis, je feins d'en boire le poison,
J'implore les secours de la religion:
D'Orme va les chercher; et moi, dans son absence,
J'ose de d'Olinval invoquer la clémence;
Je m'élance à ses pieds que je baise en pleurant:
« Si la vertu sur vous a le moindre ascendant,

« Si vous aimez un frère à qui l'hymen me lie,
« Si vous m'aimez moi-même, accordez-moi la vie. »
Mes larmes, mon effroi, la pâleur de mon teint,
Ce trouble attendrissant qui m'agitoit le sein,
Ce pouvoir que mon sexe a sur l'homme sensible,
Tout sembloit adoucir ce lion inflexible:
J'allois tout obtenir, il répandoit des pleurs:
D'Orme rentre, il le voit partager mes douleurs;
Et, sans l'importuner d'un reproche inutile,
Terrible, un glaive en main, l'œil de rage immobile,
Fond sur moi, de vingt coups me déchire le flanc,
Fuit, emméne son frère, et me laisse en mon sang
Me traîner en criant: Au secours! on me tue!

Je mourois: on arrive, et je suis secourue:
Mais en vain; c'en est fait, mon trépas est certain:
Tous mes coups sont partis d'une trop sûre main.
Ce n'est que pour souffrir que je respire encore:
Le ciel, entre un époux qui m'aime et que j'adore,
Entre ma mère et moi, va de l'éternité
Élever malgré nous le rempart redouté.
Nous ne nous verrons plus, nous qui n'étions qu'une ame;
Vous n'avez plus de fille, et Gange plus de femme:
Moi, je vous perds tous deux, et j'emporte en mourant
La douleur d'affliger ma mère et mon amant.
Mon amant! en prison par lui je fus plongée,
Il me persécuta, je dois être vengée;
Ah! je le serai trop... on va le soupçonner
De m'avoir fait, hélas! lui-même assassiner,
Et sans autre raison que mes pleurs, que mes peines,

Peut-être sera-t-il chargé d'horribles chaînes,
Comme un vil criminel traîné dans un cachot;
Que vous dirai-je enfin? conduit sur l'échafaud!
Ah, ma mère! mais non, vous prendrez sa défense:
Allez aux magistrats prouver son innocence;
Montrez-leur cet écrit: c'est votre fille en pleurs,
C'est moi qui vous en prie au nom de mes douleurs.
Lisez, contez-leur tout d'une bouche fidéle;
Dites... mais pardonnez, déja ma main chancelle,
Tout mon corps se roidit, je me sens assoupir,
J'expire, et c'est pour vous qu'est mon dernier soupir.

HÉROÏDE III.

LE CRIMINEL.

D'ORVAL A MÉLIDOR*.

S'il est possible encor de t'arracher au crime,
De retenir tes pas sur les bords de l'abyme;
Si, des plaisirs déja savourant le poison,
Ton ame n'est point sourde aux cris de la raison;
O mon cher Mélidor! permets que je t'éclaire,
Ouvre un moment les yeux sur le destin d'un frère,
Vois jusqu'où m'a conduit la soif des voluptés,
Pleure-moi, plains mes maux que j'ai trop mérités,
Et tremble de marcher sur les pas d'un coupable.
Mon exemple est terrible, et mon crime exécrable.
L'amour et l'amitié, l'hymen, l'humanité,
L'honneur, les lois, le ciel, je n'ai rien respecté,
J'ai tout trahi; je suis un monstre sanguinaire,
Dont le fer d'un bourreau doit délivrer la terre.
Malheureux! je frémis en songeant à mon sort,
Le seul nom de mon crime est l'arrêt de ma mort;
Et l'instant précieux que j'emploie à t'instruire
Est le dernier peut-être où je pourrai t'écrire!...
Ces chaînes, ces prisons, que le coupable en pleurs

* Cette troisième héroïde fait également partie du *Début poétique*.

Remplit à tous moments du cri de ses douleurs,
Ces échafauds honteux dressés pour son supplice,
Tout ce que pour punir inventa la justice
Menace incessamment mes regards éperdus :
Mais mon trépas n'est rien s'il te rend aux vertus.
Non, ce n'est point les fers, la perte de ma vie,
Ce n'est pas même un nom marqué d'ignominie
Que redoute ton frère au repentir livré :
Il tremble de mourir sans t'avoir éclairé.
La vérité, long-temps à moi-même inconnue,
Sur les bords du tombeau brille enfin à ma vue :
Mais son jour trop tardif est déja vain pour moi ;
Et s'il me sert encor, c'est pour voir plein d'effroi
Le repos, le bonheur que m'a ravi le crime,
Et les tourments affreux dont il me rend victime.
Qu'il passe donc en toi, ce jour si redouté ;
Je te laisse, en mourant, pour bien la vérité.
Vois combien aisément on tombe au précipice :
Les charmes du plaisir sont le masque du vice ;
Sous ces dehors trompeurs il éblouit nos yeux ;
D'abord foible, on finit par être vicieux.

J'avois, il t'en souvient, des vertus en partage ;
Mes crimes du plaisir ont tous été l'ouvrage.
Tendre ami, riche affable, et guerrier valeureux,
Je servis mon pays, j'aidai les malheureux ;
Et le poste éclatant que j'occupe à l'armée,
Je le tiens de mon bras et de ma renommée :
Heureux si j'avois su gouverner mes penchants !
Les passions pour nous sont d'aimables tyrans.

D'un sexe impérieux adorateur volage,
De beautés en beautés je portois mon hommage.
Ma naissance, mon nom fameux par les combats,
Ce faste éblouissant qui marchoit sur mes pas,
D'un peuple de Phrynés chatouilloit l'avarice;
Et leurs charmes trompeurs, aidés par l'artifice,
Dans mon cœur, dévoré par la faim du desir[1],
Versoient en même temps le vice et le plaisir.
La raison, mais en vain, me découvroit l'abyme;
Je courois au bonheur sur la route du crime:
Ce juge redouté qui tonne au fond des cœurs,
La conscience, en moi s'armant de traits vengeurs,
S'indignoit, combattoit, me gourmandoit sans cesse;
Je noyois mes remords dans les flots de l'ivresse:
Des bras d'une Laïs, bientôt vil suborneur,
J'allai de l'innocence attaquer la pudeur;
Et du titre d'épouse abusant sa tendresse,
Je lui ravis l'honneur, et ris de sa foiblesse:
Et tu ne tonnois pas, grand Dieu! que tardois-tu?...
Ma mort étoit trop peu pour venger la vertu:
Il me manquoit encore un titre à ta colère!
Oui, celui d'assassin, oui, celui d'adultère.
J'avois franchi la borne; et coupable une fois,
L'homme pour s'arrêter ne connoît plus de lois:
Raison, gloire, amitié, religion, nature,
J'avois tout oublié, tout; et mon ame impure,
Si ta mort eût comblé son plus léger desir,
Auroit de ton sang même acheté le plaisir;

[1] Cette expression est familière à l'auteur, mais le bon goût ne l'avouera jamais.

Dusses-tu me haïr, non, je ne puis le taire,
L'amour à cet excès m'eût rendu sanguinaire :
De mon plus cher ami devenu le bourreau,
Monstre, j'ai bien osé le plonger au tombeau,
Lui dont j'avois séduit la moitié si chérie !
Lui qui dans Fontenoi me conserva la vie !
Mais sois instruit de tout, vois jusqu'aux moindres traits :
Qui peut craindre un moment d'avouer ses forfaits,
Qui peut les excuser chérit encor le crime.
Accable qui voudra d'un mépris légitime
Un malheureux rendu la honte de son sang,
D'autant plus criminel que plus noble est son rang ;
Je n'en murmure point : toi-même, toi, mon frère,
Tu dois me détester, si la vertu t'est chère.
Mon frère ! Ce doux nom m'est-il encor permis ?
A l'échafaud voué, mes parents, mes amis,
Doivent me rejeter, doivent me méconnaître.
Je suis le déshonneur du sang qui m'a fait naître ;
J'ai perdu jusqu'au droit d'exciter la pitié :
Tout de moi jusqu'au nom, tout doit être oublié.
Voilà, cher Mélidor, voilà ce qu'il m'en coûte
Pour avoir des vertus abandonné la route !
Mes jours !... ah ! que ne puis-je encor les réparer !
Mais je n'ai qu'un instant... qu'il serve à t'éclairer.
Vois enfin, vois, mon frère, où l'amour nous entraîne,
Et tremble si jamais tu gémis dans sa chaîne.
Que ne puis-je t'armer contre ses faux attraits !
Il promet le bonheur, et nous méne aux forfaits.
Ah ! si tu connoissois le prix de l'innocence !
Si tu pouvois savoir quelle est sa récompense !

Crois-moi : nul ne sait mieux combien vaut la vertu
Que l'homme criminel, quand il s'est reconnu.

Une aimable sirène avoit su me séduire :
Mes vœux étoient fixés ; heureux sous son empire,
Je m'en croyois aimé : l'ingrate me trahit.
En proie à ces fureurs qu'allume le dépit,
Je jurai d'abhorrer tout son sexe perfide.
L'amitié désormais devoit être mon guide ;
Je voulois asservir mon cœur à la raison.
Bélidor à Paris m'ouvre alors sa maison :
Peu content qu'à son bras ton frère dût la vie,
Au rang de ses amis ce vieillard m'associe.
C'est dans mes entretiens qu'il cherchoit ses plaisirs ;
Et les siens jusqu'alors bornant tous mes desirs,
Commençoient à verser le repos dans mon ame,
Quand, par lui présenté, je vins devant sa femme :
Sa femme !... Ah, Mélidor !... A peine en son printemps...
Je la vois... C'est Vénus... Malgré tous mes serments,
Je brûle, je languis, je ne puis plus m'en taire...
Je n'examinai point si ma flamme adultère
Outrageoit un ami qui m'accabloit de biens,
Si sa femme pouvoit, perfide à ses liens,
Sans flétrir son honneur, répondre à ma tendresse ;
Mon ame ne songea qu'à fléchir ma maîtresse.
Je déclarai mes feux, ou plutôt ma fureur.
Mon criminel aveu fut payé de bonheur...
J'en jouis... Et l'époux de ma coupable amante
Admirant sur mon front la gaieté renaissante,
Pour être défiant, hélas ! trop vertueux,

Peut-être à l'instant même où, cédant à mes feux,
Où, souillant son honneur, j'allois, monstre farouche,
Porter insolemment l'adultère en sa couche,
Peut-être qu'il songeoit à son indigne ami,
Heureux de voir enfin mon repos affermi...
Et moi, moi, Mélidor... Cette seule pensée
Doit fermer à mes pleurs ton ame courroucée.

Cependant Bélidor s'avance un jour vers moi:
« Mon ami, me dit-il, je suis sûr de ta foi;
« Mais il transpire un bruit. Tu vois mes pleurs, pardonne;
« Il faut nous séparer: c'est l'honneur qui l'ordonne.
« Ne me crois pas atteint du plus léger soupçon,
« Nous nous verrons toujours... mais hors de ma maison. »
Je promis tout, mon frère, et peut-être mon ame
Auroit-elle à la fin triomphé de sa flamme.
Je rougis, j'eus horreur d'outrager l'amitié;
Céliméne m'écrit, et tout est oublié.
Mais par sa lettre même assuré de mon crime,
Bélidor en fureur attendoit sa victime.
Je vais au lieu marqué... Te le dirai-je, hélas!
Vingt fois près d'arriver, retournant sur mes pas,
Je reviens, je m'éloigne: une voix effrayante
Me crioit d'un côté: « D'Orval, fuis ton amante;
« Regarde son mari, brûlant de se venger,
« S'attacher à tes pas, tout prêt à t'égorger; »
D'un autre, de l'amour la voix enchanteresse
Me peignoit le plaisir, m'invitoit à l'ivresse.
L'amour fut obéi; déja... Mais son époux
Entre le fer en main, et s'élance sur nous,

Terrible, l'œil en feu, versant des pleurs de rage,
Et déja du regard punissant qui l'outrage :
« Ingrat, il est donc vrai, je vois ta trahison;
« Pour me déshonorer je t'ouvris ma maison :
« Viens, lâche, me dit-il; viens, et défends ta vie
« Du front dont tu couvrois Bélidor d'infamie.
« Je t'aurois pardonné de m'arracher des jours
« Dont bientôt la vieillesse interrompra le cours;
« Mais me ravir l'honneur!... Prends tes armes : si l'âge,
« Blanchissant mes cheveux, a glacé mon courage,
« S'il m'a ravi la force, il me reste le cœur;
« Et si je meurs, au moins mourrai-je avec honneur. »
Te peins-tu ma rougeur, ma honte, ma surprise,
Ce vieillard dont l'aspect m'accable et me maîtrise,
L'embarras de sa femme et ses cris superflus?
Pardonne... hélas! d'Orval ne se connoissoit plus.
Nous fondons l'un sur l'autre, et mon ami succombe...
Et c'est sous mes efforts!... Grand Dieu!... le voile tombe;
Je le vois à mes pieds, défiguré, sanglant;
Je me suis élancé sur son corps expirant,
Je le serre en mes bras, et de ma bouche impure
Pour étancher son sang je couvre sa blessure;
Je pleure, appelle en vain des secours trop tardifs :
La chambre retentit de mes discours plaintifs;
Bélidor! Bélidor! ah! rouvre la paupière,
Dis au moins, dis avant de quitter la lumière,
Dis que ton cœur pardonne au malheureux d'Orval.
Réponds-moi, mon ami!... Vains accents! coup fatal!
Il n'est plus, et je vis! et je suis l'homicide
De ce foible vieillard!... Moi... son ami!... perfide!...

Le désespoir m'enflamme, et d'un bras affermi
J'ai pris ce glaive teint du sang de mon ami;
J'en veux percer mon cœur... Son épouse m'arrête.
« Retire-toi, barbare, ou tremble pour ta tête.
« Vois ce corps, vois ce sang répandu par mes coups;
« C'est le sang d'un ami, c'est le sang d'un époux,
« Femme ingrate et cruelle! et tu veux que je vive?
« Ah! rends-lui donc le jour dont ma fureur le prive...
« Ou plutôt prends ce glaive, et sur ce corps fumant,
« Si tu l'aimes encor, viens, égorge un amant
« Qui ne peut plus te voir, qui maudit la lumière:
« Je t'en prie à genoux; c'est la grace dernière
« Que désormais je veuille exiger de ta foi;
« Ma mort est un bienfait que j'espère de toi... »
En vain, pour apaiser le trouble de mon ame,
Elle attestoit encor nos plaisirs et sa flamme.
« Moi, céder à tes vœux! répondre à tes transports!
« Regarde ce cadavre... et connois mes remords:
« Va, porte ailleurs tes feux, tes caresses, tes larmes,
« Barbare; laisse-moi: périssent tous tes charmes! »

Je sors tout agité d'un trouble furieux;
Le tableau de ma vie étoit devant mes yeux,
J'y lisois les horreurs dont j'ai souillé ma gloire:
Tous mes crimes enfin accabloient ma mémoire.
Plein de haine pour moi, n'osant plus me montrer,
Moi-même aux magistrats je courois me livrer,
Quand mes amis tremblants, alarmés pour ma vie,
M'entraînent avec eux loin de l'ignominie.
Je viens dans cet asile; et, depuis ces moments,

Solitaire, j'y vis dans le sein des tourments.
Le vautour tourmenté d'une faim dévorante
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne et déchire mon cœur.
Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je séche, je languis au milieu des alarmes;
Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes;
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit;
Je voudrois me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et, m'éloignant d'un monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval a vécu.

Souvent, croyant tromper l'ennui qui m'inquiéte,
J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite:
L'ennui marche avec moi; tout est noir à mes yeux;
Un nuage éternel me dérobe les cieux;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure;
L'horreur qui régne en moi s'étend sur la nature.
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit;
Par-tout en traits de sang mon forfait est écrit [1].

Quelquefois, espérant désarmer sa colère,
Prosterné devant Dieu, je lui fais ma prière:
« Toi qui vois mes remords, qui sais mon repentir,
« Qui peux finir mes maux ou bien m'anéantir,
« Il en est temps, grand Dieu! consulte ta clémence,

[1] Voilà des vers qui peignent bien les terreurs du crime. (Fr.)

« Ou, le tonnerre en main, consomme ta vengeance :
« Coupable, hélas! d'Orval dut être châtié;
« Malheureux maintenant, j'ai droit à ta pitié. »
Mais ce Dieu courroucé, prêt à me mettre en poudre,
Pour réponse à mes vœux me présente la foudre.
Sur la terre aussitôt je tombe plein d'effroi,
Et la terre, en grondant, semble s'ouvrir sous moi.
Je me léve égaré... des spectres m'environnent;
J'erre, je fuis, j'entends des accents qui m'étonnent;
Je m'arrête, j'écoute... et soudain Bélidor
Me découvre son sein de sang tout rouge encor;
Il me montre en pleurant sa blessure mortelle :
« Vois l'ouvrage, dit-il, de ta main criminelle;
« Mon amitié, tes jours que mon bras défendit,
« Tant de dons que sur toi ma bonté répandit,
« Regarde, ils ont produit cette reconnoissance :
« Tremble, le juste ciel va remplir ma vengeance. »

Il disparoît, et moi je le suis à grands pas;
Je le rappelle en vain; j'ouvre, je tends les bras;
Je l'embrasse, il s'échappe, et je le suis encore :
Chère ombre, ô mon ami!... tu fuis, et je m'abhorre!
Viens, parle, entends ma voix, qu'exiges-tu? mon sang?
Vois-le couler, ce fer va déchirer mon flanc.
Un moment; chez les morts je suis prêt à te suivre...
Hélas! c'est mon desir, mais on me force à vivre :
Les lois, Dieu me défend, par un ordre cruel,
De porter en mon cœur moi-même un fer mortel;
Mais quand du haut du trône où s'assied la justice
J'entendrai prononcer l'arrêt de mon supplice,

Rien ne peut m'arracher à ce juste dessein...
D'un bras ensanglanté je percerai mon sein...
Eh! qu'importe, mon frère, à l'état, au ciel même,
Quand les vengeurs des lois, par un ordre suprême,
Condamnent un coupable à descendre au tombeau,
Que son glaive l'y plonge, ou le fer d'un bourreau?
Je vengerai les lois, je punirai mes crimes;
Mais je ne veux point être une de ces victimes
Qui, mourant au grand jour d'un infame trépas,
Servent d'exemple à ceux qui marchent sur leurs pas.
Ah! qu'il en coûte au cœur qui perd son innocence!
Mais qu'entends-je?... un bruit sourd... et vers moi l'on s'avance!
C'en est fait, malheureux!... mon asile est connu.
La liberté, l'honneur, pour moi tout est perdu!
Que faire?... me défendre? ou m'arracher la vie?
Me défendre... est un crime... ah! fuyons l'infamie...
Qu'est devenu mon fer?... frappons, j'en ai le temps...
Mais le bruit a cessé... rien ne s'offre à mes sens...
Vivons... Ah! Mélidor! quel démon me tourmente?
La feuille qui frémit me glace d'épouvante.
Je demande, je crains tout à-la-fois la mort.
Quand verrai-je, ô mon Dieu! le terme de mon sort?
Ces remords, ces combats, ces tourments, ces alarmes,
N'auront-ils point de fin? point de trêve à mes larmes?

Venez, venez me voir, vous qui dans les plaisirs
Apaisez sans terreur la faim de vos desirs;
Approchez, contemplez ce corps pâle et livide,
Ces yeux creux et flétris, ce front que l'ennui ride,
Ce cœur par les remords percé, mis en lambeaux:

L'amour des voluptés a causé tous ces maux.
Et toi, mon frère, et toi... que toujours mon image
Soit présente à tes yeux, t'écarte du naufrage...
Par les tourments affreux dont je suis abattu,
Présume le bonheur dont jouit la vertu...
Ah! si je revivois, mes jours tissus de crimes,
Qu'ils seroient innocents!... Souhaits illégitimes!
Adieu, mon frère, adieu... je t'ai tout révélé...
Sois heureux, sur-tout sage, et je meurs consolé.

POÉSIES DIVERSES.

PREFACE DE L'AUTEUR*,

PUBLIÉE, EN 1772, A LA TÊTE DE L'ÉPITRE DU POÈTE MALHEUREUX.

Pourquoi mettre au jour un ouvrage rejeté par l'Académie françoise? Les lumières, la justice de ce corps respectable, peuvent-elles être suspectes? Que voulez-vous, amis lecteurs? N'est-il pas vrai que vous êtes tous bons catholiques? cependant croyez-vous tous à l'infaillibilité du pape? L'Académie, qui n'est point assurément inspirée du ciel, n'auroit-elle donc pu se tromper? N'avez-vous pas cent fois annulé ses jugements? Par exemple, s'il vous en souvient, elle couronna, l'année dernière, un ouvrage dont je crois me rappeler le titre. C'est, c'est.... *Les talents dans leur rapport avec le bonheur et la société*[1]. Le public désapprouva son choix, et siffla sans pitié le poëme qu'on nous avoit annoncé comme un chef-d'œuvre. Or je vous demande si, par une raison contraire, il ne seroit pas possible qu'un ouvrage fût trouvé bon,

* Gilbert avoit envoyé cette pièce à l'Académie françoise pour concourir au prix de poésie de l'année 1772. Elle n'obtint ni prix, ni mention honorable. Croyant qu'elle méritoit un meilleur sort, l'auteur la publia la même année avec cette préface, qui n'a pas reparu depuis. — [1] Par La Harpe.

quoique ce tribunal, d'ailleurs très équitable, l'ait jugé indigne du prix. Je ne prétends point l'avoir mérité : j'ai lu deux pièces envoyées au concours dont j'aurois vu couronner l'auteur avec plaisir. Il en est sans doute encore d'autres qui pouvoient être distinguées. Mais que parmi tant de rivaux le public nomme un vainqueur. Puisque l'Académie garde le silence, c'est à lui seul de nous juger, et sa décision, toujours juste, vengera bien les offensés [1].

Je sais combien ma franchise va me susciter d'ennemis ; je connois leur pouvoir : mais quand on a le courage de dire la vérité, on sait souffrir avec constance tous les maux que peut ~~nous~~ causer cette noble audace. Un temps viendra peut-être où j'oserai davantage. Je dirai que M. de Voltaire, membre d'un corps autrefois composé des Racine, des Corneille, des Despréaux, etc., est pour la poésie françoise ce que Sénèque fut pour l'éloquence latine. Je dirai que ce corps, fait pour donner l'exemple du bon goût, encourage tous les deux ans nos auteurs à s'affranchir du joug de la rime, oubliant que jamais mauvais rimeur ne fut un bon poëte ; que le célèbre Fontenelle, qui connoissoit parfaitement les licences permises à la poésie, se plaignit autrefois à l'Académie assem-

[1] L'Académie renvoya à l'année 1773 le prix de poésie qui devoit être adjugé en 1772 ; mais parmi les pièces envoyées au concours de cette année, elle en distingua deux par des mentions honorables.

blée, des mêmes abus que je lui reproche aujourd'hui. MM. Marmontel, d'Alembert, ont bien écrit que Boileau *n'a ni verve, ni fécondité;* que Racine, en peignant l'amour, *parloit plus en métaphysicien qu'en homme sensible;* que Rousseau *ne faisoit que des vers.* Telle est leur opinion; on leur pardonna de l'avoir exposée : n'aurois-je donc pas le même privilège? Revenons à mon ouvrage.

Plusieurs gens de lettres d'un grand mérite m'ont paru trouver le sujet vicieux. Ils peuvent avoir raison; mais l'Académie n'a point dû rejeter ma pièce par ce motif. N'a-t-elle pas couronné *le Poëte*[1]? Cette épître et la mienne ont le même fond. L'auteur, dans l'une, promet à son ami de lui tracer les *caractères du poëte*[2]: dans l'autre, le poëte se peint lui-même. Je l'ai supposé malheureux pour donner à mon ouvrage un autre mérite; et ma pièce en effet a cet avantage sur celle de mon antagoniste, qu'elle a un intérêt plus général, parceque le nombre des poëtes est bien moindre que celui des infortunés. Au reste, je prie M. de La Harpe d'assurer dans son prochain Mercure que mes vers sont détestables[3], car les siens me semblent fort mauvais.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

[1] De La Harpe.

[2] Terme impropre. On ne met ordinairement *caractères* au pluriel que pour signifier A, B, C, etc. (*Note de Gilbert.*)

[3] La Harpe répondit à cette provocation. Il inséra, dans le Mer-

cure de France du mois d'octobre 1772, un article sur cette pièce, dans lequel Gilbert est traité avec autant de ménagement, qu'il avoit, dans sa préface, mis d'indiscrétion et de violence. « Il ne faut « voir dans cet essai, dit La Harpe, qu'une jeune tête qui fermente, « qui est aigrie par des contradictions, des obstacles et des cha- « grins, et qui sans doute se calmeroit et s'éclaireroit dans une « situation plus heureuse. Ceux qui cherchent le talent dans son « germe, et ne jugent pas avec une sévérité trop dure les premiers « essais d'un âge qui n'est guère que celui des fautes, apercevront, « à travers le désordre des idées et la foule des incorrections qui « règnent dans cette pièce, des morceaux qui annoncent de la « verve, et des tournures et des mouvements qui sont d'un poëte. » La Harpe signale ensuite quelques vers, et même des tirades entières, qu'il trouve à quelques égards dignes d'éloge. Il ajoute, après ces citations, qu'il pourroit aussi, en détaillant d'autres vers, donner quelques avis à l'auteur, mais qu'il n'en faut donner que lorsqu'ils peuvent être utiles, et que Gilbert avoit dit trop de mal de celui qui rendoit compte de sa pièce, pour être disposé à profiter de ses conseils en matière de goût. « Cette préface, poursuit La « Harpe, est ce qui doit faire le plus de peine à ceux que les dis- « positions qu'annonce l'auteur pour la poésie pourroient engager « à s'intéresser à lui. »

LE POETE MALHEUREUX,

OU

LE GÉNIE AUX PRISES AVEC LA FORTUNE.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis *.

Vous que l'on vit toujours, chéris de la fortune,
De succès en succès [1] promener vos desirs,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs :
Malheureux... Ce mot seul déja vous importune [2] !
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins!
Rassurez-vous, cruels; environné d'alarmes,

* « Si l'Académie, dit La Harpe, à l'article cité, n'entend pas « M. Gilbert, M. Gilbert est-il bien sûr que ce soit l'Académie qui « ait tort? est-il bien sûr que le public lui donnera la couronne, « qu'il croit ne lui avoir été refusée que par l'injustice des juges? « et ne voit-il pas qu'un écrivain qui seroit en effet capable de « mériter un prix parleroit d'un autre ton? »

[1] Première leçon :

De faveurs en faveurs....

[2] Première leçon :

La voix du malheureux est sans doute importune :
S'il prétend vous fléchir, il le prétend en vain.
Je le sais trop; je sais que, sourds à mes alarmes,
Vous n'embellirez point mon horrible destin.

J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur[1]?
La gloire: mais la gloire est rebelle au malheur,
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abyme où j'étois descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avois tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère,
Enrichit l'avenir de ses travaux présents;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et tranquille s'endort entre les bras du Temps[2].
La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et, chargé de revers,
Il se voit sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme avant de le connaître.

Saison de l'ignorance, ô printemps de mes jours!
Faut-il que, tourmenté par un instinct perfide,
J'aie, à force de soins, précipité ton cours,
Trop lent pour mes desirs, mais déja si rapide!

[1] Première leçon :

Soupçonnez-vous quel bien auroit fixé mon cœur ?
La gloire : mais la gloire évite le malheur,
Et la source du mien remonte à ma naissance.

[2] Première leçon :

.... sous les ailes du Temps.
La raison brille enfin, quoique lente à paraître.
Surpris, il se regarde....

Ou faut-il qu'aujourd'hui, sans gloire et malheureux,
Jusqu'à te desirer je rabaisse mes vœux!
Pareil à cet aiglon qui, de son nid tranquille,
Voyant près du soleil son père transporté
Nager avec orgueil dans des flots de clarté [1],
S'éléve, bat les airs de son aile indocile,
Retombe, et, ne pouvant le suivre que des yeux,
En accuse son nid, et, d'un bec furieux,
Le disperse brisé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre sans retraite [2].
Mais on admire, on aime, on soutient les talents;
C'est en vain qu'on voudroit repousser leurs élans:
Sur ses pâles rivaux renversant la barrière [3],
Le génie à grands pas marche dans la carrière.

C'est vous qui l'assurez; et moi, que les destins

[1] Première leçon :

Planer, se balancer tout couvert de clarté,
S'élève, battant l'air de son aile indocile,
Tombe, et, réduit encore à le suivre des yeux,
En accuse son nid, et, d'un bec furieux,
Le disperse en lambeaux, mais en vain le regrette....

[2] « Toute la dernière partie de la période, dit La Harpe, est traî-
« nante et sans effet; mais cette comparaison est ingénieuse, et ce
« vers,

Nager avec orgueil dans des flots de clarté,

« me paroît fort beau. » Mais ce beau vers a-t-il été sous les yeux de l'Académie?

[3] Première leçon :

Sur ses rivaux surpris renversant la barrière,
Le génie à grand bruit bondit dans la carrière.

Ont toujours promené sur la scène du monde,
Je dis (et ma jeunesse, en naufrages féconde,
Étudia long-temps les perfides humains,
Apprit où s'arrêtoient les forces du génie):
« Le talent rampe et meurt s'il n'a des ailes d'or,
« Ou, vendant ses vertus, rare et noble trésor,
« Léve un front couronné de gloire et d'infamie. »

Que ne puis-je, ô mortels, être accusé d'erreur!
Quel que soit mon orgueil, oui, j'aimerois à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur;
Que je frappois sans titre aux portes de la gloire.
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchants;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raison de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs;
Je n'en ai point rougi: maître du diadème,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et, honteux de devoir quelque chose à mon sang,
Voulu renaître obscur pour m'élever moi-même [1].
A l'âge où la raison sommeille, oisive encor [2],
La mienne impatiente ose prendre l'essor:
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes.

[1] « Voilà bien, dit M. de Chateaubriand, le cri du jeune homme « qui sent pour la première fois la généreuse passion de la gloire. « Mais bientôt il est réduit à regretter son obscurité première. » — « Peut-être, dit La Harpe, ne falloit-il pas aller jusqu'à se sup- « poser roi; mais il y a de la hauteur dans cette idée. »

[2] Première leçon :

.... foible encor.

Grand Dieu! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas!
Condé bégaie à peine, il demande des armes,
Et, déja plein de Mars, respire les combats[1]...
Donnez-moi des pinceaux. — Qu'exiges-tu d'un père?
Mon fils, crois-moi, surmonte un penchant téméraire:
Tu veux chercher la gloire? eh! ne sais-tu donc pas
Que les plus grands talents y montent avec peine;
Que, noircis par l'envie, accablés par la haine,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras?
Songe au sort de Milton, songe au destin d'Homère:
L'homme, ingrat de leur temps, a-t-il changé depuis?
Ah! mon fils, je suis pauvre, et tu n'as plus de mère;
Bientôt tu vas me perdre : où seront tes appuis?
Mon fils, crois-moi, mon fils, sors de ton indigence;
Et vers la gloire alors dirige tes travaux.
Au nom de tous les soins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis... — *Donnez-moi des pinceaux.*
Eh bien! vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat; mais en suivant ta folle passion,
Crains ton père, reçois sa malédiction.
Vous pleurez... ah! mon fils, votre père vous aime;
Écoutez. — *Des pinceaux!* Moi, sillonnant les mers,

[1] La première leçon, au lieu des vingt-trois vers qui suivent, ne contenoit que ceux-ci :

Donnez-moi des pinceaux. — Mon fils écoute un père;
Tu veux chercher l'honneur, tu cours à la misère.
Donnez-moi des pinceaux. Moi, j'irois sur les mers,
Confiant ma jeunesse au zéphyr infidèle,
Poursuivre la fortune au bout de l'univers;
Et peut-être, pour prix de mon avare zèle,
Enterrer sous les flots, prêt à rentrer au port....

J'aurois donc, sur la foi du zéphyr infidéle,
Poursuivi la fortune au bout de l'univers;
Et peut-être, pour prix de mon avare zéle,
Enterré sous les flots, en revenant au port,
Et mes jours, et mon nom qui peut vaincre la mort!
Qu'à son gré l'opulence, injuste et vile amante,
Berce sur le damas[1] ce parvenu grossier,
Et laisse le poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ses concerts le sort qui le tourmente[2].
Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré[3].
L'homme brille un moment, et la tombe dévore[4]
Les titres fastueux dont on fut décoré,
Nos maux, et ces plaisirs que le vulgaire adore;
Tout périt sous la faux de la Mort ou du Temps:
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée
Survit à son trépas, et s'accroît par les ans;
Et, loin de les flétrir, la fortune irritée[5]
Ajoute un nouveau lustre aux talents glorieux.

[1] Première leçon :

Berce entre ses bras d'or......

[2] Première leçon :

Endormir par ses chants la faim qui le tourmente.

[3] « Ce vers, dit La Harpe, peint l'amour de la gloire avec vérité « et énergie. Au reste, les idées de cette tirade sont communes. »

[4] Première leçon :

.... et sa tombe dévore
Les titres fastueux dont il fut decoré,
Ce luxe, ces honneurs que le vulgaire adore.

[5] Première leçon :

Ah! traînons, s'il le faut, une vie agitée,

Racine, dieu des vers! Corneille, esprit sublime!
Vous pouvez effrayer un cœur pusillanime;
Peut-être avec dédain vos mânes radieux
Du haut des monts sacrés regardent qui nous sommes;
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler:
Le ciel, en vous formant, voulut se signaler,
J'y consens; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

Ainsi je m'abusois. Sans guide, sans secours,
J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avoit fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi; vents, armez votre rage;
Que, vide d'aliments, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Et par vous loin du port soit toujours exilé.
Mon asile est par-tout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abyment sous mes pieds;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête;
Sa présence m'entoure, et, loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête [1]:

Tous les maux sont légers lorsqu'on vit glorieux.
Grands hommes, noms fameux, ô Racine, ô Corneille,
Périssez, si jamais votre élève sommeille
Avant qu'à vos côtés il siège radieux.
Mon génie, il est vrai, tremble devant le vôtre;
Mais, si j'en crois mon cœur, on peut vous égaler:
Sans doute en vous formant Dieu crut se signaler;
Mais, comme moi, d'argile il vous fit l'un et l'autre.
Ainsi je m'égarois. Sans guide, sans secours....

[1] Première leçon:

Mes yeux brûlants de joie admirent la tempête:

Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avois point alors essuyé de naufrage;
Mon génie abusé croyoit à la vertu,
Et, contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissoit des maux qui l'avoient combattu.
Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
Qui de ceux dont la voix éclaira l'univers
N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
Un dieu, sans doute un dieu m'a forgé ces malheurs,
Comme des instruments qui peuvent à ma vue
Ouvrir du cœur humain les sombres profondeurs [1],
Source de vérités, au vulgaire inconnue.
Rentrez dans le néant, présomptueux rivaux [2];
Ainsi que le soleil, dans sa lumière immense,

Au lieu du gouvernail saisissant mon pinceau,
Tranquille, à mes périls j'en trace le tableau.

[1] Première leçon :

.... les noires profondeurs.

[2] Première leçon :

Un temps viendra sans doute où les destins plus doux
De mes jours obscurcis embelliront la trame.
Marcus* dompta le sort; le même instinct m'enflamme :
Ne puis-je comme lui fatiguer son courroux?
Mon ame enfin (grand Dieu! c'est toi qui l'as séduite)
Dévoroit des talents le trône révéré;
Et dans tous les objets dont j'errois entouré,
Ma gloire en traits de feu me paroissoit écrite.

* Cicéron.

Cache ces astres vains levés en son absence,
Je vais vous effacer par mes nobles travaux.
Mon ame (quel orgueil, grand Dieu, l'avoit séduite!)
Dévoroit des talents le trône révéré,
Et dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déja me semble écrite.

Prestiges que bientôt je vis s'évanouir!
Doux espoir de l'honneur, trop sublime délire[1]!
Ah! revenez encor, revenez me séduire:
Pour les infortunés, espérer c'est jouir[2].
Je n'ai donc en travaux épuisé mon enfance
Que pour m'environner d'une affreuse clarté
Qui me montrât l'abyme où je meurs arrêté.
Ne valoit-il pas mieux garder mon ignorance?

Trop heureux Philémon, s'il connoît son bonheur!
Fidéle au rang obscur qu'il reçut de ses pères,
Long-temps de sa jeunesse il voit briller la fleur;
Et, cultivant en paix ses champs héréditaires,
Ne craint pas que toujours ses efforts abusés
Laissent tomber son corps privé de nourriture:
La terre au jour[3] marqué lui rend avec usure
Les trésors qu'en ses flancs il avoit déposés.

[1] Première leçon:

Noble espoir de l'honneur, trop aimable délire!

[2] J'espérois autrefois: espérer c'est jouir.
SAINT-LAMBERT.

[3] Première leçon:

.... au temps....

Il n'a point, il est vrai, vu nos cités immondes,
D'où le grand, étonné de ses vastes besoins,
De leurs productions épuise les deux mondes.
Nos sciences, nos arts, étrangers à ses soins,
Ne l'ont point dépouillé de ses mœurs ingénues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne serez connues,
Beautés dont on nourrit les vices[1] sans horreur,
Tandis que les talents, amis de l'innocence,
Méconnus, repoussés dans leur premier essor,
Tombent découragés, et meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor.
Ce protecteur qui marche en semant les promesses,
Même en trompant ses vœux l'abaissa-t-il jamais?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,
Lui vient-il reprocher ses honteuses largesses?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits[2].
Pour qui les verts bosquets ouvrent-ils leurs ombrages?
Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,
Les antres toujours frais, les ruisseaux vagabonds,
Les chants du peuple ailé, ses jeux dans les feuillages,

[1] Première leçon :

.... le vice....

[2] Après ce vers, la première leçon de l'auteur portoit les quatre suivants, qu'il a depuis supprimés :

Philémon vertueux croit que tout lui ressemble,
Et cette douce erreur qui me rendroit heureux
Est le moindre des biens qu'autour de lui rassemble
Un dieu qui prit plaisir à traverser mes vœux.

Le paisible sommeil sur des lits de gazon[1],
La justice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'eusse aimé cette beauté naïve,
Qui, d'un époux absent pressentant le retour,
Rassemble tous les fruits de son fertile amour,
Dirige des aînés la marche encor tardive,
Et, portant dans ses bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du sentier par où descend leur père!
Elle le voit : grand Dieu, dérobe à ma misère
L'aspect de leurs plaisirs dont mon cœur est jaloux...
N'est-ce donc point assez des tourments que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure!
Le dernier des mortels est plus heureux que moi[2]!

[1] Première leçon :

> Le paisible sommeil sous l'ombre des ormeaux....
> Nommez-moi de vrais biens que le ciel lui dénie.
> La pudeur, à jamais de nos cités bannie,
> Fixa ses pas errants au centre des hameaux.
> Oh! qui me donnera cette amante fidèle,
> Qui, d'un époux absent accusant la lenteur,
> Au-devant de ses pas vole, et traîne avec elle
> Les fruits jeunes encor d'une innocente ardeur?
> Leur père les a vus, il sourit, il s'empresse;
> Et la mère et les fils dans ses bras élancés,
> Disputant avec lui de joie et de tendresse,
> Confondent leurs baisers vingt fois recommencés.
> Plaisirs durables, purs, et bien dignes d'envie!
> Je pouvois en jouir : j'ai tout sacrifié;
> Et pourquoi? c'étoit donc pour languir oublié.
> Non, la gloire à mes vœux n'est point encor ravie.
> Je vis : tremblez, cruels, suspendez vos mépris.
> L'intrépide lion......

[2] « Ces mots, *le dernier des mortels*, dit La Harpe, ont l'air de

Ah! brisons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périsse un monde injuste! et toi qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile:
C'est le prix de l'intrigue, et je ne puis ramper.

Si pourtant les destins cessoient de me frapper...
Des hommes quelquefois l'injustice se lasse...
Je puis être du moins fameux par mon audace.
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris;
L'intrépide lion dans un piége surpris
S'irrite du danger, et de sa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, et peut enfin, par un dernier effort,
La briser, s'échapper, et, prodiguant la mort
Au peuple de chasseurs qui l'attaque et le brave [1],
Marcher roi des forêts qui le virent esclave.
Vain espoir! qu'ai-je dit? hélas! sans de longs jours
Le poëte languit dans la foule commune,

« tomber sur Philémon, dont on vient de décrire le bonheur, et l'on « ne voit pas pourquoi Philémon seroit *le dernier des mortels.* »

[1] Première leçon:

Aux chasseurs imprudents qui poursuivoient sa perte,
S'admirer dans leur sang dont la terre est couverte.
Que Dieu, l'homme, le sort, animés contre moi,
Redoublent de fureur, se liguent pour m'abattre;
L'homme, le sort et Dieu, j'oserai tout combattre.
C'est l'oubli, non la mort qui doit glacer d'effroi.
Que dis-je? le guerrier, tout fumant de carnage,
Par ce beau désespoir illustre son courage;
Mais sous un long amas de travaux et de jours,
Le poëte languit, etc.

Et s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare de secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire,
Que peut-il lui rester?... Oh! pardonnez, mon père[1],
Vous me l'aviez prédit... je ne vous croyois pas:
Ce qui peut lui rester[2]? La honte et le trépas.

C'en est donc fait: déja la perfide espérance[3]
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;
A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau[4].
Mon génie est vaincu. Voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabreux,
Tombe sous son fardeau; long-temps le malheureux
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant;
Seul il soutient la masse à demi soulevée;
Qu'on lui tende la main, et sa vie est sauvée:
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant:
Tel est mon sort. Bientôt[5] je rejoindrai ma mère,

[1] Première leçon :

Que doit-il espérer?... Ah! pardonnez, mon père.

[2] Première leçon :

Ce qu'il doit espérer?

[3] Première leçon :

...............je tombe, et déja l'espérance
N'ose plus de mes jours attiser le flambeau.

[4] Les huit vers qui suivent ne se trouvoient point dans le premier travail de l'auteur.

[5] Première leçon :

Bientôt, bientôt enfin, je rejoindrai ma mère.

Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O rives de la Saône, où ma foible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence [1],
Vous ne me verrez plus! mon dernier jour s'avance;
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis!... vous me fuyez, cruels! je vous implore,
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main...
Je meurs... Ce que je sens, je le veux peindre encore [2].

[1] Première leçon :

Lieux d'où m'ont arraché les élans du génie,
Vous ne me verrez point abandonner la vie;
Mes yeux vont se fermer sous un ciel inhumain.
Vous tous qui m'entourez, cruels, je vous implore.

[2] Le lecteur a vu ce que La Harpe pensoit de cette pièce. Voici le jugement qu'en portoit Fréron. « Il est vrai, dit-il, qu'il y a des « inégalités dans ce poëme, que le plan n'est pas assez suivi, ou « plutôt qu'il n'y a pas assez de plan; mais il a un avantage qui « doit l'emporter sur tout: c'est un talent décidé; et je prefère un « ouvrage où il y a des fautes et du génie, à ces productions froi- « dement didactiques où il est aussi difficile d'apercevoir les beau- « tés que les défauts. Enfin, je ne donne point mon sentiment « comme un arrêt, je puis me tromper; mais il me paroît que l'au- « teur de ce poëme méritoit beaucoup d'encouragement, et que si « les endroits répréhensibles ont empêché l'académie de le cou- « ronner, elle auroit pu du moins, sans se compromettre, en faire « une mention très honorable. »

LES PLAINTES
DU MALHEUREUX*.

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir;
Tout passe, et ma douleur paroît seule éternelle!
Je cours après des biens dont je ne puis jouir:
Aux cris du malheureux la fortune est rebelle.
Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.
Mes talents, ma vertu, mes veilles, tout est vain;
Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
Que devenir? que faire? ô mort, à mon secours!
Viens, finis mes tourments; et pourquoi vis-je encore?
Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours?
La mort aussi me fuit!... vainement je l'implore...
Dieu cruel! réponds-moi. Quels sont donc tes desseins,
En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,
Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
M'étaler un bonheur dont l'aspect m'importune?
Hélas! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
C'est trop me tourmenter, je la sens qui chancelle;
Le besoin la balance, et va triompher d'elle.

* Cette pièce de vers, insérée par l'auteur, en 1771, dans le *Début poétique*, fut retranchée de ce recueil, l'année suivante, à sa réimpression. Plusieurs autres pièces eurent alors le même sort, sans doute parceque l'auteur, plus éclairé de jour en jour, devenoit aussi moins indulgent envers lui-même.

Arrête... malheureux! que je suis combattu!
Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...
Malheur à ceux dont je suis né!
Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
Pauvres, vous falloit-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurois vécu paisible en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri les feux de mon génie;
Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis par la faim dévoré,
Et tout est insensible aux horreurs que j'endure;
Tout est sourd à mes cris; tout dort dans la nature,
Dans les bois, à la ville, aux champs et sur les flots.

Le M**, au teint de rose et l'ami du repos,
Ronfle nonchalamment étendu sur la plume;
Et jusqu'à l'artisan qui, dès l'aube du jour,
Faisant sous un marteau retentir son enclume,
Donne aux époux voisins le signal de l'amour,
Tout repose endormi dans l'oubli de ses peines.
Mes yeux seuls sont ouverts, je suis seul malheureux...
Seul, je remplis les airs de mes cris douloureux;
Seul, de tous les penchants mon cœur porte les chaînes.
L'honneur, qui, me berçant de l'espoir d'un grand nom,
M'emporte malgré moi sur les pas d'Apollon,

L'ambition de l'or, la jalousie impure,
Et l'amour, pour tout autre une source de biens,
Me causent plus de maux que la faim la plus dure.
Heureux cent fois le pauvre à qui de doux liens,
Peuvent faire oublier les soucis de la vie!
Heureux, bien plus heureux cet homme de génie
Qui, placé dans l'aisance et cultivant les arts,
N'a pas besoin d'appui pour fixer nos regards!
Il vole à tire d'aile au temple de mémoire.
Semblables aux beautés qui vont baissant les yeux
A l'aspect d'un soleil brûlant et radieux,
Les grands le craindront tous, éblouis de sa gloire...
Et moi, moi, malheureux, j'aurai beau travailler,
Je vivrai dans l'oubli... la muse mercenaire
D'un éclat glorieux ne peut jamais briller...
Mais cessons de me plaindre, et tremblons de déplaire.

L'AMANT DÉSESPÉRÉ *.

Forêts solitaires et sombres,
Je viens, dévoré de douleurs,
Sous vos majestueuses ombres
Du repos qui me fuit respirer les douceurs.

Recherchez, vains mortels, le tumulte des villes;
Ce qui charme vos yeux aux miens est en horreur;
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur.

Arbres, répondez-moi... Cachez-vous ma Sylvie?
Sylvie, ô ma Sylvie!... Elle ne m'entend pas.
Tyrans de ces forêts, me l'auriez-vous ravie?
Hélas! je cherche en vain la trace de ses pas.

O feuillages chéris, voluptueux feuillages,
Combien de fois vos noirs ombrages
Nous ont aux yeux jaloux l'un et l'autre voilés,
Et que ces doux instants se sont vite écoulés!

Toi qui me répétois les chants de ma Sylvie,
Quand, seule, elle vantoit les douceurs de sa vie,
L'entends-tu? parle, écho; dis, me la rendra-t-on?
Hélas! il semble qu'il dit non.

* Publié dans le *Début poétique*, en 1771 et 1772.

Mais quel son a frappé mon oreille éperdue?
Peut-être est-ce un soupir de ma divinité,
    Qui dit à mon cœur agité :
    Viens, elle te sera rendue.

C'est elle! ô doux retour! hâtons-nous d'approcher.
J'entends ses pieds fouler les feuilles gémissantes;
Mais non... c'est ce ruisseau qui va contre un rocher
Briser, en murmurant, ses ondes blanchissantes.

Ce ruisseau murmurer?... Il gémit sur mon sort.
Ces arbres attristants et voués à la mort
    Qui couronnent ces rives,
Ces sapins, ces cyprès, leur morne majesté,
Ces bois silencieux, leur vaste obscurité,
Tout semble prendre part à mes douleurs plaintives.

Ah! revînt-elle encore, il ne sera plus temps.
Ses yeux, au lieu de moi, retrouveront ma cendre;
Et les pleurs que sur elle on la verra répandre,
Ses regrets douloureux, ses longs gémissements,
Viendront au tombeau même éveiller mes tourments.

LE PRINTEMPS*.

Sur un vieux char de fer, traîné par les orages,
L'Hiver, ce noir géant, compagnon des ravages,
Fuit avec les frimas et l'ennui, ses enfants.
Aux accords enchanteurs des oiseaux triomphants,
Foulant d'un pied léger la naissante verdure,
Le Printemps, au milieu d'une foule d'Amours,
Des zéphyrs précédé, suivi par les beaux jours,
Arrive, et d'un coup d'œil embellit la nature.

L'arbre, qui n'étoit plus qu'un cadavre séché,
Est étonné des fleurs qui brillent sur sa tête;
Et le fleuve, tantôt sous les glaces caché,
Tantôt rapide, impur, battu par la tempête,
Se promène, orgueilleux du calme de ses eaux:
Et vous, long-temps muets, vous murmurez, ruisseaux;
Vous admirez déja les fleurs les plus superbes
Se disputer l'honneur de parfumer vos bords:
Et vous, vous, ô Amour! tout ressent vos transports:
Le zéphyr caressant courbe en ondes les herbes,
Et l'oiseau tout de feu, d'arbre en arbre élancé,
Poursuit, atteint, saisit, relâche sa femelle,
L'attrape de nouveau, l'agace, bat de l'aile,
Et sous un sein brûlant tenant son corps pressé,
En jouit, et s'envole en chantant avec elle.

* Une des pièces de la première édition du *Début poétique* qui ne reparurent point dans la seconde.

La fleur même en nos prés penche amoureusement,
Sur sa voisine obéissante,
Sa tête d'or, d'azur et de pourpre éclatante,
Et la baise cent fois par un doux mouvement.

Le ris de la nature est sur toutes les lèvres:
Voyez-vous ces brebis, ces génisses, ces chèvres,
Bondir sur la campagne, et, pleines de desirs,
Appeler leur époux aux amoureux plaisirs,
Tandis que sous un arbre, auprès de son amante,
Le berger les lui montre, et lui dit en pleurant:
« Toi seule es insensible au feu qui me tourmente. »
La bergère rougit, et baisse en soupirant
Ses yeux chargés de pleurs où se peint sa défaite.
Jouis, heureux berger, tes vœux sont couronnés;
Vainqueur de ta bergère, allons, sur ta musette
Célèbre les plaisirs que l'amour t'a donnés;
Accompagne ma voix... Hélas! ses sons expirent;
Je fais pour m'abuser des efforts superflus;
Et l'aspect du bonheur que les autres respirent
Pour les infortunés est un tourment de plus.
Déployez-vous pour eux vos frais et verts ombrages,
Bois, long-temps attristés de vous voir sans feuillages?
Ces monts d'azur épars sous la voûte du ciel,
Ces tapis de gazons étendus sur les plaines,
Ces arbres odorants, ces limpides fontaines,
Tous ces riants objets dissipent-ils le fiel
Qui fait de leurs longs jours un hiver éternel?

Mais quels chants! loin de moi, fuis, pensée odieuse;

Sur de plus beaux sujets promenons mes regards;
Vois-je pas de buveurs une troupe joyeuse?
Que de flacons remplis sur ces gazons épars!
Le souris sur la bouche, auprès de sa Glycère,
Chacun s'arme du sien; le bouchon saute en l'air,
Le vin brille, le verre entre-choque le verre.
De tous les dons du ciel le vin est le plus cher,
Disent-ils, et soudain ils entonnent ensemble
Des hymnes en l'honneur du dieu qui les rassemble;
Et tous levés en chœur, ils ont en même temps
Par trois libations salué le Printemps.
Mais un autre tableau devant moi se découvre:
Dans ces vastes jardins où s'élève le Louvre,
Énorgueilli d'avoir des rois pour habitants,
Où le marbre animé retrace à notre vue
Des héros fabuleux les exploits éclatants,
Que borde d'arbres verts une forêt touffue,
Théâtre où nos beautés vont disputer les cœurs,
Quel concours a paru! la ville est délaissée:
Ces lieux, long-temps déserts, sont un autre Élysée;
Et des ajustements les diverses couleurs,
Réfléchissant l'éclat dont brille la verdure,
Charment les yeux surpris de ces riants tableaux.
La Seine, à cet aspect, semble arrêter ses flots,
Et soudain, de plaisir suspendant son murmure,
Se dresse sur son urne, et dit: C'est le Printemps;
Et c'est aussi ce dieu qu'ont célébré mes chants.

LE CHARME DES BOIS.

STANCES*.

Que j'aime ces bois solitaires!
Aux bois se plaisent les amants;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquents.

Les gazons, l'ombre, et le silence,
Inspirent les tendres aveux;
L'amour est aux bois sans défense;
C'est aux bois qu'il fait des heureux.

O vous qui, pleurant sur vos chaînes,
Sans espoir servez sous ses lois,
Pour attendrir vos inhumaines,
Tâchez de les conduire aux bois!

Venez aux bois, beautés volages;
Ici les amours sont discrets:
Vos sœurs visitent les ombrages,
Les Graces aiment les forêts.

Que ne puis-je, aimable Glycère,

* Nous ne croyons pas que ces stances aient été imprimées du vivant de l'auteur, ni même avant 1788, époque où elles parurent dans la première édition de ses œuvres, donnée par le libraire Le Jay.

M'y perdre avec vous quelquefois!
Avec la beauté qu'on préfère
Il est si doux d'aller aux bois!

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printemps heureux;
Ou son amant, ou le zéphyre
Avoit dénoué ses cheveux.

Je ne sais point quel doux mystère
Ce galant désordre annonçoit;
Mais Lycas suivoit la bergère,
Et la bergère rougissoit.

Doucement je l'entendis même
Dire au berger, plus d'une fois:
O mon bonheur! ô toi que j'aime!
Allons toujours ensemble aux bois.

QUARTS-D'HEURE

DE MISANTHROPIE*.

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité :
Vous êtes moins que l'homme et durs et sanguinaires.

Le sanglier qui voit, frappé d'un coup mortel,
Succomber son semblable,
Soudain pour le venger vole au chasseur cruel,
Et brave, en l'attaquant, son tonnerre effroyable.

L'homicide lion qui, tombant de langueur,
Ne peut chercher sa nourriture,
Voit un autre lion qui, plaignant son malheur,
Vient avec lui partager sa pâture.

Sombres cités du peuple dévorant,
Forêts, avez-vous vu le loup, brûlant d'envie,
Arracher au loup expirant
La brebis qu'il avoit ravie?

Non: l'homme seul, jaloux, insensible, inhumain,

* Ces vers, insérés d'abord dans la première édition du *Début poétique*, n'ont reparu dans la seconde qu'après avoir subi de nombreuses corrections.

Abhorre, ne plaint point, déchire son semblable.
De l'homme avec regret l'homme apaise la faim;
Qui semble malheureux, à nos yeux est coupable;
Tous les cœurs sont d'airain; le grand est orgueilleux,
Le riche avare, et le pauvre envieux.
L'univers est un temple où l'on voit l'injustice
Se targuer sur l'autel, un sceptre dans la main.
La modeste vertu, victime du dédain,
Y marche l'œil baissé devant l'éclat du vice;
Et les pâles talents, gênés dans leur essor[1],
Tombent découragés et meurent d'indigence,
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor[2];
Tandis que, sous le dais, l'opulente ignorance,
Loin de les soulager, insulte à leurs soupirs,
Et, tranquille, s'endort au milieu des plaisirs.

Et je vivrois encor dans ce coupable monde!
Non: autant mes destins[3] y furent douloureux,
Autant pour lui ma haine est brûlante et profonde.
Tigres, daignez m'ouvrir vos séjours ténébreux[4];

[1] Première leçon:

Et les pâles talents, couchés sur des grabats,
Y veillent consumés par la faim qui les presse,
Tandis que, s'égayant, chantant dans la paresse,
L'ignorance au teint frais s'endort sous le damas.

[2] Ce vers et le précédent se trouvent aussi dans le *Poëte malheureux*.

[3] Première leçon:

Mes malheurs.

[4] Première leçon:

Tigres, recevez-moi dans vos séjours affreux;

Je veux vivre avec vous. Ce vaste et noir silence,
Cette nuit dont l'horreur attriste au loin ces bois,
Ces arbres déployés comme une tente immense,
L'écho qui multiplie et prolonge ma voix,
Ces rochers entassés et pendants sur une onde
Qui tombe de leur cime, écume, et, vagabonde,
Imite en se plaignant la voix du malheureux;
Oui, tous ces noirs objets pour moi n'ont rien d'affreux.

Quand tout devant mes yeux respire la tristesse,
Je ne sais quel plaisir pénètre dans mon cœur;
Mais mon front s'éclaircit, je sens moins mon malheur,
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse:
Être plaint, c'est beaucoup pour un infortuné!
Et ce triste bonheur que l'homme lui dénie,

Je veux vivre avec vous. Qu'un morne et noir silence,
Qu'une effrayante nuit attriste au loin ces bois;
Que pour en boulverser la solitude immense,
Tous les vents, échappés de leurs cachots étroits,
Unissent leur murmure au fracas du tonnerre,
Du chêne à longs éclats déchirent les rameaux,
Déracinent le pin, qui, renversé par terre,
Écrase sous son poids des milliers d'arbrisseaux :
Leur ténébreuse horreur m'est également chère.

Quand le teint du soleil s'obscurcit de pâleur,
Quand tout autour de moi respire la tristesse,
Mon cœur est soulagé, je sens moins mon malheur;
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse;
Je crois que courroucé d'avoir vu les humains
Refuser du secours à mes tristes destins,
Le ciel ne daigne plus leur prêter sa lumière :
Ou plutôt il me semble, et j'en suis consolé,
Que tout est comme moi plaintif et désolé.
J'aime à me retracer...

En apparence au moins dans les bois m'est donné.
Bois, cachez aux mortels mon importune vie.
Hélas! étois-je fait pour en être haï?
Ingrats, je vous aimois... vous m'avez tous trahi.
J'aime à me retracer ma nouvelle carrière:
Mon lit sera la feuille, un antre ma chaumière,
L'herbe ma nourriture, et l'onde ma boisson,
Mes plaisirs l'innocence, et mon bien la raison.

Ainsi, par les sentiers de la misanthropie,
Quand au bord du tombeau je serai parvenu,
Avec ces tristes mots j'exhalerai ma vie[1]:
« J'eusse aimé les humains s'ils aimoient la vertu. »

[1] Première leçon :

Ces mots seront les derniers de ma vie.

LE NOUVEL ÉPICURE*.

VARIANTES.

Buvons, Doris, profitons de ce jour,
Prêt à nous fuir, prêt à renaître;
Consacrons nos moments aux plaisirs, à l'amour,
Et nous informons peu si la mort va paraître.

Si, par malheur, tu ne pouvois pour moi
Brûler d'une amoureuse flamme,
De ce jus petillant la chaleur, malgré toi,
Fondra les glaces de ton ame.

Verse, redouble, allons!... Ce n'est aux rois,
Ce n'est aux grands, beauté chérie,
C'est à toi seule que je bois,
A toi qui fais le bonheur de ma vie.

Quoi! tu crains d'approcher ce verre
De tes lévres, siége des ris!...
Savoure ce nectar plus clair que le rubis...
Courage!... il eût tenté la reine de Cythère.

Mais de quels feux nouveaux ont petillé tes yeux!

* Cette bluette, qui appartient aussi à la première édition du *Début poétique*, n'a plus fait partie de la seconde. C'est un quart d'heure de gaieté.



Ton sein et s'éléve et s'abaisse...
Il semble à mes regards que ton être renaisse.
Est-ce toi?... C'est Hébé... près du maître des dieux.

L'amour est sur son teint, la soif est sur sa bouche.
Je puis, sans qu'elle s'effarouche,
Lui dire : Aimons, buvons, prolongeons nos printemps.
Ceux-là craignent la mort, qui n'ont point dans l'ivresse
Appris à dédaigner ses arrêts menaçants :
Trembler pour l'avenir, y réfléchir sans cesse,
C'est mourir à tous les instants ;
Mais nous, dans les plaisirs plongeant notre jeunesse,
De Bacchus, de l'Amour suivant les douces lois,
Nous jouirons sans cesse,
Et nous ne mourrons qu'une fois.

Nos jours seront semblables
Aux ruisseaux enchanteurs
Qui, promenant leurs flots sur des tapis de fleurs,
Vont insensiblement se perdre dans les sables.

Buvons, etc.

A MLLE ROSALIE*.

Vous voulez donc toujours m'accuser d'imposture?
Plus de ma vive ardeur ma bouche vous assure,
Moins votre esprit m'en croit, plus je suis maltraité!
O chère Rosalie, avec tant de beauté,
Doit-il être étonnant que vous charmiez une ame?
« C'est avec moins de feu que s'exprime un amant. »
Cruelle! dites mieux; quand un cœur est de flamme,
L'homme ne doit jamais s'exprimer froidement.
Mais de vos cruautés je vois la source amère:
De peur d'être contraint d'y donner du retour,
Souvent de fourberie on accuse l'amour;
Et si j'étois aimé, vous me croiriez sincère.

Quand je vous dis, Ces yeux vont droit au cœur,
Les Graces de leurs mains ont formé ce visage,
Vous répondez: L'amant est tendre et non flatteur.
Eh bien! vous le voulez, je change de langage;
Écoutez-moi: Ces yeux ne disent jamais rien,
Ce teint fade est semblable à la rose séchée;
Rien ne séduit en vous... Quoi! vous voilà fâchée!
Je vous parois grossier!... je le prévoyois bien.
Dites-moi donc comment je dois parler pour plaire:

* Cette pièce n'a été publiée par l'auteur que dans la première édition de son *Début poétique*.

15.

Peut-on ne pas louer l'objet de son ardeur?
Peut-être, en vous vantant, qu'à vos yeux j'exagère;
Mais je dis moins encor que n'aperçoit mon cœur.

A MADAME DE M***,

SUR SON ACCOUCHEMENT*.

Amante, épouse heureuse, il manquoit à vos vœux
Le doux titre de mère.
Vous en voilà parée, et le fruit de vos feux
Est une fille aimable, et qui vous sera chère.
Les roses et les lis, sur votre teint en fleur,
Déja sont en boutons sur son jeune visage;
Vous y voyez vos traits, vos yeux, votre douceur,
Tout ce qu'il faut pour plaire; enfin c'est votre image,
C'est Vénus au berceau.
De deux cygnes brillants peut-il naître un corbeau!
Couple charmant, admirez votre ouvrage.
Vous savez si votre bonheur
Est cher à mes desirs, et si je le partage.
M*** vit encor dans le fond de mon cœur:
Malgré l'hymen, malgré l'absence,
Ce précieux trésor, que j'ai sacrifié
Aux prières de l'amitié,
Me coûte encor des pleurs chaque fois que j'y pense.
L'amour n'est point un bien qu'on perde sans douleur;
Et l'homme, dont les feux sont souvent un caprice,
Se console de tout, mais non du sacrifice
De l'idole de son cœur.

* Autre pièce de la première édition du *Début poétique* à laquelle l'auteur n'accorda point les honneurs de la réimpression.

LES INQUIÉTUDES

DE L'AMOUR*.

Charmant ruisseau, c'est près de toi
Que je viens respirer la fraîcheur du feuillage.
Hélas! sais-tu pourquoi?
De ma félicité j'y retrouve l'image[1].
C'est là, sur ce gazon qui tapisse tes bords,

* Ces vers sont encore du poëte débutant, qui les admit dans les deux éditions de son recueil; mais la seconde offre des différences notables qui prouvent le soin que Gilbert mettoit à corriger ses moindres productions.

[1] Première leçon :

O ruisseau! ton aspect me soulage.
J'étois assise sur tes bords,
Lorsque Tircis... le barbare! il m'oublie,
Mais il m'aimoit alors!
Jura de m'adorer durant toute sa vie.
Oui, disoit-il, ce ruisseau que tu vois
Remontera plutôt aux lieux de sa naissance,
Oui, plutôt que Tircis se dérobe à tes lois.
O ruisseau! mon Tircis a manqué de constance;
Et moi, tendre toujours, j'ai gardé mon serment:
Tu peux, oui, tu peux maintenant
Remonter vers ta source.
Mais ton onde toujours fuit d'une égale course;
Infortunée! et cependant,
Hélas! il est trop vrai, j'ai perdu mon amant;
Et je brûle pour lui! je le regrette encore!
Et rien ne peut calmer le feu qui me dévore!...
Peut-être une autre a su, bien moins belle que moi,
Le ranger sous sa loi, etc.

Que Tircis... le barbare! il me fuit, il m'oublie,
Mais il m'aimoit alors!
Là qu'il jura cent fois de n'aimer que Sylvie.
Oui, disoit-il, ce ruisseau que tu vois
Remontera plutôt aux lieux de sa naissance,
Oui, plutôt que Tircis ne s'arrache à tes lois.
O ruisseau! mon Tircis a manqué de constance;
Moi seule, hélas! j'ai gardé mon serment:
Tu peux, tu peux enfin remonter vers ta source.
Mais le même penchant guide toujours ta course,
Et loin de moi je vois fuir mon amant.
L'ingrat mérite-t-il qu'on le regrette encore?
Éloignons, éloignons ce feu qui me dévore:
Peut-être une autre a su, bien moins belle que moi,
Le ranger, l'enchaîner sous son injuste loi;
Peut-être en cet instant sa bouche lui répéte
Les serments qu'il me fit de m'aimer à jamais...
Ruisseau! si quelquefois cette nymphe inquiéte
Sur tes bords enchanteurs vient respirer le frais,
Dis-lui que le berger qui l'aime,
Que ce berger jura de m'adorer de même.

A M. D'ARNAUD*.

STANCES.

C'est trop long-temps couvrir des voiles du silence
La généreuse main qui s'ouvre à mon malheur;
Muse, cédons aux cris de la reconnoissance,
Et que mes premiers chants soient pour mon bienfaiteur.

Tels, trop jeunes encor pour chercher leur pâture,
Quand des feux de Progné les fruits reconnoissants
Ont du bec maternel reçu la nourriture,
Ils lui rendent pour prix d'harmonieux accents.

* Baculard d'Arnaud, né à Paris en 1718, et mort en 1805. C'est l'auteur du drame très connu du *Comte de Comminges*, de la tragédie de *Fayel*, et de quelques autres pièces de théâtre, où il justifia amplement ce qu'il disoit de lui-même, qu'il étoit *amateur du genre sombre*. Il est impossible de porter ce genre plus loin. Il composa aussi dans sa jeunesse quelques poésies fugitives assez agréables, qui lui firent donner par le grand Frédéric le nom de son *Ovide;* mais le genre où il s'exerça le plus, ce furent les romans : il en fit paroître jusqu'à ses derniers jours, et, comme l'a dit La Harpe, ce ne sont pas des contes bleus, mais des contes noirs. Ses *Epreuves du sentiment* sont les plus remarquables. J. J. Rousseau disoit que la plupart des gens de lettres écrivoient avec leur tête et leurs mains, mais que d'Arnaud écrivoit avec son cœur. Gilbert éprouva combien les qualités de ce cœur étoient excellentes. D'Arnaud fut du petit nombre des hommes de lettres qui lui tendirent une main bienfaisante ; et c'est pour l'en remercier que notre poëte lui adressa ces stances. Elles parurent pour la pre-

N'altère point ma voix, maxime si commune,
Que l'homme doit toujours sembler ce qu'il n'est pas:
C'est au crime à rougir, jamais à l'infortune;
La peur d'être abaissé ne fait que trop d'ingrats.

J'aurai dit, Ce mortel me conserva la vie;
Et l'on me courbera sous le faix du mépris!...
Si la vertu s'accroît, c'est quand on la publie:
Chantons, muse, la honte en fût-elle le prix.

Mais que vois-je? d'Arnaud! Vient-il m'ôter la lyre?

mière fois en 1771, dans la première édition du *Début poétique*. On les retrouve encore dans la seconde. En 1788, l'éditeur des *OEuvres complètes* les reproduisit également, mais après en avoir retranché, on ne sait pourquoi, les dix dernières strophes. Cette pièce de vers a essuyé des critiques, d'abord à cause des louanges outrées que le poëte donne à son protecteur, et qui rappeloient, disoit-on, le trait comique de Sosie :

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne;

ensuite à cause des plaintes amères où l'auteur s'exhaloit contre les écrivains opulents qui n'avoient point jugé à propos de le secourir. La critique sur ce point fut d'autant plus sévère, que l'on crut voir dans ces vers une attaque contre Voltaire, que, dans la préface du même livre, Gilbert avoit tant loué, et qui avoit été le premier protecteur de Baculard d'Arnaud, en l'aidant de ses conseils et de sa bourse. Il est fâcheux en effet que Gilbert n'ait su louer la bienfaisance de son ami qu'aux dépens d'autrui; mais il est excusable d'avoir, dans l'élan de la reconnoissance, porté son bienfaiteur aux nues, en le qualifiant de *Sophocle*, d'*Anacréon*, et d'*Ovide*. Il le ramène d'ailleurs à sa vraie place dans les dernières strophes, où il convient que ce bienfaiteur brille plutôt par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

Non: mes accords pour lui ne sont point sans attraits;
Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire:
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ses bienfaits.

Ainsi, contre les vents fortifié par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de son épais ombrage
Un peuple, foible encor, de jeunes arbrisseaux.

Vous, auteurs qui, nageant dans des flots de richesses,
Prêchez l'humanité dans vos écrits pompeux,
Répondez: avez-vous jamais, par vos largesses,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux?

Insensé! jusqu'ici, croyant que la science
Donnoit à l'homme un cœur tendre et compatissant,
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence;
Vous vîtes mes douleurs et mon besoin pressant.

Qu'en reçus-je? des dons? Non: des refus, la honte.
« Travaillez, disiez-vous, vous avez des talents;
« Si le malheur vous suit, le travail le surmonte:
« On peut veiller sans crainte à la fleur de ses ans. »

Barbares! travailler! Eh! voulois-je autre chose?
A vos pieds prosterné, dévoré par la faim,
Si j'osois de mes maux vous dévoiler la cause,
Mes cris vous demandoient du travail et du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,

Et votre avare main loin de vous m'écartoit;
Je vous fuis en pleurant... j'expirois de misère:
D'Arnaud vint: c'est un dieu, mon malheur disparoît.

Vers la terre courbée, une fleur, jeune encore,
Alloit ainsi périr après un jour brûlant:
Par ses pleurs rafraîchie a-t-elle vu l'aurore,
La fleur lève aussitôt son calice brillant.

Toi qui verses dans moi tout le feu qui t'enflamme,
Arbitre des beaux vers, Apollon, loin de moi!
Pour célébrer d'Arnaud, pour chanter sa grande ame,
Mon cœur dicte; il suffit, qu'ai-je besoin de toi?

Pour peindre son amour aux yeux de sa maîtresse,
L'amant va-t-il d'un dieu mendier le secours?
Il dit ce qu'il ressent, et toute sa tendresse
De son cœur amoureux coule avec ses discours.

Vanterai-je, ô d'Arnaud, l'éclat de ton génie?
Sophocle, Anacréon, Ovide tour-à-tour,
Tu nous peins les plaisirs, les langueurs, la furie
Qu'inspirent aux amants les transports de l'amour.

Sous ces dômes sacrés, séjour de l'innocence,
Muse, entends-tu Comminge et son amante en pleurs?
De leurs feux, de leurs maux tu sens la violence.
Pour la peindre à d'Arnaud ils ont prêté leurs cœurs.

Vois-tu Fayel, brûlant d'amour, de jalousie,

Combattre pour mourir, Couci percé de coups?
Tu frémis, Gabrielle; et ma muse attendrie
Pleure avec toi, te plaint, et maudit ton époux.

Mais qu'entends-je? mes chants ont réveillé l'Envie;
Et sa bouche me dit, en écumant de fiel :
« Crois-tu persuader qu'il n'est point de génie
« Plus brillant que celui de l'auteur de Fayel?... »

Non : mais est-il une ame aussi tendre, aussi pure?
Et que devient l'esprit sans les trésors du cœur?
Un beau masque qui couvre une horrible figure.
Il faut d'abord être homme, avant que d'être auteur.

J'aime mieux l'arbrisseau dont la tête modeste
Se charge tous les ans de fruits délicieux,
Que le cédre qui touche à la voûte céleste,
Et n'a que des rameaux à m'étaler aux yeux.

Maintenant que ma voix a chanté ta grande ame,
D'Arnaud, goûte le prix de tes dons répandus.
J'ai peint tous mes malheurs, j'aime mieux qu'on m'en blâme
Que d'avoir de leurs fruits dépouillé les vertus.

A M. DORAT*.

Un jour, pour dissiper l'ombre de ma tristesse,
J'errois dans les détours de ces bois de lauriers,
Immortels ornements des coteaux du Permesse;
Devant moi s'avançoient des poëtes altiers,
Leurs pinceaux à la main, le lierre sur la tête:
Ce spectacle m'attire, et déja je m'apprête
A porter plus avant mes pas audacieux,
Quand un mortel frappe mes yeux.
La douce Volupté, mollement étendue,
Près de lui sur des fleurs reposoit demi-nue;
Et tandis qu'à l'écorce il confioit ses chants,
L'Amour, au doux sourire, aux yeux vifs et touchants,
La tête sur son corps indolemment penchée,
Lui souffloit tous les feux dont il brûle les cœurs.

* Claude-Joseph Dorat, né à Paris en 1734, et mort en 1780. Comme quelques uns de ses contemporains dont nous avons déja parlé, Dorat s'est essayé dans tous les genres. Ses pièces de théâtre ont eu l'honneur de plusieurs représentations; mais à chaque nouveau succès, on lui appliquoit le mot des Hollandois après la bataille de Malplaquet: *Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés*. La plupart de ses fables, ses odes, ses héroïdes, n'ont pas même eu l'avantage d'inspirer cet intérêt d'un moment. Mais son poëme sur la *déclamation théâtrale* et ses pièces fugitives l'ont distingué de la foule des poëtes. On y a vu qu'il n'étoit pas incapable de travailler dans le genre sérieux, et qu'il avoit un véritable talent pour la poésie légère. C'est ce talent que Gilbert célèbre dans les vers suivants, qu'il n'inséra que dans la première édition du *Début voétique*.

Les Graces, à l'Amour enviant ces faveurs,
Et l'ame de dépit profondément touchée,
   Autour de lui se rassembloient en chœurs;
Et, voulant que leurs mains eussent part à l'ouvrage,
S'approchoient en dansant, et le semoient de fleurs:
La Jalousie, en vain versant des pleurs de rage,
D'un antre me crioit: Ces fleurs sont des pavots [1].
Curieux, je m'approche, et ne vois que des roses
Brillantes par leur pourpre et fraîchement écloses.
Connois-tu ce mortel, vainqueur de cent rivaux,
Me dit l'Amour, surpris de me voir sur ses traces,
Toi dont l'œil de sa gloire envisage l'éclat?
Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Graces,
Craint-on de se tromper en disant, C'est Dorat?

[1] Allusion à l'épigramme suivante, que La Harpe faisoit circuler contre Dorat:

Bon Dieu! que cet auteur est triste en sa gaieté!
Bon Dieu! qu'il est pesant dans sa légèreté!
Que ses petits écrits ont de longues préfaces!
Ses fleurs sont des pavots; ses ris sont des grimaces.
Que l'encens qu'il prodigue est fade et sans odeur!
C'est, si l'on veut l'en croire, un heureux petit-maître;
Mais si j'en crois ses vers, ah! qu'il est triste d'être
   Ou sa maîtresse, ou son lecteur!

A M. DE M***.*

En vain, foulant aux pieds l'orgueil de ta naissance,
Qui devoit t'enchaîner au tumulte des cours,
Tu cachois dans l'oubli le reste de tes jours,
Prodigués tant de fois pour défendre la France;
Trop content si, pour prix de tes exploits guerriers,
Tu pouvois, sage heureux, dormir sur tes lauriers.
Comme une fleur qui croît sous des feuillages sombres,
Et que trahit toujours sa vive et douce odeur,
La vertu, malgré soi, brille au travers des ombres
Dont elle aime à couvrir sa modeste splendeur;
Et la tienne a percé ton réduit solitaire.

Oui, si ton souverain, si Louis t'a cherché
Jusques au fond des champs où tu vivois caché,
S'il a chargé ton bras du soin de son tonnerre,
Les Français par leur choix autorisoient le sien:
Il n'a fait que remplir les vœux du citoyen.
Hélas! les souverains, jouets de l'apparence,
A des monstres souvent remettent leur puissance...
Mais Louis, mais son peuple espère tout de toi.
On aime un bon ministre aux côtés d'un bon roi;
On sait que, près du trône arrivé sans bassesses,
Tu ne seras jamais du nombre de ces grands

* M. le marquis de Monteynard, secrétaire d'état de la guerre. Cette pièce de vers n'a été imprimée jusqu'ici que dans la deuxième édition du *Début poétique*.

Qui, des honneurs obscurs montés aux premiers rangs,
Épuisent tous leurs soins à grossir leurs richesses,
A ranger leurs parents sous l'ombrage du dais:
Eux, devant qui le pauvre ose à peine paraître;
Eux, dont tout le génie est d'abuser leur maître,
De vendre à nos voisins, d'en acheter la paix:
Prodigues sans pudeur du bien de la patrie,
Hautains par dureté, généreux par manie,
Et qui, voulant sur-tout ne point avoir d'égaux,
De leur faste insolent écrasent leurs rivaux.

Eh! de quoi sert au sage une pompe importune?
Sa vertu lui suffit pour être respecté;
Et qui change de mœurs en changeant de fortune
Porte un génie, un cœur faits pour l'obscurité.
Comme toi le grand homme est simple avec noblesse:
Pour lui les premiers rangs ne sont que des moyens
De mieux servir son prince et ses concitoyens.
Le malheureux l'approche, et sourit d'allégresse;
Toujours il est du rang de qui va l'implorer,
Et reprend-il le sien, c'est pour tarir nos larmes.
Ses dons n'accablent point, ses refus ont des charmes;
Et soutien de son prince, il le fait adorer.
Que la tempête alors gronde; libre de craintes,
Il s'éleva sans brigue, il tombera sans plaintes.

Tu n'as point des Français trompé l'opinion.
Je ne verrai donc plus cette veuve éperdue,
Qui n'avoit qu'un seul fils pour guider sa charrue,
Redemander ce fils à ma compassion,

Ce fils qu'un lot perfide a nommé pour la guerre:
Vertueux laboureur, en fécondant la terre,
Hélas! il eût nourri trois frères innocents;
Il part! la veuve expire; et ses jeunes enfants,
Que sont-ils devenus?... un faix pour la patrie [1],
Qu'un jour de leurs travaux ils auroient enrichie...
Tes lois de ces malheurs ont délivré l'état.

Pour asservir au joug l'indocile soldat,
D'autres armoient ses chefs de châtiments terribles:
Plus sage, plus humain, toi, tu vas dans son cœur
Irriter l'amour-propre et réveiller l'honneur,
L'amour-propre, l'honneur, deux ressorts infaillibles.

Va, poursuis, M***, rappelle-nous Sully;
Quand même tu n'aurois que ce titre à la gloire,
La croix dont le soldat par toi fut embelli
Sera ton passe-port au temple de mémoire.

[1] J'ai vu plus d'une fois ces tristes évènements. Sauroit-on trop louer le ministre éclairé qui les épargne à la nation? (*Note de l'auteur.*)

A M. DE SARTINE*.

Oui, jugez-moi sans indulgence;
Proscrivez le mortel
Le plus infortuné, mais le plus criminel:
J'ai célébré la bienfaisance,
J'ai peint dans Monteynard Sully ressuscité,
Sartine, et je n'ai point chanté
Le protecteur des arts, sur-tout de l'innocence.

* Ces vers n'ont jamais été imprimés, et nous ne les croirions pas de Gilbert si nous n'avions sous les yeux un exemplaire de la seconde édition du *Début poétique*, où ils se trouvent, en regard du titre, écrits de sa main, et suivis de sa signature. Il paroît que l'auteur les a adressés à M. de Sartine en lui faisant hommage de cet exemplaire.

A MADAME LA BARONNE

DE PRINZEN*.

Ah! Prinzen, par pitié, daignez du moins m'entendre.
Oui, mes vers sont d'un froid et d'un lourd sans égal;
Mais le mal que je fais, vous pouvez me le rendre:
Faites-moi quelque jour lire votre journal.

* Gilbert improvisa ce quatrain, en 1774, dans un accès d'humeur contre la baronne de Prinzen, propriétaire et rédacteur du *Journal des Dames*, qui, se trouvant dans une société avec l'auteur, causoit et rioit pendant quo celui-ci lisoit une pièce de vers de sa façon. (Voyez les *Mémoires secrets*, 1er novembre 1774.)

IMITATIONS.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR
SUR LE VII[e] CHANT DE LA MORT D'ABEL*.

La fureur de traduire s'est emparée de nos poëtes. On a vu successivement sur notre scène toutes les farces sanglantes qu'enfante le génie anglais; Homère vient d'être une seconde fois travesti; notre langue s'est enrichie des Géorgiques de Virgile; on va ressusciter Lucain. Pourquoi ne suivrois-je pas la mode? On convient généralement que l'Abel de M. Gessner est un de ces ouvrages qu'on lit toujours avec un nouvel intérêt. J'ai dit: Tentons de le mettre en vers; si le public avoue mes essais, j'achèverai mon entreprise; s'il les rejette, j'aurai du moins la consolation d'avoir indiqué aux favoris des muses un sujet d'exercice. Malheureusement j'avois été prévenu dans mon dessein, et je l'ignorois. La collection des œuvres de M. Gessner, mises en vers, doit incessamment paroître.

* Cet avertissement ne se trouve que dans la deuxième édition du *Début poétique*, où l'auteur fit paroître pour la première fois le septième chant de la Mort d'Abel.

Il ne me restoit d'autre ressource que de contribuer à la former [1]. J'en ai détaché ce chant, que je donne aujourd'hui pour tenter le goût du public, trop heureux s'il l'honore de son suffrage.

[1] La collection des œuvres de Gessner, mises en vers, parut en 1774. Ce fut le premier exemple donné en France d'une traduction faite par plusieurs auteurs réunis. MM. François de Neufchâteau, Léonard, de Cubières, Blin de Saint-More, de Laurencin, et quelques autres hommes de lettres, fournirent des traductions libres ou des imitations des Idylles. Le poëme de *la Mort d'Abel* avoit été, à ce qu'il paroît, traduit en entier par M. Marteau, jeune avocat. Gilbert y avoit travaillé de son côté. Les deux traductions furent comparées. On trouva que le tableau de l'innocence et du bonheur des premiers hommes avoit été reproduit avec beaucoup de naturel par le premier de ces poëtes, et que le pinceau inégal mais quelquefois mâle et vigoureux du second avoit retracé avec plus d'énergie le premier crime du monde. L'éditeur de la collection retint de M. Marteau le premier, le deuxième, le troisième et le cinquième chant, et adopta le quatrième chant de Gilbert. Les traducteurs ayant jugé convenable de couper chaque chant en deux pour soulager le lecteur, le quatrième forme le septième et le huitième.



Burdet sculp.

Adam vers le cadavre impatient s'élance........

Du sang! Eve, du sang!.........................

LA MORT D'ABEL.

CHANTS VII ET VIII, IMITÉS DE GESSNER.

CHANT SEPTIÈME.

L'oiseau, pour reposer caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égayé les bocages;
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons
Ni les brouillards errants, ni le faîte des monts:
Dans les champs obscurcis l'air nage humide encore;
Et loin de sa chaumière, au-devant de l'aurore,
Caïn marche déja, farouche et dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur:
Il se figure encor son amante éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,
Avoit toute la nuit prié, gémi, pleuré;
Malheureuse des maux dont il est dévoré.

Il erre sans dessein, et sa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormoit la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné.
« Cette nuit, dans mes sens quel désordre a régné!
« O songes! disoit-il, ô nuit, ô nuit terrible!
« Mon ame cependant reposoit plus paisible,
« Et déja s'envoloient mes noires visions,

« Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
« M'éveillent, malheureux! et du soin qui la ronge
« Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
« Quoi! ma couche toujours nagera dans les pleurs!
« Toujours j'y puiserai de nouvelles douleurs!
« Tu gémis, Méhala! qu'ai-je donc fait? quel crime?
« Elle ignore que Dieu rejeta ma victime;
« Et ses pleurs et ses cris, d'avance pour Caïn,
« Ont en un jour obscur changé ce jour serein.
« Abel est plus heureux... Qu'il parle, Dieu l'inspire;
« Qu'il agisse, on le vante; on aime à lui sourire.
« Je suis seul rebuté, c'est moi seul qu'en tous lieux
« Poursuivent le courroux et la haine des cieux;
« Et quand je crois les fuir, c'est l'épouse que j'aime,
« Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même,
« C'est toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
« Dans ce cœur où déja pénétroit le repos! »

Bientôt devant ses pas se découvre dans l'ombre
Un rocher d'où pendoient des arbustes sans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceaux sur un gazon naissant,
A réparer sa force invitoient le passant.
Là, vaincu de douleur, abattu, sans haleine,
Caïn, prêt à tomber, d'un pas pesant se traîne,
S'arrête, et prolongeant un pénible soupir:

« Sommeil! ô doux sommeil! daigne enfin m'assoupir,
« Toi qui suspends les maux de la nature entière,
« Toi qu'en vain j'appelois dans ma triste chaumière!
« Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,

« Ou le ciel qui me hait, ce ciel, pour m'accabler,
« Même aux êtres sans vie a commis sa vengeance.
« Et toi, dont l'anathème a tari l'abondance,
« Toi dont les fruits douteux ne soutiennent mes ans
« Que pour rendre Caïn malheureux plus long-temps,
« Terre, que tous les jours de mes sueurs j'arrose,
« Un moment sur ton sein permets que je repose;
« Chargé d'ennuis, hélas! épuisé de vigueur,
« Le sommeil est pour moi le comble du bonheur. »

Caïn dit, et s'étend sur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, ferme encor sa paupière enflammée;
Et le sommeil, trompant ses chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aile, et pèse sur ses yeux.
Le fier Anamalech avoit suivi sa proie;
Invisible il s'approche, et, tout bouillant de joie,
La traîne en espérance aux piéges qu'il lui tend:
« Tu dors, Caïn! tu dors! le triomphe m'attend.
« De mon esprit impur remplissons cet ombrage;
« Qu'il respire à-la-fois mon haleine et ma rage.
« Venez, songes trompeurs, seconder mes projets,
« Épouvantez ses yeux des plus hideux objets;
« Qu'il se léve, emporté d'une aveugle colère;
« Que Dieu mon ennemi, que son vertueux frère,
« Lui soient dès ce moment plus odieux qu'à moi;
« Qu'enfin son crime à l'homme inspire tant d'effroi,
« Tant de joie aux enfers, au ciel tant de surprise,
« Que Satan, confondu de ma noble entreprise,
« Du trône tombe au rang où je vis oublié,
« Et baisse devant moi son front humilié. »

Ainsi parle en secret l'ange altéré de crime;
Et tandis qu'il se couche auprès de sa victime,
D'un sourd et long fracas retentissent les monts:
Le vent fougueux, au vent disputant les buissons,
Siffle, agite, et renverse, et relève leur tête,
Que remplie à grand bruit l'effort de la tempête;
Et du morne Caïn les cheveux hérissés
Battent son teint poudreux, et flottent dispersés.
Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,
En vain ses noirs cheveux ont couvert son visage;
Les piéges du démon près de lui sont tendus,
Et son oreille est sourde, et son œil ne voit plus:
Mais, pour Caïn, dormir c'est changer de souffrances.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses,
Où, de chaume couverts, s'abaissent d'humbles toits,
Rares et parsemés autour d'un vaste bois:
Ses fils, ses petits-fils, répandus sur la plaine,
Nus et le dos courbé, s'exerçoient hors d'haleine,
Tandis que le soleil, de son char lumineux,
Sur leur cou rembruni faisoit jaillir ses feux.
L'un, de ses bras tendus pesant sur la charrue,
Souffle, heurte, et fatigue une roche inconnue,
Qui, repoussant du soc les coups retentissants,
Épuise en vains efforts ses taureaux gémissants.
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre;
Et vingt fois secouant la ronce à dards certains,
Pour en briser la tige ensanglante ses mains.
Pressé d'un bras nerveux, l'arbre s'agite et crie,

La pomme, avec fracas, tombe et roule meurtrie;
Tout vit par leurs travaux: l'épouse en ses foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs aliments grossiers.
Mais de ces malheureux que Caïn considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père
Que l'aîné de ses fils, Éliel, son appui.
Il le voit; sur son front siége le sombre ennui;
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlante.
Il se baisse, il embrasse une charge accablante,
La souléve, et s'agite et s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids;
Et, marchant à pas lourds dans un sentier pénible,
Il s'écrie, épuisé: « Que la vie est horrible!
« Dieu cruel! que ton bras s'appesantit sur nous!
« Tu créas les humains; les veux-tu perdre tous?
« Ou mon père et ses fils, les miens et leurs fils même
« Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'anathème?
« Là, dans ces vastes champs, séjour des fils d'Abel,
« Champs heureux qu'embellit un printemps éternel,
« Champs d'où nous a bannis cette race perfide,
« Resserrant nos foyers dans ce désert aride,
« Vers ces lieux où, couchés sous des ombrages frais,
« D'un Dieu qui les protége ils chantent les bienfaits,
« Tout ce que dans son sein la terre a de richesse,
« La terre le prodigue à leur molle paresse.
« Jours sereins, douce paix, loisirs voluptueux,
« Plaisirs purs, s'il en est... hélas! tout est pour eux;
« Mais à nous que le ciel, nous que le sort outrage,
« Le travail et la faim, voilà notre partage. »
Éliel, à ces mots, sous son fardeau glissant,

Chancelle, et vers son toit se traîne en gémissant.
Caïn le voit, l'entend; ce n'est point un vain songe.

Il le suivoit de l'œil; mais devant lui s'alonge
Une plaine où par-tout se balancent des fleurs,
Peuple odorant et riche en diverses couleurs.
Mille ruisseaux, fuyant à travers la verdure,
Se croisoient, circuloient, marioient leur eau pure,
La divisoient encore, et, par de longs détours,
Tantôt sous des berceaux ils égaroient leur cours,
Tantôt en jaillissant rouloient dans un bocage,
Où, promenant leurs flots sous le mobile ombrage
D'arbres qui gémissoient courbés sous leur trésor,
Ils répétoient les cieux, les arbres, les fruits d'or;
Et, lasse enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paisible, étendoit sa surface aplanie.
Là s'éléve un bosquet d'orangers toujours verts,
Où le zéphyr se joue et rafraîchit les airs:
Ici le noir figuier de son feuillage sombre
Protége les amants étendus sous son ombre:
Loin d'eux, en serpentant, s'ouvrent de creux vallons,
Où penchent les coteaux tout jaunes de moissons;
Et des troupeaux nombreux, épars sur la prairie,
Foulent en bondissant l'herbe haute et fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le rosier tapisse au muguet allié,
Où de riants buveurs, de folâtres bergères
Vont ensemble tromper les heures passagères.
Sur des marbres polis, et de fleurs parsemés,
S'élévent en monceau divers fruits parfumés;

Et le rouge nectar, petillant dans la coupe,
Fait cent fois tressaillir cette joyeuse troupe,
Qui mêle, en son ivresse, aux chants mélodieux
Les rapides accords du luth harmonieux.

Mais que veut ce jeune homme? on l'écoute en silence:
Caïn le voit, pâlit, rougit à sa présence.
« Amis! que tout vous rie; et pour mieux assurer
« Ce bonheur dont le ciel nous voulut honorer,
« Écoutez: c'est sans doute un ange qui vous aime,
« Ou plutôt c'est le ciel qui m'inspire lui-même.

« La terre dans ces lieux, docile à nos desirs,
« Semble, il est vrai, dit-il, veiller à nos plaisirs;
« Mais cette terre, amis, plus long-temps négligée,
« Peut en ingrat désert être soudain changée.
« Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
« Cette avare campagne à céder ses trésors?
« Nos doigts accoutumés à courir sur la lyre,
« Fixés sur le rateau, pourront-ils le conduire?
« Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs,
« Sauront-ils du soleil défier les chaleurs?
« M'en croirez-vous, amis: quand, tombant des montagnes,
« La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,
« Courons, des laboureurs inondons le séjour;
« Et lorsque, travaillés des fatigues du jour,
« Dans un sommeil paisible ils oublieront leurs peines,
« Amis, fondons sur eux, et chargeons-les de chaînes.
« Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins:
« Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins,

« Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,
« Nourriront de leurs maux notre aimable indolence;
« Leurs femmes, leurs enfants, serviront nos beautés.
« Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés;
« Au risque d'un combat le jour peut nous réduire. »

Il a dit, et soudain la troupe, qui l'admire,
Par des clameurs de joie approuve son dessein,
Et la scène a déja changé devant Caïn.
La nuit sur l'univers étend son aile noire;
Le projet se consomme, et les chants de victoire,
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs;
Et la flamme, embrasant des chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre, et bat les rochers, dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense et pâlissant.
Aux funébres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfants, voit leur race avilie,
Devant les fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve; hélas! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore,
Abel le voit, s'approche à pas impétueux,
Et reposant sur lui son œil affectueux:
« Réveille-toi, Caïn! réveille-toi, mon frère!
« Déja l'astre du jour s'élève et nous éclaire,
« Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.
« Caïn!... Mais réprimons ce desir empressé;

« Vous, zéphyrs, gardez-vous d'agiter les feuillages;
« Et vous, chantres ailés, suspendez vos ramages...
« Il repose... craignons de hâter son réveil;
« Ses membres fatigués ont besoin de sommeil...
« Mais il vient de gémir; il me nomme! il m'appelle!
« O ciel! et sur son front la fureur étincelle!
« Fuyez, songes affreux... Dieu! rendez-lui la paix,
« Et qu'en se réveillant il chante vos bienfaits! »

Il s'éloigne à ces mots, et sous une ombre épaisse
S'assied, impatient de sa vive tendresse,
Rêveur, et sur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainsi, la gueule ouverte et les crins hérissés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoique assoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, et sans danger frissonnant pour ses jours.
Qu'un trait sifflant dans l'air vole au monstre et le blesse,
Aussi prompt que le coup sur ses pieds il se dresse,
Cherche son ennemi, gronde, écume en fureur,
Et, dans tout ce qu'il voit immolant le chasseur,
Il déchire un enfant qui fuyoit vers sa mère:
Tel Abel s'épouvante à l'aspect de son frère;
Tel se lève Caïn, les yeux étincelants,
Du pied frappant la terre, et les membres tremblants,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore:
« Tombe sur moi le ciel! que l'enfer me dévore!...
« Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs,
« Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
« Doivent s'éterniser dans ma race future...

« Et tu ne t'ouvres pas, en vain je t'en conjure,
« O terre! un Dieu cruel est contraire à mes vœux...
« Je dois vivre, il l'ordonne, et vivre malheureux!
« Et, de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
« A souffrir le présent ne me rendît docile,
« Sa main, sa main barbare a levé le rideau
« Qui de mes maux futurs me voiloit le tableau!
« Jour maudit où ma mère obtint par ma naissance
« De sa fécondité la première assurance!
« Et vous, champs renommés par son enfantement,
« Des vengeances du ciel soyez un monument.
« Puisse à vous cultiver l'homme perdre sa peine!
« Puisse, en vous parcourant, une terreur soudaine
« Du voyageur muet ébranler tous les os,
« Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos! »

Ainsi Caïn s'emporte: Abel tremblant l'écoute;
Il s'avance, il hésite, avance encore, et doute:
« O mon frère! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu;
« Ce n'est point lui... mon frère eût-il blasphémé Dieu?
« Caïn! où donc es-tu? qu'en mes bras je te serre!
« — Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre;
« C'est moi; reconnois-tu ce frère criminel,
« Jeune et beau favori du vengeur éternel?
« Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race proscrite
« Doit, esclave, ramper sous ta race bénite?
« Et, des champs à tes fils épargnant les travaux,
« S'épuiser pour nourrir leur tranquille repos?
« Éloigne-toi, perfide! — Ah, Caïn! ah, mon frère!
« Quel songe a contre Abel rallumé ta colère?

« A peine le jour luit, j'accourois t'embrasser:
« Cruel! et de tes bras je me vois repousser;
« Moi qui m'étois promis tant de vives caresses!
« Est ce là ton amour? sont-ce là tes promesses?
« Ne puis-je t'inspirer que haine et désespoir?
« Oh! quand luira ce jour où les cris du devoir,
« Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
« Rapporteront la joie à l'ame paternelle,
« Où ta haine obstinée entretient la douleur!
« Non, tu ne me hais point; juge mieux de ton cœur.
« Cette réunion devant le ciel jurée,
« Tu n'as pu l'oublier, elle est pour moi sacrée.
« T'ai-je offensé depuis? comment? quel jour? en quoi?
« Parle... Mais quel regard tes yeux lancent sur moi!
« Je suis Abel, ton frère... ah! souffre qu'il t'embrasse!
« — Serpent! n'approche point... crains tout. » Vaine menace:
Son cœur entraîne Abel, et vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, et l'appelle, et le suit,
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue:
Mais le cruel, chargé d'une lourde massue,
Sourd aux cris de son frère, et prompt à l'éviter,
Où sa fureur le guide il se laisse emporter.
« Regarde qui tu fuis; c'est un frère qui t'aime
« Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
« C'est Abel. » A ce nom il revient sur ses pas.
Abel, impatient, se jetoit dans ses bras.
Caïn, que vas-tu faire?... ah, malheureux! arrête...
C'en est fait, la massue a sifflé sur sa tête;
Abel tombe, et, blessé d'un coup trop assuré,
Se roule, se débat, sanglant, défiguré,

Cherche encore de l'œil l'humble toit de son père,
Et, tourmentant sa voix pour appeler son frère,
Lui pardonne des yeux, et meurt. Lâche assassin,
Après ce coup fatal qu'est devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs soupirs,
Reculer, frissonner, s'éloigner en desirs,
Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable:
« Ranime-toi, mon frère. Abel, ranime-toi;
« Cet œil fixe et mourant, détourne-le sur moi.
« Va, je ne te hais point; pardonne-moi ma rage,
« Abel!... Comme le sang inonde son visage!
« Qu'ai-je fait? malheureux! malheureux, qu'ai-je fait?
« J'ai pu l'assassiner!... Eh! quel fut son forfait?
« Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
« Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, et toujours doutant de son trépas:
« Abel! mon frère! Abel! Abel ne m'entend pas!
« C'en est fait, il n'est plus... et ma main criminelle
« Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle [1]!
« Fuyons; comment?... où fuir?... Ah! déja ma terreur
« Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
« Et mon épouse même, et le plus tendre père,
« Me redemander tous le fils, l'époux, le frère
« Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
« Que leur dirai-je? hélas! » Il regarde le ciel,

[1] Cette belle expression n'est point dans l'original. (Fr.)

Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés le démon orgueilleux,
Se léve, touche au ciel de son front sourcilleux;
Couvre Abel de ses yeux étincelants de joie,
Et s'admirant en lui: « Que l'enfer me revoie,
« Dit-il, et que Satan s'égale encore à moi!
« Par ce triomphe seul je puis marcher son roi.
« Et toi, l'ami du ciel, frère, amant, fils si tendre,
« Léve-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
« Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
« Il s'en flatte du moins... et, maître de ton sort,
« Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
« Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance[1]. »
Et regardant les cieux, il les brave de l'œil.

Dieu parle, et ce visage où reluisoit l'orgueil
Du morne désespoir porte la noire empreinte;
Il s'indigne, il frémit de connoître la crainte[2];
Et, d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.

[1] Ce morceau est encore tout entier de Gilbert, et il faut convenir qu'il est digne de Milton. (Fr.)

[2] Première leçon :

Ses tourments ont grossi de son audace éteinte.

CHANT HUITIÈME.

Du séjour des humains, la voix de l'innocence
S'éléve jusqu'aux cieux, et demande vengeance:
Dieu, du haut de son trône, est frappé de ses cris;
Son trône en a tremblé; le chérubin surpris,
Dans sa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche tristement sur sa lyre muette:
Ce palais, que la joie a toujours embelli,
D'un silence imposant tout-à-coup s'est rempli,
Et trois fois aussitôt la foudre roule et gronde.
Un nuage enfermoit le souverain du monde;
Il s'ouvre, et laisse voir son front éblouissant.
Un archange est nommé; l'archange obéissant,
D'un pas respectueux, vers l'enceinte sacrée
Marche, et, couvrant ses yeux de son aile dorée,
Se prosterne, attentif aux ordres du Seigneur:
Tout le Ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Éternel a dit: « La mort a, par un crime,
« Ravi sur les humains sa première victime;
« La gloire de mon culte, Abel enfin n'est plus.
« C'est à toi, Gabriel, d'assembler mes élus;
« Tu veilleras près d'eux, quand la mort effrayante
« Secouera sur leur front sa faux impatiente;
« A ce dernier instant, où le juste troublé
« Reporte un œil craintif sur son âge écoulé,
« Et, comptant les vertus dont son ame est ornée,

« Gémit, non de finir sa carrière bornée,
« Mais de m'offrir un cœur indigne encor de moi :
« Loin de lui, Gabriel, chasse ce vain effroi,
« Dis-lui que le Seigneur, plus clément que sévère,
« S'il récompense en Dieu, ne sait punir qu'en père.
« Vole, et dès ce moment cherche l'ame d'Abel ;
« Les cieux lui sont ouverts. Et toi, Salachaël,
« Va, cours à l'homicide annoncer l'anathème.
« Partez. » Tel fut l'arrêt de l'arbitre suprême ;
Et le monde, exhalant de longs gémissements,
Tremble au bruit de sa voix jusqu'en ses fondements,
Tandis que loin des cieux, précédés du tonnerre,
Les ministres ailés s'abattent sur la terre.

Déja paroît Abel : d'un vol précipité
Son archange sillonne un fleuve de clarté,
Parfume, embellit tout de sa présence auguste,
S'approche, et souriant : « Esprit pur, ame juste,
« Quitte ce corps grossier, léve-toi glorieux :
« Tu n'es plus à la terre, Abel est tout aux cieux.
« Viens, et connois enfin si, pauvre en ses largesses,
« Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses. »
Il parle, et de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'ame sort radieuse, et s'élance dans l'air.
« Où suis-je ?... où vais-je ?... où vais-je ? ô torrent de délices !
« — De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.
« Vois, sens, connois ton Dieu ; je t'y vais réunir.
« — Et mon frère ? — Il vivra. — Dieu ! c'est trop le punir.
« Dieu, bénissez Caïn ; et vous, vous tous que j'aime,
« Vous dont le cœur abhorre et craint l'instant suprême,

« Épouse, mère, enfants, père désespérés,
« Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager : mourez ;
« Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
« Accourez partager le bonheur que je goûte...
« Ah! s'il existe au ciel des plaisirs imparfaits,
« Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais. »

Ainsi parloit Abel, et d'une aile assurée
L'ange fend avec lui les champs de l'empyrée,
Environné d'un chœur de riants chérubins :
L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins ;
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,
Et d'Abel étonné respirant l'allégresse,
Les habitants nombreux des célestes vallons
Font mollement jouer sous leurs doigts vagabonds,
Ou la flûte argentine, ou la harpe éclatante :
Les vents ont suspendu leur haleine inconstante;
Et, craignant de troubler ces chants harmonieux,
Les astres étonnés roulent silencieux.
L'air est un océan de mouvante lumière,
L'éclat de Dieu jaillit sur la nature entière;
Et ce globe maudit, noir séjour du mortel,
Orgueilleux de nourrir des enfants pour le ciel,
Tressaille, et se revêt d'une fraîche verdure.

Cependant l'homicide erroit à l'aventure ;
Il veut fuir; mais, hélas! comment fuir le remord?
Poursuivi d'un serpent qui glisse avec la mort,
Ainsi le voyageur d'un pied léger l'évite ;
Plus subtil, le serpent saute et vole à sa suite :

Il va, revient en vain, le trompe en circulant;
Le monstre s'en irrite; armé d'un œil brûlant,
Dardant sa triple langue, il se dresse, il s'élance,
Siffle, et, vainqueur enfin de toute résistance,
Serre son ennemi dans ses replis nombreux:
En vain l'infortuné jette des cris affreux,
Arrachant à-la-fois de son flanc tout livide
Et des lambeaux de chair, et ce reptile avide;
Hélas! un froid venin, dans son corps répandu,
Avec son sang déja circule confondu.

« Quoi! par-tout voir Abel expirant sous ma rage!
« Toujours fuir, et toujours retrouver cette image!
« Je l'ai bien mérité. Barbare que je suis!
« Où me cacher? que faire? où traîner mes ennuis?
« Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins sincère,
« S'il m'avoit outragé, s'il eût maudit son frère;
« Oui, l'on m'excuseroit: mais l'avoir massacré,
« Quand d'un bras caressant il me tenoit serré;
« Au moment où son cœur, enflammé de tendresse,
« Battoit contre le mien, partageoit ma tristesse:
« Cruel! est-ce un forfait qu'on puisse pardonner?
« Insensé! c'est par là que j'ai cru détourner
« Les revers que du sort mes enfants ont à craindre!
« Qu'entends-je? c'est mon frère... il semble encor se plaindre.
« Ah, malheureux! fuyons ce sang qui me poursuit;
« Fuyons, fuyons ces lieux, où le jour et la nuit
« Doivent m'offrir sans cesse et la mort, et mon crime,
« Et le courroux du ciel, hélas! trop légitime,
« Peints dans tous les objets dont je marche entouré! »

Vous l'eussiez aussitôt vu fuir désespéré :
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre ;
Et de son large flanc, qui résonne et s'entr'ouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
« Qu'as-tu fait de ton frère? » Et par-tout les échos
Redisoient, effrayés, « Ton frère! » et l'homicide :
« Eh bien, mon frère, eh bien, m'en a-t-on fait le guide? »
Et, frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblants il recule égaré ;
Quand, tout couvert de feu, du nuage s'élance
Un ange : il n'avoit point cet air de bienfaisance
Qui décéle aux humains un ministre de paix ;
Les menaces du ciel vivent dans tous ses traits ;
Géant énorme, il marche, et fait gémir la terre ;
Dans l'une de ses mains flamboyoit un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
« Perfide! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
« Qu'as-tu fait? J'avois dit que l'envie et la haine
« Introduiroient la mort parmi la race humaine :
« Abel meurt sous tes coups, je suis justifié :
« Mais ton forfait m'outrage, et n'est point expié ;
« L'innocence en gémit... Eh bien! tes mains avides
« Tourmenteront en vain les campagnes arides :
« J'ai parlé ; plus de champ qui soit fécond pour toi.
« Cherche à présent un Dieu moins terrible que moi ;
« Et s'il est un pays libre de ma puissance,
« Où ne puisse avec toi parvenir ma vengeance,
« Vole-s-y, tu le peux. Je fus ton père, ingrat!
« Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
« Vois un Dieu : sois maudit, c'est là ta destinée. »

Plein de honte, sans voix, et la tête inclinée,
L'homicide écoutoit, morne d'étonnement,
Et sous le bras divin restoit sans mouvement;
Mais son ame en secret gémissoit agitée,
Autant et plus encor que le coupable athée,
Lorsque, la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Éternel à ses yeux gourmande l'univers;
Qu'il voit sous des palais la terre déchirée
Se rejoindre et couvrir leur voûte dévorée,
Et les temples sacrés qu'ont profanés ses pas
Entre-choquer leurs tours et voler en éclats;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourants alarment son oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embrasés, des colonnes de feu
Qui n'éclairent au loin que d'immenses ruines,
Monuments trop certains des vengeances divines:
Alors, alors il pleure, et son cœur effrayé
Confessant malgré lui le Dieu qu'il a nié,
Il tombe sans chaleur sur la terre ébranlée.
Ainsi trembla Caïn: son ame désolée
Long-temps cherche une voix pour dépeindre ses maux;
Sa voix s'élève et meurt au milieu des sanglots.
« Hélas! pour te fléchir, oui, je suis trop coupable:
« Dieu terrible, dit-il, vengeur inexorable!
« Tu me proscris! où fuir? hélas! est-il des lieux
« Où puisse le méchant se cacher à tes yeux?
« J'aurai beau promener ma course vagabonde,
« Ta vengeance avec moi traversera le monde;
« Heureux si quelque ami, me déchirant le sein,

« Délivroit l'univers d'un infame assassin.
« D'un monstre... — Soit chargé d'un plus cruel supplice
« Quiconque auroit sur toi levé sa main propice !
« Les remords dévorants, imprimés sur ton front,
« Doivent assez parler aux yeux qui les verront,
« Pour qu'on dise : Voilà Caïn le fratricide ;
« Écartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide. »

L'ange fuit, et son vol a bouleversé l'air :
L'éclair dans un ciel noir poursuit, croise l'éclair ;
Les vents, en mugissant, répandent les ravages,
Étendent la poussière en immenses nuages,
Et, courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons ;
Tandis que, de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, sans repos par la foudre pressée,
Environnant Caïn de l'aspect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, et tombe avec fracas.
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives :
Vous diriez qu'au proscrit la nature en fureur
Par ce vaste désordre exprime son horreur.
Ces mots frappent encor son oreille troublée :
« Sois maudit, malheureux ! » La tête échevelée,
Sombre, tout frissonnant, et les bras étendus,
Il roule autour de lui ses regards éperdus ;
Et recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de sa famille ;
Mais ses genoux rétifs trompent sa volonté.
Dieu ! de quel désespoir son cœur est tourmenté !

Ses yeux gonflés de pleurs ne sauroient en répandre.
L'orage a disparu; lui croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder et retentir:
Tout à ses yeux paroît vouloir s'anéantir:
« Et je respire encor! Dieu cruel! Dieu barbare!
« De mon sang par pitié daigne être moins avare!
« La mort est le seul don que j'attends de ta main.
« Montagnes, couvrez-moi; terre, abyme ton sein,
« Engloutis mon forfait, mes jours, et mon supplice...
« Non, non, n'espérez point qu'à mon gré je périsse...
« Dieu, la terre, les monts, tout est sourd à mes cris.
« M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
« Mourir autant de fois que j'ai d'instants à vivre,
« Voilà, voilà, Caïn, quel sort doit te poursuivre.
« Ah! maudit soit ce bras, trop docile à mes vœux,
« Qui plongea dans son sang mon frère malheureux!
« Qu'il sèche sur mon corps comme un rameau débile,
« Sans écorce, blanchi sur un chêne stérile!
« Et toi, jour odieux, où le plus noir démon
« Par un songe imposteur égara ma raison,
« Que toujours le soleil, plein de taches errantes,
« Et ne parsemant l'air que de lueurs mourantes,
« Paroisse avec regret te rendre à nos climats!
« Que l'univers entier, redoutant le trépas,
« Marque de cris affreux ton retour et ta fuite!
« La terre, avec Caïn par l'Éternel maudite,
« Peut-elle trop long-temps rappeler aux humains
« L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains?
« Mais ces foudres, ces vents, leur immense murmure,
« Cet appareil de mort embrassant la nature,

« Leur peindra-t-il assez les tourments de mon cœur?
« D'autant plus malheureux que j'en suis seul auteur,
« Que, les méritant tous, quelque sort qui m'accable,
« Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mon semblable. »

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les cieux,
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups du tonnerre et par les vents brisé:
C'est là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête, pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposoit ombragée;
Et ses membres, long-temps flétris par la douleur,
Déja se remplissoient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés sur l'herbe défleurie:
Tout-à-coup il se lève, et furieux s'écrie:
« Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler!
« Et quelle main cruelle ose bien l'immoler?
« Arrêtez! c'est mon frère; oui, c'est Abel. Perfide!
« Mais où va ton erreur chercher le parricide?
« Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait!
« O mon frère! mon frère! ah! par ce que j'ai fait
« Juge, si tu m'aimas, quel sort me désespère;
« Et cesse par pitié de poursuivre ton frère. »
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn est retombé.

Bientôt le sage Adam, suivi de sa compagne,
Sort, et, d'un pied tardif traversant la campagne,

Demande où sont ses fils, qui les tient arrêtés,
Que font-ils, et pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse.
Abel, Abel sur-tout l'étonne, l'intéresse:
« Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours
« Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours;
« Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
« Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
« Ah! courons, chère épouse; allons chercher mon fils.
« Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis,
« Élevant jusqu'au ciel son ame noble et pure,
« Entretient dans ses chants le Dieu de la nature:
« Mais je veux le revoir; pardonne à mon effroi;
« Le jour le plus riant devient sombre pour moi,
« Si par bénir ses fils Adam ne le commence.
« Viens... — Ève autant que toi desire sa présence.
« Mais vois ces fruits dorés, et connois mon dessein;
« J'ai dit: Avec Adam j'irai trouver Caïn;
« Il recevra ces fruits de la main de sa mère,
« Il verra ma tendresse et l'amour de son père;
« Et, sensible à nos soins, j'ose au moins l'espérer,
« Nous ne l'entendrons plus sans cesse murmurer,
« Se plaindre que son frère, objet de préférence,
« Est seul chéri de nous... — Que j'aime ta prudence!
« Oui, volons vers Caïn; l'éclat de ce beau jour
« A dû rendre son cœur plus docile à l'amour. »
Soudain, pressant leurs pas appesantis par l'âge,
L'un sur l'autre appuyés, ils montoient au bocage.
Au détour d'un sentier, deux arbres opposés,
Laissant tomber leurs bras épaissis et croisés,

Forment sur leur passage une large barrière :
Ève, pour la franchir, s'avance la première,
L'entr'ouvre... « Dieu ! que vois-je?... » Aussitôt sur ses pas,
Tremblante, elle recule, et volant dans les bras
D'un époux qui frissonne et la soutient à peine...
« Un homme, lui dit-elle, étendu sur l'arène !...
« D'une aveugle terreur ne va pas m'accuser;
« Non, ce n'est point ainsi que l'on peut reposer ;
« De son front tout poudreux il presse la verdure :
« C'est la taille d'Abel, sa blonde chevelure...
« Le vois-tu ? c'est lui-même... ô mon fils ! léve-toi,
« Et secoue un sommeil qui me glace d'effroi !
« Mon fils !... » Épouvanté de son morne silence,
Adam vers le cadavre, impatient, s'élance...
« Du sang ! Ève ! du sang !... » A ces terribles mots
Ève d'un cri subit a frappé les échos :
Elle tombe mourante, et sa tête oppressée
Sur le cœur d'un amant repose renversée.
Hélas ! que fera-t-il ? comment la secourir ?
Lui-même de douleur se sent prêt à mourir.
Avez-vous jamais vu des figures sacrées
Autour d'un vieux tombeau s'embrassant, éplorées :
Près du cadavre ainsi tous deux siégent muets.

Tout-à-coup, échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre. En voyant sa mère
Immobile et sans voix dans les bras de son père,
Qui dort inanimé sous le poids du chagrin,
« Tremblez, dit-il, c'est moi qui suis son assassin ;
« Il vous sied bien, cruels, de plaindre ma victime !

« Votre lâche foiblesse est cause de mon crime;
« Vous seuls m'avez perdu: soyez maudits tous deux!
« Je suis son assassin. » Il dit: déja loin d'eux,
Solitaire, il parcourt les bois vastes et sombres,
Et cache ses remords dans l'épaisseur des ombres.

Mais, au bruit de sa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid sommeil qui le tient enchaîné,
Vient de rouvrir ses yeux, et d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, les pas de l'homicide.
Là, d'un fils adoré le cadavre s'étend,
De poussière noirci, de meurtre dégouttant;
Ici, sur son sein même, une épouse chérie
Peut-être sans retour languit évanouie:
« Où suis-je? ô mère, ô fils, ô père infortuné!
« Voilà ce que mon cœur avoit trop deviné!
« Comme il est étendu! mon fils... et c'est ton frère...
« Le monstre... hier encor (qui ne l'eût dit sincère?)
« Te juroit devant moi le plus constant amour;
« Et c'est lui, c'est sa main qui t'a ravi le jour!
« A cette heure, en ces lieux, il osoit nous le dire...
« Il osoit... Quoi! celui qui vient de me maudire,
« Ce barbare est mon fils!... ce cadavre glacé,
« Qui dans des flots de sang nage ici renversé,
« Il est aussi mon fils!... Ah! lorsque la justice
« De ma rebellion prononça le supplice,
« Devois-tu me cacher la moitié de mon sort?
« Tu ne m'avois, ô Ciel! annoncé que la mort.

« Et toi, mon seul espoir, toi, mon unique asile,

« Es-tu morte en mes bras? tu restes immobile,
« Ève... hélas! sur nos maux ton œil craint de s'ouvrir:
« C'est donc moi, c'est moi seul qui dois vivre et souffrir?
« Cependant je bénis ta volonté suprême,
« Grand Dieu! Mais quelle horreur s'empare de moi-même!
« Est-ce la mort? ô mort, frappe tes derniers coups;
« Joins le père à son fils, joins l'amante à l'époux...
« Abel!... Il n'est donc plus! » Une sueur mortelle
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle;
Sa voix meurt, et ses yeux, de larmes obscurcis,
Se fixent tristement sur le corps de son fils.

Des chaînes de la mort Ève enfin dégagée
Lève insensiblement sa tête soulagée;
Et, du fond de son cœur oppressé de sanglots,
Foible et tout effrayée, elle exhale ces mots:
« S'éloigne-t-il? Adam! Adam! sa voix tonnante
« Ne vient plus retentir sur mon ame tremblante.
« Il nous maudit... Ingrat! si c'est un jeu pour toi,
« Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
« C'est moi, moi dont la main vous plongea dans l'abyme:
« Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime;
« Et mon fils, par ton bras, c'est moi qui l'ai frappé.
« Mon fils!... » Ce nom dans l'air s'est à peine échappé,
Déja sur le cadavre elle tombe étendue,
L'embrasse, et d'une voix qui n'est plus entendue
Elle s'écrie: « Abel! mon fils! Abel! Abel!
« C'en est fait, et sa mort comble en ce jour cruel
« La malédiction contre nous prononcée.
« La voilà cette mort qui nous fut annoncée!

« Mais sur qui s'est levé le bras du meurtrier?
« Étoit-ce à l'innocent à mourir le premier?
« Ah! dis-moi qu'aujourd'hui ta haine est mon partage;
« Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage;
« Laisse-moi voir tes pleurs: Adam! n'est-ce pas moi
« Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi?
« Mon forfait t'a perdu, j'en dois sentir la honte.
« Ose du sang d'un fils me redemander compte.
« Vous, enfants malheureux, venez réclamer tous
« Un frère qui sans moi vivroit encor pour vous.
« Hélas! en expirant a-t-il maudit sa mère?...
« — Crois plutôt qu'il songeoit combien seroit amère
« La douleur que sa mort verseroit dans ton sein.
« Mon fils a pardonné même à son assassin.
« — Voilà ce qui me rend encor plus criminelle...
« O mon fils!... ô mon fils! — Que veux-tu donc, cruelle?
« Toujours te reprocher les maux que mon cœur sent?
« Eh! quel crime as-tu fait dont je sois innocent?
« Va, nous fûmes tous deux également coupables;
« Nous en portons la peine; et nos cris lamentables,
« Et tes embrassements, et mes pleurs superflus,
« Ne ranimeront point notre Abel qui n'est plus.
« Soumettons-nous, fuyons loin de ces lieux funestes;
« Abandonne à la mort ces déplorables restes;
« Suis-moi... Ce désespoir où ton cœur est plongé
« Semble accuser le Ciel de s'être trop vengé.
« Il te voit, il m'entend, ce Ciel juste et terrible;
« Il sait quel est pour toi le coup le plus sensible:
« S'il alloit..., — Il n'a plus de fils à m'arracher...
« — Quoi! mon amour, quoi! rien ne peut t'en détacher?

« — Laisse-moi dans son sein mêler encor mes larmes.
« — Viens, suis-moi ; mes tourments ont-ils pour toi des charmes?
« — Que je l'embrasse encor pour la dernière fois !
« — Chère épouse ! — Ah, cruel ! je t'entends, je te crois,
« Ton Dieu, dans ce moment, me défend d'être mère...
« Sans doute il me faudroit, pour ne point lui déplaire,
« Voir mon fils tout sanglant, et, sage en mes douleurs,
« Me vaincre, à ton exemple, et dévorer mes pleurs !
« Je laisse à ta vertu cet excès de constance,
« Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence ;
« Ou plutôt c'est à toi de répondre pour lui :
« Où mon Abel est-il ? parle, est-ce d'aujourd'hui
« Que nous craignons Caïn, que tu connois sa haine?
« N'en prévoyois-tu pas la suite trop certaine ?
« Et tu n'as pas tremblé ? Sur quelle foi, comment
« As-tu pu de ton fils t'éloigner un moment?
« Que faisois-je moi-même, où m'étois-je égarée,
« Quand le monstre est sorti, quand sa main abhorrée
« Sur son front innocent levoit les premiers coups ?
« O ciel ! ô fratricide ! ô trop aveugle époux !
« Qu'avez-vous fait d'Abel ? Ah ! vérité funeste !
« Le cadavre insensible est tout ce qui me reste. »
Soudain l'expression semble fuir sa douleur,
Et sa douleur muette hésite sur son cœur.
O femme ! ô mère, hélas ! mère trop malheureuse !
Le visage couvert d'une pâleur hideuse,
Malgré les cris d'Adam, malgré tous ses efforts,
Voyez-la de nouveau s'élancer sur ce corps,
De nouveau le serrer de ses mains défaillantes,
Coller sa froide bouche à ses lèvres sanglantes,

Y respirer la mort trop tardive à son gré,
Et, baignant de vains pleurs son front défiguré,
S'éteindre en soupirant, et rester immobile.
Dieu, qui protéges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam?
Oui, s'il éprouvoit seul les traits de ta justice,
Il t'eût fait de ses maux un noble sacrifice;
Mais voir d'un cœur soumis, voir d'un œil assuré
Son épouse mourir sur son fils massacré,
Cet effort si cruel, grand Dieu! peux-tu l'attendre?
A ce triste spectacle, il me semble l'entendre
Maudire et ses destins, et son crime, et ses jours,
Appeler à grands cris la mort qui fuit toujours.
Tout paroît s'attendrir: l'astre du jour s'arrête,
Et d'un voile sanglant enveloppe sa tête;
Le vent craint de frémir, caché dans sa prison;
Un silence inquiet embrasse l'horizon;
L'écho seul avec lui, l'écho gémit sans cesse;
Et l'univers entier respire la tristesse.

Mais déja, déchirant son voile nébuleux,
Le soleil montre un front armé de nouveaux feux;
Et, vainqueur de la nuit qui couvroit sa carrière,
L'enferme et l'engloutit dans des flots de lumière:
Tout rit, tout se colore, et la terre et les cieux,
Tandis que, s'abaissant en orbe radieux,
Un nuage doré sur les champs se repose,
S'entr'ouvre, et de ses flancs sur la terre dépose
Un archange chargé des lois du Dieu vivant,

Et soudain disparoît, emporté par le vent.
L'ange de paix s'avance : une robe azurée,
Sur sa taille élégante avec grace serrée,
S'alonge en vaste queue, et dans l'air parfumé
Flotte au gré du zéphyr sous ses plis enfermé :
Dans son port, dans ses yeux, sur sa face fleurie,
Avec la majesté la douceur se marie ;
Et les fleurs, défiant l'outrage du soleil,
Balancent sur ses pas leur calice vermeil.

Plein d'Ève, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour-à-tour prodiguant ses secours inutiles,
Adam ne voit, hélas ! ni l'ange du Seigneur
Ni du monde embelli la nouvelle splendeur.
Le ministre divin partage ses alarmes :
« Soyez bénis, ô vous qui baignez de vos larmes
« Ce reste ensanglanté du plus cher des enfants !
« Dieu sans être touché n'a pu voir vos tourments ;
« Il chérit l'homme encore, et c'est lui qui m'envoie.
« A la mort en ce jour il suffit d'une proie.
« Ève, sors du sommeil dont tes yeux sont couverts.
« Les hommes, il est vrai, par des chemins divers,
« Tour-à-tour au tombeau doivent un jour descendre,
« Et le père et le fils réuniront leur cendre...
« Mais de tes jours encor le terme est éloigné.
« Et qu'est-ce que la mort ? C'est l'instant fortuné
« Où, de son corps grossier secouant la poussière,
« L'ame court se rejoindre au Dieu de la lumière.
« Pourquoi donc tous ces pleurs, ce désespoir mortel ?
« Seriez-vous malheureux du sort heureux d'Abel ?

« Je sais que sa vertu, je sais que sa tendresse,
« Charmoient de vos vieux ans la pénible foiblesse,
« Qu'avec lui les plaisirs s'envolent de vos bras;
« Mais l'Éternel enfin ne vous reste-t-il pas?
« Ce fils même où vivoient toutes vos espérances,
« S'il a pu sur la terre adoucir vos souffrances,
« Pourra-t-il moins pour vous, assis près du Seigneur,
« Des graces et des biens inépuisable auteur?
« Ah! ranimez enfin votre force épuisée;
« Soyez dignes d'Abel. Que la terre creusée
« Reçoive de vos mains son corps enseveli.
« Tel est l'ordre de Dieu. » De ce Dieu tout rempli,
L'ange, à ces derniers mots, d'une clarté brillante
Les couronne, et déja de sa bouche éloquente
La consolation a passé dans leur cœur.
Ainsi dans un désert le brûlant voyageur,
Au seul gazouillement d'une onde desirée,
Retrouve la moitié de sa force égarée.
D'une longue surprise Adam reste frappé;
Et d'un nuage d'or l'archange enveloppé
S'élève par degrés au-dessus de la terre,
Vole, prompt à se perdre au séjour du tonnerre;
Quand, d'un nouveau courage enflammant sa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Ève sur ses genoux se redresse tremblante;
Et sur la main d'Adam collant sa bouche ardente:
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes sens
« Tous les noms odieux, les reproches cuisants
« Dont une injuste épouse a chargé ce qu'elle aime.
« Hélas! contre mon Dieu j'ai vomi le blasphème;

« Et lorsque d'un regard il pouvoit m'accabler,
« Par la voix de son ange il me vient consoler.
« Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
« Que j'osois outrager, et qui m'aimes encore?
« Mais ton amour, Dieu même, et toute sa bonté,
« Rien ne me rend, hélas! le fils qui m'est ôté.
« — La mort nous le rendra, puisque sa main cruelle
« Ne s'étendra jamais sur notre ame immortelle;
« Et bientôt la vieillesse amènera le jour
« Qui doit nous rassembler dans le même séjour.
« Oui, qu'à ce doux espoir tout notre cœur se livre.
« Quoi! frappés du trépas, nous sommes sûrs de vivre;
« L'homme doit en durée égaler son auteur;
« Et nous pourrions ramper vaincus par la douleur!
« Non, non, élevons-nous jusqu'à l'Être suprême;
« Soyons dignes de lui, d'Abel, et de nous-même.
« Marchons, portons ce corps loin de ce triste lieu;
« Hélas! sur l'homicide (il est encor son Dieu,
« Et sans doute Caïn a pleuré sur son frère)
« Si l'Éternel jetoit un regard moins sévère!
« Il peut lui pardonner; et nous, foibles humains,
« Volons exécuter ses ordres souverains.
« Viens, Ève! — Je te suis; que ta vertu m'enflamme!
« Tu sais vaincre, charmer, et rassurer mon ame;
« Et je m'attache à toi comme un foible arbrisseau
« Qui pour se soutenir embrasse un vieil ormeau. »
Elle dit; et d'Abel la dépouille sanglante
Déjà couvre d'Adam l'épaule gémissante:
Sous ce poids précieux il marche chancelant,

Et sa femme de loin le suit d'un pied tremblant,
Rêveuse, pâle encore, et sur ce corps livide
Reportant, malgré soi, son œil toujours humide.

ORPHÉE,

OU

LE POUVOIR DE L'HARMONIE*.

Dans les détours obscurs du monde souterrain,
Triste, pâle, éploré, demandant Eurydice,
Orphée erroit, sa lyre en main,
Et lamentoit son long supplice.

« Cher objet d'une ardeur
« Que ta mort n'a point étouffée,
« O toi qui dans la tombe emportas mon bonheur,
« Eurydice, entends-moi, viens, je suis ton Orphée.

« C'est pour toi que j'ai su, vivant, franchir ces bords
« Dont l'effroyable entrée
« N'est permise qu'aux morts.
« Ah, combien j'ai souffert! combien je t'ai pleurée!
« La Grèce en vain se plaît à me vanter;
« Loin de me consoler, l'honneur pèse à mon ame :
« Je ne devins fameux qu'en célébrant ma flamme,
« Hélas! et je n'ai plus de plaisirs à chanter.
« Ma lyre, mon seul bien après t'avoir perdue,

* Cette pièce ne se trouve que dans la deuxième édition du *Début poétique*.

« Ma lyre en doux accords si fertile autrefois...
« Alors elle chantoit, de ta voix soutenue!
« Ma lyre ne sait plus que gémir sous mes doigts;
« Et ton époux, comme un lis jeune encore
« Qu'on auroit transplanté loin des pleurs de l'aurore,
« Depuis ce jour affreux qui nous a séparés,
« Flétri par ses douleurs, tombe et meurt par degrés.
« Amante ingrate! ombre cruelle!
« Tu m'entends et ne voles pas?
« Pardonnez-moi, grands dieux, de chercher l'infidéle;
« J'avois cru que l'amour survivoit au trépas. »

A ces plaintes touchantes
Les ombres s'échappoient de leurs cachots divers,
Et, l'œil en pleurs, accouroient voltigeantes:....
Cerbère a vu le trouble des enfers,
Et, surpris de trouver toutes ses voix glacées,
Ouvre et secoue en vain ses trois gueules dressées.
Tantale sans désirs voit les eaux s'approcher,
Et s'enfuir aussitôt de ses lévres arides.
Sisyphe n'est-il pas debout sur son rocher?
Voyez l'urne qui fuit la main des Danaïdes,
Sur sa roue immobile Ixion suspendu,
Les serpents sommeiller sur le front des furies,
Qui, penchant leurs flambeaux, semblent presque attendries,
Et le chantre lui-même, immobile, éperdu,
Rouler ses yeux surpris autour de ce prodige,
Doutant, se demandant: N'est-ce point un prestige?
« Non, non, ce n'est point une erreur,
« Tout céde aux accords de ma lyre;

« Ah! si du dieu des morts on peut fléchir le cœur!
« Je l'essaierai du moins... Qu'importe si j'expire!
« Tout risquer, c'est le droit, le vœu du désespoir.
« Il faudra bien qu'il me rende Eurydice...
« Hélas! est-il un cœur que mon sort n'attendrisse,
« Quand ma lyre et ma voix ne pourroient l'émouvoir...
« Ouvre-toi devant lui, palais épouvantable
« Du prince inexorable
« Dont le trône de fer ombrage l'Achéron. »
Il s'est ouvert: le chantre est aux pieds de Pluton.
Déja sa main flexible et sémillante
Parcourt en bondissant sa lyre résonnante;
Bientôt elle paroît, timide et nonchalante,
Effleurer doucement la corde qui frémit,
Et, secondant sa voix impétueuse ou lente,
Cette lyre à son gré tonne, prie, ou gémit.

« Pardonne à ma douleur extrême
« Si je viens troubler ton séjour,
« Dieu des morts, tu connois l'amour;
« Et j'ai perdu tout ce que j'aime.
« Eurydice est sous ton pouvoir...
« Ah! Pluton, que mon désespoir,
« Que ma voix te fléchisse;
« Rends-moi, rends-moi mon Eurydice.

« Voudrois-tu faire un malheureux?
« Ah! prends pitié de ma jeunesse,
« On n'est plus dieu sitôt qu'on cesse
« D'être clément et généreux.

« Vois ces membres flétris, vois ce pâle visage,
« Lis, si tu peux, dans ce cœur déchiré :
« Tous mes tourments sont ton ouvrage;
« Rends-moi mon Eurydice, et tout est réparé.

« Non, je ne puis penser que ta haine s'obstine
« A toujours m'en priver.
« Oh! songe, songe à Proserpine;
« Sa mère, un dieu, peuvent te l'enlever!
« Voudrois-tu que leur ame, à tes cris inflexible...
« Tu frémis, et pour moi la tienne est insensible...
« Non, non : rival du ciel, l'enfer sait pardonner;
« Mon courage te plaît, tu vas le couronner.
« Ah! que du moins mon sort, que ma voix te fléchisse,
« Rends-moi, Pluton, rends-moi mon Eurydice.

« Rien ne touche ton cœur,
« Ni mes accords ni ma prière?
« Tombe, lyre impuissante, art maudit, art trompeur,
« Je t'abandonne, et je hais la lumière.
« Périsse un monde où je fus trop fameux!
« Moi vivre encore où n'est point Eurydice!
« J'habite les enfers, que la mort nous unisse.
« Frappe, cruel; jouis du trépas de tous deux.
« Ma lyre, hélas! ma voix n'a plus de charmes,
« J'ai trop vécu. »

Pour la première fois Pluton verse des larmes,
Il céde, il est vaincu.
« Eurydice est à toi; fuis, sors de mon empire.

« —Eurydice! — Est le prix des accents de ta lyre,
« Fuis. » Mais il la perd sans retour,
S'il jette avant de voir le jour
Un regard, un seul regard sur elle.
Telle est la loi du sort; loi constante et cruelle!
N'importe; trop heureux, il a fendu la nuit,
Et de loin à pas lents Eurydice le suit.
Ils arrivoient; le jour rasoit déja leur tête,
Lorsqu'impatient de ses feux,
Vaincu, le chantre oublie un ordre rigoureux,
Et s'arrête.
Il a vu son épouse; et ses travaux perdus,
Comme une onde qui fuit, passent et ne sont plus.
Le Styx en a mugi; son dieu, brûlant de joie,
Tressaille sur son trône, et réclame sa proie,
Qui laisse en ces vains mots tomber sa foible voix:
« Malheureux! qu'as-tu fait!... une seconde fois
« Je te perds, tu me perds... et dans l'ombre éternelle
« Déja le destin me rappelle;
« Déja mon œil se ferme... Orphée... ah!... cher amant...
« Viens, qu'une fois encore Eurydice t'embrasse!
« C'en est fait pour toujours, n'espère plus de grace...
« Hélas! ces foibles bras te cherchent vainement,
« Tendus au travers des ténèbres!
« Orphée! Orphée!... » A ces clameurs funèbres,
Tout pâle, tout tremblant il étoit accouru;
Il croyoit l'embrasser, elle avoit disparu.
Quels cris il a jetés! quel regret le dévore!
Il l'appelle, l'appelle, et la rappelle encore;
Il pleure, il court, il veut repasser l'Achéron,

Aux dieux des morts, s'il peut, arracher son pardon,
Et sur la terre encor ramener son amante:
Mais l'impitoyable nocher
Toujours lui défend d'approcher
De sa barque flottante.
Que fera-t-il sans elle? où traîner ses regrets?
Depuis neuf mois entiers, à travers les forêts,
Seul, désespéré, morne, errant à l'aventure,
Ce déplorable époux lamentoit ses douleurs,
Et toute la nature
Gémissoit avec lui, pleuroit sur ses malheurs;
Quand soudain près de l'Hébre ont paru des bacchantes,
Qui, pour venger leur flamme, objet de ses mépris,
Sur lui fondent en foule, et, de leurs mains sanglantes,
Déchirent ses membres meurtris,
Les dispersent dans l'onde; et la troupe s'écoule.
Sur l'Hébre épouvanté long-temps sa tête roule,
Et sa voix même alors
Crie encore: Eurydice! Et le fleuve et ses bords,
Témoins d'un injuste supplice,
En échos prolongés redisoient: Eurydice[1]!

[1] Je n'ai point composé cette pièce pour lutter avec les auteurs qui ont traduit l'épisode d'Aristée. Elle étoit faite long-temps avant que je connusse leur traduction. (*Note de l'auteur.*) — On voit par cette déclaration de l'auteur, que ce poëme est un ouvrage de sa première jeunesse. Cette considération doit désarmer la critique. Au surplus, quelque imparfaite que soit cette imitation, elle n'est pas, suivant Fréron, tout-à-fait dénuée de mérite. « A travers de « nombreux défauts, dit-il, le génie étincelle et ne demande qu'un « goût plus épuré pour paroître dans toute sa force et dans tout « son éclat. »

ÉLOGE

DE SON ALTESSE ROYALE

LÉOPOLD IER,

DUC DE LORRAINE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A S. A. R. MONSEIGNEUR

LE PRINCE CHARLES-ALEXANDRE,

DUC DE LORRAINE*.

MONSEIGNEUR,

Un auteur, avant de mettre au jour ses productions sous les auspices d'un nom illustre, doit

* Troisième fils de Léopold I[er], né en 1712 et mort en 1780. Entré de bonne heure dans la carrière des armes, le prince Charles-Alexandre s'y distingua autant par sa bravoure que par son instruction et sa sollicitude pour les soldats dont il étoit adoré. Appelé plus tard au gouvernement des Pays-Bas, il signala son administration par la constante protection qu'il accorda au commerce, et l'abondance qu'il fit régner dans la Belgique. Les gens de lettres, qui admiroient ses connoissances variées, eurent en outre particulièrement à s'en louer, pour la bonté avec laquelle il les accueilloit et mettoit à leur disposition sa bibliothèque, son cabinet de médailles et d'histoire naturelle. En un mot, il fut digne de son père Léopold I[er] et de son aïeul Charles V.

avoir mendié son aveu : ils arrêtent ensemble, je rougis de le dire, une espèce de convention tacite également indigne de tous deux : l'un s'engage souvent à trahir la vérité dans une épître tissue de flatteries, dont le protecteur rit le premier ; l'autre à payer son mensonge. J'ai dédaigné cet usage humiliant, et VOTRE ALTESSE ROYALE, loin de s'en offenser, approuvera, j'en suis sûr, l'audace d'une muse qui, pour la célébrer plus noblement, a voulu conserver toute sa liberté. Les hommages volontaires, désintéressés, sont les seuls qui plaisent aux ames délicates. Croirai-je d'ailleurs qu'un fils désavoue l'éloge d'un père, ou qu'un héros rejette le portrait d'un grand homme? C'est celui de LÉOPOLD que j'ose offrir à VOTRE ALTESSE ROYALE. Héritière et témoin de ses vertus, elle trouvera peut-être que je les ai peintes foiblement : je ne m'abuse point, et j'ai senti la médiocrité de mes talents ; mais, né dans le sein de la Lorraine, je n'ai pu résister à l'envie d'élever un monument public au meilleur de ses souverains.

VOTRE ALTESSE ROYALE aima les lettres dès son enfance ; et vos exploits militaires, dont l'Europe s'entretiendra long-temps avec admiration, ont

été les effets de vos lumières bien plus encore que de votre valeur. Aussi avez-vous toujours honoré de votre auguste protection les muses, même les plus obscures, persuadé qu'après l'art de faire de belles actions, l'art le plus glorieux est de les célébrer. Il vous étoit réservé de donner au monde le modéle d'un grand prince. Citoyen ignoré, mais jeune encore, je me croirois heureux, si jamais, encouragé par vos regards, Apelle nouveau, j'étois digne de peindre Alexandre.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,



DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

GILBERT.

ÉLOGE
DE LÉOPOLD Ier *.

MESSIEURS,

C'est d'un grand de la terre que ma foible voix entreprend aujourd'hui l'éloge; et la vérité n'aura point à rougir de l'encens qu'il recevra de nous. Périssent

* Lu à l'académie de Nancy et publié en 1774. — L'orateur présente son héros sous deux points de vue qui forment la division de son discours. Dans la première partie, il considère Léopold comme un bon roi, uniquement occupé du bonheur de ses sujets; dans la seconde, comme un législateur donnant des lois, des mœurs, un caractère aux Lorrains. Le fond de ce discours ne présente rien de neuf, rien que n'aient déja dit tous les panégyristes des rois. Le soin du bonheur public, les abus réformés, des établissements utiles, font presque toujours la matière de ces sortes d'éloges; on diroit que tous les souverains se ressemblent, qu'ils ont tous eu les mêmes vues, qu'ils ont toujours été animés du même esprit. Je voudrois qu'un orateur s'attachât davantage à peindre le génie et le caractère du prince qu'il célèbre: l'entreprise, il est vrai, seroit plus difficile à remplir; mais aussi ce seroit épargner aux lecteurs bien des redites. Quant à la partie du style, le discours de M. Gilbert renferme un grand nombre d'expressions et de métaphores qui ne seront point avouées par le goût; du reste il annonce dans son auteur de l'esprit, de l'imagination, du talent. (FR.)

les muses qui trafiquent du mensonge et de la gloire avec les maîtres du monde! La crainte, l'ambition, la foiblesse, l'intérêt, à la honte des lettres, ont, je le sais, dans tous les temps procuré tour-à-tour des panégyristes aux plus cruels tyrans; et Néron même fut loué par le poëte de la liberté[1]. De nos jours l'éloquence s'est mise pour ainsi dire aux gages des souverains : durant leur vie, elle s'applique à couvrir leurs injustices des couleurs et du nom des vertus, afin que les hommes, trompés, souffrent sans murmure le joug de l'oppression; après leur mort, on l'entend gémir sur leur tombe, et proclamer à grands cris pères du peuple, des monstres qui n'en furent souvent que les fléaux. Aussi les apothéoses des rois sont-elles presque toujours suspectes, même aux yeux des simples; et ceux qui les ont faites, odieux et méprisables. Présage terrible sans doute pour un orateur qui viendroit offrir à votre admiration l'image d'un prince dont toutes les actions ne seroient pas avouées par la vertu! mais, dix lustres après son trépas, je vais célébrer Léopold; et, ce qui me rassure contre l'anathème lancé d'avance sur les panégyristes des fronts couronnés, je vais le célébrer... en quels lieux? C'est au milieu d'un peuple qui trente ans goûta sous ses lois la paix, l'abondance et le bonheur; c'est dans une ville où je ne puis nulle part jeter les yeux sans rencontrer des monuments de sa bienfaisance; c'est devant une assemblée où je remarque une foule d'hommes qui lui

[1] Lucain. Voyez l'invocation de la Pharsale.

doivent leur fortune et leurs honneurs; qui, au moment où je parle, essuient les larmes que le nom seul de leur bienfaiteur arrache à leur reconnoissance.

Respectables vieillards, vous à qui il fut donné de voir le plus grand des princes; magistrats, à qui ses travaux épargnent tant d'études, de soins, de veilles dans la plus honorable et la plus pénible des fonctions; vous tous, ô citoyens qui daignez m'écouter, et dont les pères se plaisent encore à raconter les hautes actions de Léopold! soit que je peigne ce héros renonçant aux combats, glorieux amusements de son jeune âge, ordonnant à nos contrées désertes de se peupler, ressuscitant l'industrie et les arts parmi nous, fermant la porte de ses états à la guerre, les élevant, les maintenant par sa sagesse au comble de la prospérité; soit que je le représente donnant des lois, des mœurs, un caractère aux Lorrains, ou que, pénétrant les secrets de sa vie privée, je fasse voir dans un souverain le père, l'ami, l'homme enfin accompli, élevez la voix, attestez les prodiges que je raconterai, rendez hommage au restaurateur, au législateur de la Lorraine, au vrai sage; et si mes crayons ne retracent pas toujours ses vertus avec autant de force qu'elles sont imprimées dans vos cœurs, en faveur de mon zéle pardonnez à la foiblesse de mes talents: on doit plaire aux ames reconnoissantes, lorsqu'on leur parle de leur bienfaiteur.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne louerons pas Léopold d'avoir eu pour aïeux une longue suite de princes qui, depuis sept cents ans, régnoient sur la Lorraine; mais nous nous écrierons: Heureux les peuples parmi lesquels une si grande ame fut placée dans un si haut rang! Si les premières années de l'homme annoncent ce qu'il doit être un jour, jamais fils de héros ne donna de plus belles espérances à la terre; et ces germes féconds des vertus qu'il montra dans la suite, déja développés par une éducation cultivée, furent encore multipliés par le malheur, le plus excellent précepteur des humains. Charles V, qu'on ne sauroit nommer sans se rappeler Vienne menacée et délivrée du joug des Ottomans, la Hongrie conquise, cent combats dont il sortit vainqueur; Charles V, dépouillé de sa couronne, forcé de finir sous des cieux étrangers sa carrière, ou plutôt un exil qui commença avec sa vie, n'avoit laissé pour héritage à son fils que son infortune, la reconnoissance de l'Allemagne, et des prétentions incontestables sur un trône qu'il n'avoit point occupé. Digne sang d'un tel père, souverain réduit à servir, mais résolu de faire rougir la fortune

de ses crimes, Léopold se voua d'abord aux armes; et sans doute il eût égalé les plus fameux guerriers s'il n'avoit préféré le paisible honneur de rendre heureux les hommes à la gloire tumultueuse de les dompter. Que ces cœurs assez injustes pour croire mon héros foible ou lâche quand il emploiera tous ses efforts à repousser la guerre loin de ses provinces, au lieu de travailler sans cesse à se rendre formidable à ses voisins, à reculer ses frontières, tantôt en prenant part aux dissensions des rois pour en recueillir les fruits, tantôt en semant avec adresse la discorde entre eux, pour devenir leur arbitre et leur vendre la paix; que ces cœurs, dis-je, le suivent avec moi, ou sur les bords du Rhin, ou dans les champs de Temeswar. Le voyez-vous se précipiter au milieu des ennemis tonnants de toutes parts, comme un aigle au travers des foudres et des éclairs? Si jeune encore, d'où lui vient ce mépris de la vie? La terreur, le trépas, l'environnent; les mourants autour de lui tombent sur les morts; un de ses gentilshommes vient d'être à ses côtés renversé par le plomb mortel; son coursier même expire sous lui tout sanglant; et le fils de Charles V, dans sa seizième année, montre en ce moment l'intrépidité de son père, vieilli dans les camps.

Fuyez, jeune héros, fuyez des périls inévitables, abandonnez ce théâtre de la mort; vous n'êtes encore qu'un soldat de l'empereur, mais déja vos jours lui sont nécessaires; mais vos tristes sujets, à qui vous vous devez, réclament une vie si précieuse. « Non, « dit-il, la perte de ma vie sera moins à plaindre que

« celle de mon honneur: mes frères peuvent réparer « le vide que causera mon trépas; mais rien ne peut « réparer la brèche qu'une lâcheté feroit à ma ré« putation. »

Laissons-le, ce lion, assouvir la soif qu'il a du sang des chasseurs; bientôt nous le verrons oublier sa force, déposer son orgueil, et cette ardeur pour les combats. Oui, messieurs, le premier sacrifice que Léopold destine à son peuple, c'est celui du penchant qui l'entraîne aux armes. Ni cette ivresse que donnent aux jeunes cœurs les premiers succès, ni la vivacité de son âge, qui lui peignoit la gloire militaire sous les couleurs les plus séduisantes, rien ne pourra le détourner de ce généreux sacrifice; il n'appartient qu'à Léopold de commencer sa carrière par l'effort qui coûte le plus aux grands hommes, et qui met le comble à leurs belles actions: par se vaincre soi-même.

Le traité de Riswick est conclu; Louis redonne nos provinces au sang de leurs antiques souverains: comment s'est préparé cet heureux événement? par quelle adresse, à peine dans l'âge de régner, Léopold obtient-il ce qui fut refusé à son père après quarante ans d'intrigues, de réclamations, de malheurs et de gloire? Nous aimons à penser que la reconnoissance de l'Allemagne consomma l'ouvrage; mais la prudence et l'activité de Léopold l'avoient commencé. Ici, messieurs, un nouvel ordre de faits se présente devant nous: vous n'avez encore vu que le fils de Charles V, et le duc de Lorraine va seulement paroître.

Des guerres fréquentes, ou plutôt une seule guerre, qui duroit depuis soixante et dix ans, avoit rassemblé sur nos contrées plus d'horreurs que n'en peut imaginer l'esprit des hommes : tour-à-tour enlevées, rendues, reprises à leurs maîtres légitimes, elles étoient en proie aux Français, alors nos tyrans, aujourd'hui nos frères. La désolation, la disette, et la mort, sembloient en avoir fait leur séjour, et nos champs n'étoient couverts que de remparts détruits, de temples renversés, de cadavres et d'ossements affreux : plus de citoyens dans les villes, plus de laboureurs dans les campagnes; la moitié des Lorrains pleuroit l'autre moissonnée par le fer ou les fléaux du ciel. De toutes parts on fuyoit pour aller en d'autres climats chercher un sort plus doux. Des alarmes éternelles, un découragement général, avoient étouffé l'industrie et l'amour du travail. Eh! pourquoi le cultivateur couvriroit-il la terre de moissons? pour les voir servir de nourriture à ses bourreaux? Pour qui le commerce apporteroit-il dans nos murs les tributs qu'il doit au luxe? pour des spectres qui manquent d'aliments? Par-tout vous auriez vu les droits confondus, le noble distingué seulement de l'artisan par une misère plus orgueilleuse, le désespoir courir les cheveux épars; on entendoit le foible reste d'un peuple jadis si florissant sous les Antoine, les Charles, les Henri, s'écrier : Oh! quand luira le jour où la paix nous sera rendue? quand respirerons-nous de nos longues infortunes? faut-il craindre éternellement pour nos fils au berceau, pour le lit de nos

épouses, pour nos pères courbés sous le fardeau des ans? Hélas! nous ne savons plus que verser des larmes. O Dieu! prends pitié d'un peuple infortuné! ô Dieu! fais que le Français nous traite comme ses enfants, ou rends-nous nos princes légitimes! Nous avons trop gémi sous des armées de tyrans.

Rassurez-vous, citoyens désespérés. Il est arrivé celui qui doit adoucir vos maux, celui que vos vœux appellent depuis tant d'années. Telle qu'au printemps, à l'aspect du soleil, qui s'étoit caché durant un long et rigoureux hiver, on voit la terre, fécondée par ses rayons, se revêtir de gazons frais, de fleurs, de moissons verdoyantes; des troupeaux nombreux bondir sur de gras pâturages; les oiseaux se caresser dans les bosquets rajeunis, et peupler l'air de nouveaux citoyens; le monde entier offrir par-tout l'image du bonheur: telle, à la vue de Léopold, parut toute la Lorraine. Ce n'étoit plus ce désert immense semé de quelques chaumières et de vastes ruines. Des hameaux pleins d'hommes robustes et laborieux, des cités entières, un peuple innombrable, sembloient être sortis de la terre pour couvrir cette heureuse contrée. Mais par quelle voie opéra-t-il ces prodiges? comment maintiendra-t-il son peuple dans la prospérité? Pénétrons un moment les secrets de sa politique, et mesurons la profondeur de son génie.

La situation de la Lorraine entre l'Empire et la France, dont les souverains, alors rivaux toujours désunis, se livroient sans cesse la guerre, exposoit cette province à en être souvent le théâtre ou la vic-

time. Léopold dit à son cœur : La paix seule peut rendre un état florissant. Mes peuples épuisés ne respirent que le repos : ce n'est pas assez d'avoir en leur faveur vaincu mon inclination pour l'héroïsme guerrier, si je n'écarte loin d'eux et le trouble et l'horreur des armes. Voisin du Français et du Germain, c'est avec eux seuls que je puis avoir des intérêts à démêler ; enchaînons dans leurs mains les foudres dont ils pourroient frapper mes sujets. Dès ce moment il conclut avec Louis une alliance qui le mettoit à l'abri de ses entreprises. Déja, par sa mère, neveu de l'empereur, par son hymen avec Élisabeth-Charlotte d'Orléans il le devenoit encore d'un monarque le plus grand qui fût alors en Europe s'il eût été meilleur citoyen, et rendoit ainsi protecteurs de son trône, de la tranquillité des Lorrains, les seuls potentats qui pussent troubler son régne. Persuadé que l'extrême indigence, loin d'éveiller l'activité des hommes, les plonge dans une langueur funeste ; que le malheureux songe bien plus à se plaindre qu'à chercher les moyens d'embellir son sort ; qu'un prince ne doit pas estimer sa puissance, sa richesse sur l'étendue de son empire, mais sur le nombre de citoyens qu'il renferme, mais sur leur aisance et leur industrie ; après avoir mis la Lorraine en sûreté au-dehors, il jette les yeux sur ses habitants, diminue le fardeau des subsides, leur fait part de ses propres trésors, appelle ou retient par ses bienfaits les étrangers dans ses provinces. L'agriculture encouragée est rétablie dans son premier honneur. Quelle foule de privilèges accordés

au commerce! que d'établissements en sa faveur! A qui devez-vous, Lorrains, ces routes nombreuses et magnifiques, ouvrages dignes de l'opulence de l'ancienne Rome, faites pour ouvrir aux productions de tous les climats les portes de vos villes? A Léopold. Ces manufactures qui rendent encore aujourd'hui les nations voisines vos tributaires? A Léopold. Ces artistes utiles qui sont venus de toutes parts adopter la Lorraine pour patrie? A Léopold. Ce peuple même proscrit dans le monde entier trouve un asile sous sa domination; mêlé avec ses sujets, leur communique dans les affaires cette audace pour entreprendre, cette prudence, ces ressources pour exécuter, ce génie actif, industrieux, qui le caractérisent; et rangé sous une police sage, se dépouille au milieu d'eux de cette défiance, cette avarice, cette fourberie, inévitables effets du malheur et de la persécution, vices affreux dont l'accuse peut-être avec justice le reste de la terre. Dans tous les états, dans tous les rangs l'émulation s'allume. Léopold ne veut point que sur toute la face de la Lorraine un seul homme soit vu dans l'oisiveté; et déja se sont élevés à sa voix des asiles où ces pauvres à qui la vieillesse ou d'autres infirmités interdisent les travaux seront rassemblés, et finiront dans un sort paisible leur vie qui devoit être un fardeau pour leurs frères. Cette élite respectable de la nation, que les préjugés, compagnons d'une haute naissance, semblent dévouer aux occupations militaires ou à la mollesse, sous un gouvernement pacifique, ne languira pas cependant dans

nn repos infructueux pour son pays. Eh! qui pourroit rougir d'imiter Léopold? Elle viendra près du trône, revêtue des emplois de la paix, s'associer aux grands desseins de son prince; et les ministres de la vengeance, de la mort, le seront du bonheur et de l'humanité.

Je me sens ici, messieurs, forcé de rompre le fil de mes idées. Les mânes de Léopold m'accusent de leur ravir trop long-temps la plus belle moitié de leur gloire, et je dois vous peindre tout ce qu'il fit pour ces braves gentilshommes, ou plutôt interroger leurs fils, et leur en demander compte. S'il s'en trouve aujourd'hui dans ce sanctuaire des arts, ils sont trop vertueux sans doute pour rougir d'avouer ce qu'ils doivent au héros que je célèbre. Répondez, illustres et dignes rejetons des antiques soutiens de cette province. Les ombres de vos pères sont sorties de leurs tombeaux; elles remplissent en foule ce lieu qui retentit du nom qui leur est cher, jusqu'au sein de la mort. Il me semble les voir tressaillir encore d'admiration au récit des merveilles dont elles furent les témoins. Elles aiment peut-être à voir un Lorrain brûler sur les autels de leur bienfaiteur un encens qu'elles partagent. Elles viennent vous ordonner, ces ombres généreuses, de révéler ce qu'elles vous ont appris tant de fois. Répondez, que vous ont dit vos pères? qu'épuisés par de longues guerres, par leur constance à défendre la cause commune, ils traînoient dans une indigence obscure des noms respectés depuis plusieurs siècles, mais alors avilis; que Léopold,

sensible à leurs revers, étoit allé lui-même les chercher au fond de leurs châteaux solitaires et ruinés, pour partager avec eux son opulence et son pouvoir; que ces palais fastueux où vous habitez encore, dont s'enorgueillissoit cette capitale, avant qu'un autre Léopold l'eût embellie, étoient l'ouvrage de ses dons; que leurs domaines, leurs fiefs aliénés, avoient été rendus par ses trésors à leurs anciens possesseurs; qu'enfin toute cette splendeur qui distinguoit leurs maisons leur venoit de lui.

De quelles bontés ne vous a-t-il pas personnellement honorés? répondez. En quels lieux, par les soins de qui votre jeunesse fut-elle élevée? Ne fut-il pas érigé pour vous ce monument, école célébre de Mars, où des maîtres habiles, tirés de toutes les nations, préparoient même aux princes étrangers d'illustres appuis? Combien de fois ce grand homme demanda-t-il avec intérêt à vos pères le nombre, les talents, les vues de leurs fils; et si vous avez rempli avec honneur les premières places de l'état, n'est-ce point au prince dont vous les teniez, qui sut choisir celles où votre génie pouvoit se déployer dans tout son éclat, n'est-ce point à lui seul que vous êtes redevables de vos succès? O générosité plus qu'humaine! O mânes adorés du modéle des rois! ils se souviendront à jamais, ces nobles reconnoissants, que vous avez ressuscité la gloire de leur race. J'en jure par ces larmes involontaires que répandent ceux qui m'écoutent, par les ombres de leurs aïeux dont ils sont environnés, qui les ont remplis de leur ame héroïque, j'en

jure par vous-mêmes; car après Dieu, de qui vous fûtes l'image, vous êtes l'objet le plus sacré pour des Lorrains. Jetez, mânes augustes, jetez du haut du ciel un regard de complaisance sur eux. Recevez, comme l'éloge le plus digne de vous, le serment qu'ils font tous entre mes mains de transmettre à leurs fils, ainsi qu'un héritage, l'histoire de vos bienfaits. Enfants magnanimes des défenseurs de la patrie, me démentez-vous? ne le jurez-vous pas?

Mais ces largesses immenses prodiguées à la noblesse, cette abondance de biens où l'avoit placée le duc de Lorraine, n'étoient pas seulement des effets de sa bienfaisance ou de sa tendresse pour elle. Il avoit vu dans les états les mieux policés la pauvreté ambitieuse des grands, appelés par leur naissance aux charges importantes, enfanter les malversations, les tyrannies subalternes, causes secrètes mais certaines de la chute des empires; il savoit que leur aisance, suivie de nombreux besoins, sert, si j'ose ainsi m'exprimer, d'aliment aux arts, instruments ordinaires de la richesse du peuple; et comme la prospérité générale étoit l'unique objet de ses vœux, il l'assuroit même par ses bontés envers les particuliers. Aussi différoit-il en sa libéralité de ces souverains qui, généreux par ostentation, craignent cependant de l'être aux dépens de leurs plaisirs, et ruinent le reste des citoyens, pour entretenir le faste de ceux qui les entourent. Loin de voler à la patrie ce qu'il donnoit à ses protecteurs, pour transmettre au simple sujet la fortune et la magnificence du

prince, on le voyoit se condamner à la fortune du simple sujet: semblable au Rhin, ce roi des fleuves, qui, divisant ses eaux en diverses rivières également majestueuses, porte sous leur nom l'abondance et la fécondité dans un pays immense, et se change lui-même en foible ruisseau.

Ne vous figurez pas, messieurs, que je prête à mon héros des vues factices, des motifs supposés, un art, une habitude imaginaire de méditer ses moindres actions, de les diriger toujours vers la félicité publique. Tant d'application n'est pas, j'en conviens, l'apanage ordinaire des maîtres de la terre; mais je parle de Léopold, et ce nom seul doit vous annoncer plus qu'un roi. Je violerois les lois divines et humaines, disoit-il, si je dérobois au soin de mes peuples un seul de mes instants. Leur donnerois-je l'exemple de la mollesse, moi qui commande à chacun d'eux de remplir avec courage, avec fidélité, les devoirs de son emploi? Nous formons tous ensemble un même corps, et ce corps c'est l'état: souverain, j'en suis la tête, les grands en sont les bras, les pieds qui le soutiennent ce sont les citoyens inférieurs. C'est à moi de voir, d'entendre, d'ordonner, de régler, pour le salut commun, les divers mouvements des membres. Si je néglige un moment mes fonctions, ce vaste corps, s'agitant, se traînant au hasard, tombera dans l'abyme et me perdra moi-même avec lui. Fondé sur ces vérités salutaires, il n'a point abandonné les rênes de l'empire à des mains mercenaires. Voudroit-il, à l'exemple du vulgaire des grands rois, borner ses tra-

vaux au choix de ses ministres, s'approprier la gloire de leurs belles actions, et jouir lâchement d'un héroïsme emprunté? Tout pense, tout agit par lui seul. Là s'élevoit le cabinet solitaire où chaque jour occupé de la patrie, il rétablissoit l'ordre des finances, en rendoit le gouvernement facile et simple, trop sûr qu'une administration compliquée, par la foule d'agents subalternes qu'elle exige, absorbe les revenus d'un état, et cause infailliblement sa ruine. Ici, dans un temps où la disette affligeoit l'Europe entière, devançant l'aurore, il venoit arracher au sommeil un magistrat éclairé, méditoit avec lui les moyens d'écarter de ses provinces ce fléau destructeur, traçoit le plan d'une police utile sur les grains, défendoit le transport des nôtres, forçoit l'Allemagne de partager avec nous les siens, commandoit à de riches magasins de s'élever dans chaque cité pour distribuer les trésors de l'abondance à ses habitants, facilitoit par de sages ordonnances les emprunts aux pauvres, leur procuroit des ressources pour ensemencer leurs terres, ou leur prodiguoit ses propres richesses. Plus loin s'ouvroit le portique où, recevant avec indulgence les plaintes des opprimés, il leur accordoit vengeance. Près de ces lieux (ces vieillards vénérables se sont plu souvent à me le redire), dans ces moments d'alarmes où des mères désespérées, emportant leurs fils dans leurs bras, fuyoient avec des cris horribles de leurs maisons en proie aux flammes, on l'a vu plus d'une fois (ô marque d'humanité inconnue jusqu'à lui, je ne dis pas dans les fastes

des rois, mais dans l'histoire du dernier des grands!) on l'a vu se mêler parmi les citoyens empressés à réprimer les fureurs de l'incendie, établir l'ordre, presser, tendre lui-même des secours de cette main qui gouvernoit le timon de l'état, par-tout donnant toujours l'exemple et de la vigilance et de l'activité. Quelquefois dans ces rues écartées il erroit sans suite, encourageoit les malheureux à lui raconter leurs peines, et rendoit justice à des familles gémissantes qu'un ministre dédaigneux avoit refusé d'entendre. La peste, suite horrible des longues guerres, menace-t-elle la Lorraine, du fond de ce palais il a déja fermé toutes les communications avec les pays infestés, et, par sa prudence et par ses nombreuses largesses, il a sauvé son peuple entier d'une mort inévitable. Ne nous vantez plus, orateurs sanguinaires, ces assassins couronnés qui, pour ajouter à leur royaume un coin de terre, un hameau, sacrifient des milliers d'hommes: Léopold fut aussi conquérant; mais son génie seul lui tenoit lieu d'armée; et tandis que les Lorrains goûtoient les douceurs de la paix, du sein de cette capitale, il a rangé vingt cités sous sa domination; celles-ci, en obligeant la France, par d'heureuses négociations, de consommer un traité qu'elle sembloit avoir oublié; celles-là, par des acquisitions adroitement préparées, et qui, rouvrant un champ plus libre au commerce intérieur de nos provinces où ces villes étrangères étoient enclavées, devenoient pour nous une nouvelle source de richesses.

Mais où trouver dans la Lorraine entière un lieu

qui n'atteste et ses bontés et son zéle infatigable à rendre ses états florissants? J'oserois presque interroger cette terre muette, voisine de l'Alsace, vastes cantons jadis déserts, hérissés de forêts éternelles, et lui demander qui l'a couverte d'habitants, qui l'a transformée en pays fertile, si ce n'est Léopold? Il avoit dit: J'enchaînerai le bonheur au milieu de mon peuple; et si de nombreux obstacles l'ont quelquefois retardé dans le cours de ce vaste projet, il les a tous surmontés, et toujours par les plus sages moyens.

Vous rappellerai-je, messieurs, cet événement à jamais célébre, quand la France, exigeant l'échange de cette province, tenta pour l'obtenir tout ce que l'art des négociateurs a de plus secret: conjoncture délicate où, quelque parti que le prince embrassât, il paroissoit se mettre en butte aux plus cruelles souffrances? Que devoit-il faire? abandonner ses sujets? il ne sauroit se résoudre à laisser imparfaite leur félicité, à descendre du trône de ses aïeux, rétabli par ses soins, pour aller régner sur des climats inconnus. Hélas! tremblant de le perdre, déja vous eussiez entendu son peuple jeter des gémissements affreux: les pères, se rappelant avec horreur leur misère passée, et la comparant à leur richesse présente, disoient à leurs fils: Il va donc nous délaisser, celui qui faisoit les délices de notre vieillesse! nous mourrons malheureux, et nous emporterons dans la tombe la douleur de voir nos tristes enfants soumis à des maîtres étrangers. Que devoit-il faire? refuser? il

exposoit ses états au ressentiment d'un souverain qui pouvoit les écraser sous le poids de son immense pouvoir. Que devoit-il faire? Ce qu'il fit: souscrire aux volontés de la France, mais à des conditions dont elle fût éblouie, qu'elle ne pût remplir, qui, compromettant les droits des autres puissances, anéantissent le traité aussitôt qu'il seroit connu.

Les malheurs sont-ils donc enchaînés les uns aux autres? La mort du roi d'Espagne rallume les flambeaux de la guerre; toute l'Europe est en feu. Chaque prince veut avoir part aux débris de cette déplorable monarchie; de tous côtés les armées s'opposent aux armées, comme des lions avides qui, dans l'absence du pasteur, acharnés sur une génisse sanglante, se disputent son cadavre déchiré. Pressé par Louis, pressé par l'empereur de rompre la neutralité dans laquelle il s'est retranché, Léopold ravira-t-il aux Lorrains la paix, premier fondement de leur prospérité naissante? attirera-t-il sur eux la vengeance de l'un de ces deux rivaux, en se déclarant pour l'autre? Non. Mais si le Français, craignant que les Autrichiens, maîtres de Landau, ne pénètrent dans son royaume par la Lorraine, lui propose de recevoir une injurieuse garnison dans Nancy, l'acceptera-t-il? Non. Si cette redoutable garnison s'avance, résolue d'entrer de force au sein d'une ville dépourvue et de troupes et de remparts, lui résistera-t-il avec ses seuls gardes? Non: il est des moments où le sage doit plier sous la loi du plus fort. Je le vois sortir de sa capitale, sans l'ouvrir, sans la fermer aux Français, con-

tent de veiller à la sureté de ses habitants ; et, par cette conduite ingénieuse, il conserve la bienveillance de l'empereur et de Louis, prépare de loin à son fils le chemin du trône des Césars ; et nos provinces, comme une île fortunée au milieu des mers en fureur, restent tranquilles, tandis que le reste de l'Europe est en proie au tumulte des armes. Bientôt même, par sa médiation, l'Allemagne et la France concluent une paix dont il recueille des fruits capables de le dédommager de l'affront fait à sa dignité souveraine.

De nouveaux revers nous menacent encore : un prince s'est élevé, dont le vaste génie, aveuglé par la fureur des systèmes, veut rétablir les finances de l'empire confié à ses soins, en substituant des effets d'une valeur factice à des espéces d'une valeur réelle. Les peuples, éblouis par l'espoir d'un gain facile, courent avec joie à leur perte : Français, Anglais, Hollandais, tout est infesté de cette contagion. Quelles ressources n'épuise point Philippe pour l'introduire en nos contrées ! Mais ni les liens du sang, ni les piéges de la politique, ni l'or offert et prodigué, rien ne peut séduire Léopold. « J'aime mes peuples, ré« pond-il ; je serois indigne d'eux si je sacrifiois leurs « fortunes à mes intérêts. »

C'est par cette sagesse constante, par cette bienfaisance éclairée, par cette politique salutaire, qu'il rendit la Lorraine rivale des plus puissants royaumes, suppléant par l'opulence à ce qui lui manquoit d'étendue. Eh ! quels prodiges cet immense empire, enrichi des dépouilles de tant de nations vaincues,

quels prodiges offroit donc alors la France aux yeux du voyageur, qu'il ne retrouvât dans nos contrées? Les sciences et les arts florissants? Les sciences et les arts florissoient parmi nous. J'en prends à témoin cette foule d'hommes célèbres, lumières de nos aïeux, cette illustre académie où venoient se former les rivaux des Phidias, des Praxitèle; ces superbes hôpitaux, ces temples magnifiques, tous ces édifices fastueux, monuments qui portent jusqu'aux nues le témoignage du génie des Lorrains et de la grandeur de Léopold. Une cour brillante et polie? Eh! quelle cour devoit avoir plus d'éclat que celle d'un prince dont la noblesse nageoit dans l'abondance, qui cherchoit les talents jusqu'au fond des forêts, pour les placer autour du trône, dans le même temps qu'il donnoit un riche asile à des têtes couronnées, proscrites par des sujets ingrats, abandonnées par Louis même, leur premier protecteur? Un peuple heureux? Ah! redites-nous, Lorrains, s'il étoit alors dans le monde entier un peuple plus fortuné que vous.

L'ignorance, amie des tyrans dont elle excuse toujours la mollesse, oseroit-elle nous dire que ces merveilles n'ont rien d'extraordinaire; qu'il est aisé de bien gouverner un état borné, de l'élever, de le maintenir au comble de la félicité? Vous le savez, messieurs, le plus glorieux effort de l'esprit humain est de transformer les petites choses en objets dignes d'admiration. Il est plus rare, et l'histoire nous l'assure, de voir les peuples malheureux dans un vaste empire que dans un foible royaume; et s'il est diffi-

cile de conduire sagement le vaisseau d'une grande monarchie, il l'est bien plus encore à un prince presque sans pouvoir d'entretenir dans une paix constante sa province ensevelie au milieu de deux fortes puissances toujours en guerre, et qui menacent sans cesse de l'engloutir. Plaçons donc au rang des plus sublimes génies le restaurateur de la Lorraine. Mais nous n'avons vu qu'un coin du tableau: de nouveaux miracles vont éclore sous nos yeux.

SECONDE PARTIE.

Lorsqu'un état désert, pauvre, ignoré, prend subitement une nouvelle face; qu'arrivé, comme par un prodige, au faîte de la grandeur, il étonne la terre de sa richesse et de sa gloire imprévue, il est presque impossible qu'il conserve long-temps cette splendeur miraculeuse, et sa chute est souvent aussi prompte que son élévation: c'est un arbre qui plie et va se briser sous le fardeau trop pesant de ses fruits sans nombre, si la main du cultivateur oublie d'asseoir sur de solides appuis ses branches surchargées de trésors. Mais ces appuis d'un empire, quels sont-ils? Ce sont les instruments mêmes qui servent le plus ordinairement à l'élever; les lois, le caractère du peuple, et les mœurs.

Que ne puis-je, messieurs, m'élever en ce moment au-dessus de moi-même, égaler mon génie à celui de Léopold, et suivre dans son vol cet aigle audacieux, qui semble dédaigner la terre et le repos! Ce n'est donc point assez pour lui d'avoir repeuplé ses provinces, rendu l'industrie et l'abondance à leurs habitants, créé la Lorraine, et de l'avoir créée heureuse? Léopold croit n'avoir rien fait tant qu'il reste quel-

que chose à faire pour la prospérité des Lorrains. « Je « descendrois aujourd'hui du trône, disoit-il, si je ne « pouvois plus faire de bien à mes peuples. » Il faut encore, afin d'assurer la durée de leur bonheur, qu'à sa voix leur caractère se forme, que les mœurs parmi nous reprennent leur antique pureté; que du sein du chaos sorte l'admirable édifice de nos lois. Les entreprises les plus épineuses sont les plus dignes de lui: un esprit vulgaire voit les difficultés attachées aux projets utiles, et les abandonne; Léopold voit le bien qu'ils doivent produire, et les exécute.

Avant d'examiner les travaux de ce nouveau Lycurgue, demandons-nous: Qu'est-ce qu'un prince législateur? C'est un homme tout-puissant qui donne lui-même des bornes à son autorité, qui l'enchaîne volontairement sous un pouvoir supérieur, pour mettre ses sujets en sûreté contre ses passions. C'est un maître qui dit à ses esclaves: Soyez libres et faisons ensemble un traité; vous m'obéirez sans murmure quand mes ordres seront équitables; moi je protégerai vos travaux, vos fortunes, vos maisons; si je manque à ces devoirs, alors je deviens votre égal, et la loi, notre commune souveraine, sera juge entre nous. C'est un héros qui fait le sacrifice le plus pénible, le plus honorable pour un roi, le sacrifice du pouvoir arbitraire. Demandons-nous encore: Qu'est-ce qu'un sage législateur? C'est un philosophe dont l'ame est le sanctuaire de la justice, sensible, ferme, généreux, ami de l'ordre et de l'humanité, qui, semblable au Dieu de l'univers, tient dans sa main tous les secrets

du cœur humain, profondément instruit de la situation, du caractère du peuple qu'il a policé, riche de tous les trésors du cœur et de l'esprit: car il a fait des lois qui donnent assez de confiance au foible pour oser recueillir de son champ, de son industrie, tous les fruits qu'il peut en tirer, sans crainte de les voir dérobés par une main étrangère; au fort, assez d'effroi pour étouffer dans son sein le desir de l'usurpation et de la tyrannie; des lois avares de l'or et du sang des hommes, promptes à punir le crime, mais plus ardentes encore à le prévenir; qui mettent l'innocence accusée à l'abri des jugements de la prévention, de l'ignorance, de l'erreur, ou lui laissent, lorsqu'elle est condamnée, des ressources contre l'iniquité; applicables à toutes les circonstances, sans être obscures ou trop nombreuses; qui entretiennent une harmonie constante dans les familles, entre les rangs divers; des lois enfin qui, toutes différentes qu'elles sont entre elles par leur objet, liées par des rapports invisibles, parviennent également à ce but, la félicité constante des peuples et la grandeur de l'état. Ici, messieurs, vous m'arrêtez, et dans ces deux portraits vous reconnoissez Léopold.

Si les ouvrages de ce grand prince ne publioient assez par eux-mêmes sa gloire et la sublimité de son génie, orateur ingénieux à profiter des moindres circonstances pour étendre la matière de son éloge, peignant avec feu les obstacles qu'il eut à surmonter, je vous promènerois, au flambeau de l'histoire, à travers les ténèbres qui couvroient avant lui notre lé-

gislation, si l'on peut dire que nous en avions une: vous verriez la force décider encore du droit; des coutumes gothiques, la plupart nuisibles au bien public, multipliées et variées à l'infini dans la même province; le caprice des juges tenant lieu de réglement dans les procédures, de forme dans les jugements; les abus les plus bizarres érigés en autorités respectables; à peine quelques sages ordonnances, ou devenues impuissantes, ou tombées dans l'oubli; des tribunaux aussi barbares que nos usages; toutes les horreurs qui naissent des troubles éternels de la guerre, d'une véritable anarchie. Quels tableaux je formerois des malheurs produits par ce défaut de lois, ou par le bouleversement, le silence, la barbarie de celles que nous avions! La vie des sujets sans cesse exposée, leur fortune toujours flottante, toujours en butte au naufrage, à l'avidité des pirates; la moitié des Lorrains courbée sous le joug d'une servitude avilissante et dépouillée des priviléges du citoyen, je dirai presque du titre d'homme; le duel, ce monstre né de l'injure et du stupide orgueil, le glaive en main, levant une tête audacieuse et respectée, portant la désolation au sein des mères et des vieillards privés dans leurs fils de leur unique espérance; combien d'autres calamités plus affreuses encore, retracées à vos regards, vous arracheroient des larmes, hélas! de pitié pour vos aïeux qu'elles ont déchirés, d'admiration pour le dieu tutélaire qui les a bannies loin de nous. Mais mon sujet n'est déja que trop vaste. Je puis louer Léopold, et sur les maux que ses lois

ont anéantis, et sur le bien qu'elles ont fait. Ou plutôt exposons simplement ses travaux: chefs-d'œuvre de l'art et du ciseau, ces statues vivantes n'ont pas besoin d'être vantées; il suffit de lever le voile qui les couvre, et la beauté de l'ouvrage frappera les yeux les moins éclairés.

Commencerai-je par vous développer cette partie intéressante de la législation, la plus nécessaire pour assurer la paix et le bonheur parmi les citoyens, je parle de l'administration de la justice? Eh! qui la porta jamais à un plus haut degré de perfection que le duc de Lorraine? Levez-vous, nobles et savants interprétes des lois; représentez-nous Léopold renversant d'un seul coup tant de funestes tribunaux, les uns formés de juges aussi grossiers que le peuple factieux qui les avoit élus, les autres déserts ou plongés dans un lâche assoupissement, tous devenus le théâtre du désordre et l'écueil de l'opulence des particuliers. Déja sur les débris de ces tribunaux monstrueux, j'en vois s'élever de nouveaux. Établir une salutaire et constante uniformité dans leur manière de dispenser la justice, pour écarter les ténèbres dont la différence et le grand nombre des procédés judiciaires envelopperoient inévitablement les affaires les plus simples, avant qu'elles ne fussent parvenues aux juges supérieurs; assigner clairement à chaque juridiction son ressort, son pouvoir, de crainte que la lenteur des arrêts ne consommât souvent la ruine des parties, tandis que les tribunaux disputeroient de leur compétence; affermir la subordination entre les

différents corps, entre les différents membres, les assujettir à la plus sévère discipline; car il faut que le vaincu soit forcé de dire: Ma cause étoit injuste, si des magistrats aussi respectables par l'austérité de leurs mœurs, par l'étendue de leurs lumières, m'ont condamné. Leur défendre de juger d'avance de la bonté du droit ou sur la condition ou sur la richesse des clients; leur donner cette fermeté, ce courage stoïque qui brave le crédit des grands coupables, et les immole aux pieds du pauvre dont ils étoient les oppresseurs; les remplir de sa majesté, de son esprit, de ses vertus: tels sont les premiers soins de Léopold.

Où trouveriez-vous des ordonnances plus parfaites que les siennes? Faut-il décider de la fortune, faut-il décider de la vie d'un sujet, toutes les faces sous lesquelles peut se présenter une affaire sont prévues. Dans quelle occasion la conduite du juge n'est-elle pas tracée avec une exactitude scrupuleuse, et toujours de la manière la plus convenable? combien de précautions ordonnées, de peur que l'innocence ne soit immolée sous les apparences et le nom du crime! Mais le crime lui-même ne mourra pas à chaque instant dans une longue attente de son supplice; l'usurpateur ne dira point dans son cœur avare: Ces champs que j'ai ravis sont désormais les miens; trop pauvre, ce n'est point par des pleurs que leur vil maître sauroit acheter une lente justice. La marche de la justice est rapide; le prix onéreux de ses oracles modéré. Comme l'absent, la veuve, le pupille, sont favorisés! comme la clarté de la loi désespère l'avide chicane!

Ici la pauvreté devient un titre sacré pour obtenir, sans or, une vengeance plus prompte. Quelle sagesse, quelle humanité perce dans chaque ligne de nos ordonnances ! Oui, sans doute, elles auroient seules assuré le nom de Juste à leur auteur : mais ce n'est point une vaine renommée que cherche le duc de Lorraine ; c'est le bonheur de son peuple, et chez lui les entreprises utiles succèdent sans relâche aux belles actions.

Cette source intarissable de débats, de troubles, la multitude et la diversité des coutumes dans un même pays ravagea trop long-temps le nôtre ; Léopold a conçu le projet de le soumettre à des lois uniformes, projet salutaire mais périlleux, qu'il eût consommé si le ciel n'avoit sitôt marqué le terme de ses jours. Ne voyez-vous point avec quel art il préparoit secrétement cette révolution nécessaire ? Une partie de nos provinces, gouvernée par des usages pleins d'inconstance, de contradictions et d'obscurités, gémissoit abandonnée à d'éternels orages ; et des institutions qui devoient affermir la tranquillité, la fortune des particuliers, étoient la cause même de leurs discordes et de leur ruine. Ces usages viennent d'être anéantis ; le prince corrige, éclaircit, s'efforce de concilier ceux des autres cantons, leur donne une forme plus durable, et cependant les rapproche par degrés des lois de la capitale : pareil à ces hommes qui, pour former un canal majestueux et navigable, rassemblent de toutes parts les eaux, et les amènent par une pente insensible dans le vaste lit qu'ils ont creusé. Ces adroites réformes, commencement fruc-

tueux d'un dessein non fini, facilitent encore le ministère de la justice, en précipitent les arrêts; car moins les coutumes sont multipliées, plus les études du jurisconsulte sont bornées, plus il peut consacrer de moments à juger les peuples.

Mais à quoi servent les lois, si le prince ne les fait observer? Ah! gardons-nous de douter de la vigilance de Léopold. C'est peu de surveiller lui-même les tribunaux supérieurs, premiers dépositaires de ces lois; il dit à d'austères censeurs: Parcourez mes villes; examinez la vie, les mœurs, l'activité des magistrats; interrogez sur leur intégrité le dernier des citoyens; prêtez une oreille attentive à ses plaintes, ou publiques, ou secrétes; que les opprimés soient aussitôt vengés, les abus déracinés, les malversateurs punis; volez, et revenez aux pieds du trône instruire un maître tremblant, et de ce que vous aurez vu, et de ce que vous aurez fait. O tendres inquiétudes d'un père sur le sort de ses enfants! Faut-il donc que chaque sénateur soit son image vivante? Il le veut au moins. Ne croyez point qu'il attache à la magistrature une indigne vénalité. Il sait trop que l'homme n'achéte jamais d'une moitié de sa richesse le pouvoir de servir ses semblables. Celui que l'or peut décorer d'une dignité se propose, en l'acquérant, ou d'anoblir son opulence roturière, ou de s'ouvrir le chemin d'une fortune plus brillante: dans la première vue, c'est souvent un efféminé, qui cache sous la pourpre la mollesse, l'ignorance la plus honteuse; dans l'autre, il s'engraisse peut-être du sang des malheureux;

et pour l'état le sénateur oisif, le sénateur avare ou ignorant, sont un égal fléau. Les talents vertueux ont seuls droit de prétendre à ce noble emploi; et de même que Charles XII, prince tout guerrier, étoit le premier soldat de son royaume, Léopold, prince tout citoyen, est le premier magistrat de son empire.

Entrez avec moi dans le conseil, contemplez ce héros, fils, allié de tant de souverains, ceint lui-même du bandeau royal : toujours assis à la tête du sénat, quelquefois il se plaît à descendre au second rang; et cette voix qui commande à des milliers d'hommes ne croit point s'avilir en rapportant devant ses propres sujets les causes de l'infortuné. C'est ainsi que les dieux de la fable, descendus de l'Olympe, souvent se changeoient en simples bergers. C'est ainsi qu'un grand homme, après avoir donné des réglements salutaires, des ministres zélés à la justice, étoit encore l'ame de ces augustes corps, arbitres de la vie et de la fortune des sujets.

Maintenant j'ai de plus nobles efforts, de plus hauts faits à décrire: jetons les yeux sur ces branches de la législation, qui, semblables à de majestueuses colonnes, ornements et soutiens à-la-fois de nos temples, forment l'opulence des états dont elles sont encore les principaux appuis, soit en favorisant la population, soit en ranimant l'industrie, soit en assurant l'ordre et l'aisance parmi les différentes classes de citoyens. N'attendez pas que j'étale à vos regards une foule d'ordonnances utiles, mais d'une importance vulgaire. Entre les grands objets qui s'offrent à mon esprit, je

choisis les plus frappants; je vous dirai: C'est en vain que les passions tourmentent le cœur de ces enfants; retenus par la crainte de perdre l'héritage d'un père, respectant ses volontés, ils ne contracteront plus, dans un âge encore aveugle, des nœuds mal assortis, cause fréquente et de leur infortune et du désordre de leur famille; mais ce père à son tour, dominé par l'avarice, ne pourra désormais interdire à ses fils, dans un âge plus mûr, un hymen nécessaire à leur félicité. Léopold a fixé la durée et de l'autorité paternelle et de l'obéissance filiale. Ce pupille dont une majorité précoce faisoit la perte, plongé dans la misère, n'accusera plus de ses égarements des lois qui le rendoient trop tôt maître de sa fortune; le terme des tutèles est sagement reculé. Cette fille infortunée qui porte dans ses flancs le gage de son déshonneur, fruit déplorable d'un amour illégitime, loin de tromper la nature pour prévenir le bruit de son opprobre, en viendra faire l'aveu, effrayée par l'aspect du châtiment; et ces magistrats, dépositaires de son secret, chargés de veiller sur elle, répondront au prince du sujet dont elle l'auroit privé par leur faute. Ces habitants, excités par diverses franchises, s'empresseront les uns à choisir des compagnes, à donner des élèves à nos ateliers, des cultivateurs à nos champs; les autres à couvrir la terre d'édifices; ceux-ci à changer des déserts plantés d'arides bruyères, en guérets fertiles. Et toi, jeune et tendre épouse, tu ne baigneras plus de larmes ta couche solitaire, tremblante pour la vie de ton époux absent, à qui l'im-

patience de revoir ce qu'il a de plus cher fait affronter l'ombre dangereuse des nuits; l'homicide voleur, voyant dans tous les Lorrains autant de satellites armés par l'espoir des récompenses pour le surprendre et l'enchaîner, a laissé nos chemins en sûreté. Le supplice, l'infamie, suivront le duel, et l'illustre vieillard ne pleurera plus la mort de sa race entière, assassinée dans son dernier rejeton par la vengeance déguisée sous le nom de l'honneur. Ces malheureux qui craignoient de se montrer industrieux, de donner le jour à leurs semblables; peuple avili d'esclaves dont quelques seigneurs ou leurs princes même devoient être un jour les héritiers, au mépris de leurs proches, de leurs fils peut-être, ces malheureux délivrés de leurs fers marcheront les égaux des autres citoyens, s'applaudiront d'être pères: le duc de Lorraine sacrifie la moitié de sa richesse; mais ses états ne seront remplis que d'hommes heureux et libres, et c'est assez pour lui. Oh! qui peindroit dignement, qui pourroit compter les exploits de ce législateur! Imaginez tout le bien qu'on peut faire aux humains par le secours des lois; Léopold en a fait davantage.

Que dis-je? sans les mœurs, quels biens sauroient produire les plus florissantes, les plus sages lois, ou plutôt de quels maux ne sont-elles pas l'origine? Les assassins, les brigands sont punis: leur trépas diminue le nombre des sujets; en voit-on moins de vols, moins de meurtres? Le particulier s'enrichit: il en aime davantage la débauche, le faste, avant-coureurs certains de sa ruine prochaine. L'état se peuple; mais

c'est de méchants. Eh! comment pourroit subsister une société composée de pervers? Avouons-le donc, messieurs, les lois peuvent donner un moment d'éclat aux empires; mais les mœurs seules en assurent la durée: disons plus, les lois n'ont de force, de véritable utilité que par les mœurs. Aussi leur rétablissement est-il un des premiers vœux de Léopold; et sous le meilleur des princes, le plus fortuné des peuples doit être encore le plus vertueux.

S'il est vrai qu'une licence effrénée accompagne toujours les longues guerres et le bouleversement des états, que l'extrême misère, comme l'expérience l'atteste, déprave les ames, si les cœurs corrompus sont capables des plus horribles excès, enfin si l'impunité multiplie les crimes et les coupables, hélas! avant Léopold quel théâtre affreux de vices, de déréglements étoient nos provinces! Mais jetons un voile sur le tableau de cette dépravation générale: fils barbares! est-ce à nous de divulguer les égarements de nos pères? Considérez au contraire la vertu rappelée sur nos bords, d'où l'avoit bannie le malheur des temps: voyez la bonne foi, la confiance, refleurir dans le commerce; l'indulgence, l'union, régner entre les artistes; la franchise, la droiture, et non cette politesse étudiée, masque ordinaire de la perfidie, triompher dans la société. Avec quelle bienveillance l'étranger est accueilli! quel empressement à secourir les malheureux! Ne diriez-vous pas que les Lorrains sont une nation de sages et de frères? Changement extraordinaire dont la gloire est encore due à Léopold! Que

ne peuvent le génie et l'amour du bien, unis à l'autorité suprême! La concorde établie dans le sein des familles, tous les ordres de l'état sagement policés, l'indigence publique convertie en richesse, la religion protégée, les plaisirs, les festins du peuple réglés par de sévères ordonnances, la débauche proscrite, le jeu discipliné, mille autres sources de corruption anéanties, une paix constante, tout concourt à cette réforme des mœurs, déja corrigées par les grands exemples dont le souverain étonne la patrie. Eh! quelle influence n'ont point les actions des têtes couronnées sur les mœurs de leurs sujets! Ce courtisan, ce ministre qui contemple sans cesse dans ce héros un maître uniquement occupé de la félicité commune, s'y dévoue à son tour; par ambition même, devient désintéressé, bienfaisant; s'approprie, si j'ose le dire, l'ame du prince; et le citoyen, servile imitateur des grands, ne trouvant plus en eux des hommes dédaigneux, trompeurs, se rend à son tour plus humain envers ses égaux; les vertus du chef se communiquent à la nation entière: ce sont des feux rapides qui courent d'arbre en arbre, et se répandent sur une forêt immense.

Au milieu de ces révolutions étonnantes, le caractère des Lorrains, dénaturé durant ce siécle d'infortune qui précéda le régne de Léopold, se développoit, se décidoit insensiblement. De la culture assidue des arts renaquit notre aptitude pour y réussir; du souvenir de nos misères passées, cette économie domestique, calomniée par nos ennemis sous le nom d'a-

varice; des encouragements prodigués aux talents, cette émulation héréditaire et naturelle, qui de nos jours semble dégénérer en jalousie. L'activité, l'industrie, réveillées et nourries par nos lois, devinrent des qualités nationales. On vit reparoître cette tendresse exclusive, ce dévouement mêlé de fanatisme, en faveur de nos princes, trésor sacré dont Louis a si justement hérité, Louis, ce monarque trop magnanime pour faire un crime à nos contrées de vouer encore au sang de leurs anciens maîtres une reconnoissance immortelle. En un mot, tout ce que vous étiez alors, tout ce que vous êtes aujourd'hui, Lorrains, vous le devez à Léopold.

Mais osons le dépouiller du diadème, de la pourpre, de tout cet appareil de grandeur, vains ornements qui cachent peut-être les défauts d'un corps défiguré; contemplons l'homme. Est-ce là ce prince de qui la politique fait le destin de la Lorraine et l'étonnement de l'univers? O candeur! ô simplicité vraiment digne des premiers âges! Que j'aime à le voir seul, et dès l'aube du jour, errant sur les places de cette capitale où tant d'édifices somptueux annoncent sa magnificence et sa générosité; au lieu d'une garde farouche, environné de l'amour des citoyens, dont la plupart lui sont connus, ainsi que César connoissoit ses soldats, les appelant par leur nom, conversant avec eux comme avec ses pairs, caressant les fils dans les bras de leurs mères; bien différent de ces automates couronnés, qui, n'ayant rien d'un roi que l'orgueil et le titre, croiroient dégrader la dignité

souveraine, s'ils daignoient regarder un sujet, et qui, descendus de leur rang, seroient en effet les plus vils des humains. Si je le suis auprès de son auguste épouse, j'admire avec transport, et les égards touchants qu'il lui prodigue, et l'attachement sincère qui l'unit avec elle. Ah! les tendresses de l'hymen sont-elles donc faites pour ces arbitres du monde? et ne diroit-on pas souvent qu'ils aiment mieux être malheureux que de ressembler, même dans leurs plaisirs, au reste des humains? C'est une amie et non point une esclave que Léopold veut posséder dans son heureuse compagne. Si le ciel, sensible aux vœux de ses peuples, le fait revivre tant de fois dans les fruits nombreux de ses fortunées amours, il sera le modèle des pères, et les embarras du trône ne l'empêcheront point de cultiver de ses propres mains ces foibles arbrisseaux, sa plus chère espérance. Oh! qui ne verseroit des larmes d'admiration en voyant ce grand homme se métamorphoser en auteur, recueillir dans les bons ouvrages les maximes les plus capables de former l'ame et d'orner l'esprit, rassembler celles que son expérience et son cœur lui ont dictées, les enseigner à ses enfants, les conduire lui-même dans nos temples, où, confondus dans la foule par ses ordres, ils apprennent, jeunes encore, cette vérité redoutable et trop ignorée des grands, que, tout élevés qu'ils sont, les princes deviennent les égaux des autres hommes devant l'auteur de la nature.

Laissez-les croître sous les yeux d'un si tendre père, ces nobles rejetons d'une race fertile en héros;

bientôt ils effaceront la gloire de leurs ancêtres. Tu seras consolée, malheureuse Germanie: tu disois en ton cœur dévoré d'alarmes: Elle va donc s'anéantir pour moi cette tige fameuse de grands princes, qui m'a si long-temps protégée sous son ombre! Tous mes bienfaiteurs, avec mon dernier maître, descendront au tombeau! Hélas! déchirée par d'éternelles guerres, toute sanglante encore de mes profondes blessures, je tomberai veuve de mon souverain, de même qu'une chaste épouse, assassinée par de barbares soldats, peu satisfaits d'avoir osé sans pitié l'outrager près du cadavre fumant de l'objet de ses amours! Quel homme, quel dieu ranimera mon corps expirant? Une jeune beauté me reste, hélas! unique espoir de vingt peuples désolés! Oh! qui viendra du moins lui donner un époux dont la main tutélaire puisse essuyer mes larmes et repousser loin de moi cette mort qui menace ma tête? Tes vœux, tes vœux enfin sont exaucés: le sang de Léopold doit se confondre avec le sang de tes demi-dieux. Déja François, uni à Thérèse, adoucit tes longs désespoirs par le bruit de sa valeur, et se place au rang des Césars, héritage promis à son ambition par l'auteur de ses jours. La moitié de l'Europe, heureuse sous ses lois, le proclame son père. Entendez-vous sur le rivage du Rhin les cris effrayants de l'aigle germanique? C'est son frère belliqueux; c'est un autre Alexandre qui marche au combat. Les Français même, quoique ses ennemis, se voient forcés de chanter son courage. Plus loin l'Ottoman frissonne et fuit à son

aspect : les mères dans Vienne triomphante racontent à leurs enfants les exploits du second appui de l'empire. Ici Bruxelles, orgueilleuse de le posséder, admire en son protecteur un nouveau Titus. Les arts, rassemblés autour de lui, fleurissent à sa voix, impriment ses vertus dans la mémoire des hommes ; et le monde, en proie à tant de tyrans, s'avoue redevable à Léopold de deux héros véritables. Un jour le Dieu qui préside au sort des états, comme s'il avoit résolu de leur accorder toujours de bons rois, mêlera ce sang précieux au sang de tous les maîtres de la terre : la France, plus chérie de ce Dieu qu'aucun autre royaume, en recevra la partie la plus pure ; et le plus aimé des Bourbons, en adoptant la fille des Lorrains, confessera qu'il a trouvé une rivale dans l'art de conquérir les cœurs.

N'en doutez point, messieurs, le fils de Charles V lisoit dans l'avenir cette grandeur éclatante, destinée à sa maison ; et sa moindre gloire n'est pas de l'avoir préparée, d'en avoir rendu dignes tous ses enfants.

On nous dit sans cesse que l'amitié fuit les princes : maxime cruelle, mais qui ne peut concerner que les méchants couronnés. En effet, quel monarque bienfaisant ignora ses plaisirs ? Ne suffit-il pas au contraire, pour s'assurer de la bonté d'un souverain, de demander : A-t-il des amis ? Ah ! qui jamais en eut davantage que mon héros ? qui fut meilleur ami ? Laissant à ses actions le soin d'annoncer un roi respectable, il se montroit aux confidents de son cœur tel qu'il étoit sorti des mains de la nature : ma-

nières douces, prévenances délicates, confiance affectueuse, aimable sincérité, tout les enchaînoit à Léopold. Capable d'un emportement, mais prompt à réparer l'injure avec cet art qui nous rend plus cher celui dont nous l'avons reçue, il leur faisoit oublier le maître, se rabaissoit à leur niveau, et vivoit avec eux dans cette égalité qui forme et nourrit l'union des ames.

Accompagnons-le dans cette cour brillante où des deux bouts du monde accourent les étrangers. Quelle noblesse imposante, mais en même temps quelle familiarité! Il écoute, et son silence donne de l'esprit; il parle, et tout le monde admire la richesse, les agréments du sien. L'artiste, le savant, le littérateur, le guerrier, s'étonnent également de l'étendue, de la variété de ses connoissances; il eût été grand dans tous les états. Honore-t-il quelqu'un d'une grace, persuadé qu'il en coûte bien plus aux ames les moins délicates d'implorer, de recevoir, qu'aux ames les plus avares de répandre des bienfaits, il n'attache pas aux siens cette humiliante et superbe pitié, cette morgue dédaigneuse qui fait trouver aux malheureux les secours accordés à leurs peines mille fois plus cruels que leur infortune même. Léopold donne en roi, avec les ménagements d'un sage et la tendresse d'un ami. Ses refus même ont toute la douceur des largesses. Un seul de ses regards vaut une récompense. Avez-vous manqué de reconnoissance envers lui; s'il l'apprend, « Je ne puis, dira-t-il, leur reprocher leur ingratitude; en les comblant de biens, c'est

« moi seul que j'obligeai. » Alarmé de sa générosité prodigue, si son ministre lui représente qu'il se ruine pour ses sujets (vérité singulière, mais plus rare encore dans l'histoire des princes), je l'entends qui s'écrie: « Ah! j'en serai bien plus riche, mes sujets « seront plus fortunés. » Qui sut compatir davantage aux maux d'autrui? qui garda plus de constance dans les revers? La mort frappe entre ses bras un fils, cher et premier gage du plus beau lien; il le perd, et déja ses jeunes mains aidoient un père à conduire les rênes de l'empire: toute la nation désespérée gémit et redemande aux cieux une tête si précieuse; Léopold seul dévore ses plaintes, et ne semble touché que des tristes regrets de son peuple. Mais les flammes embrasent-elles ses palais, plus foible cette fois, il arrose leurs débris de ses pleurs. Quel en est donc l'objet? ô grandeur! ô tendresse! ô que ma voix ne peut-elle en cet instant retentir autour de tous les trônes de l'univers! Le fils des rois pleure la mort d'un artisan qui, se précipitant à travers les feux, jaloux de fermer un passage à leurs tourbillons rapides, et de conserver au moins à son maître une moitié de ces pompeux édifices, a péri victime de son zéle; il le pleure, et lorsqu'il a comblé de richesses et des plus nobles titres ses malheureux enfants, il ne croit pas avoir payé la vie d'un citoyen si fidéle. Philosophe sensible, il chérit tous les humains, les sert, et vit heureux de leur bonheur, effet glorieux de ses travaux.

Tel parut, durant le cours de ses années, ce mortel en qui le Très-Haut aimoit à se montrer aux Lor-

rains. Ah! si dans un âge où les fronts couronnés songent à peine qu'ils sont nés les protecteurs et non les fléaux de leurs semblables, il avoit fait sortir de leurs ruines nos provinces abandonnées; si, non content de leur avoir sacrifié jusqu'à ses penchants, il les avoit mises à couvert des assauts de la guerre, et familiarisé avec l'abondance des peuples qui ne la connoissoient plus; si les arts, les mœurs, les lois, notre caractère même, si tout ce qui peut contribuer à la gloire, à la félicité des royaumes nous avoit été rendu par ses soins; s'il étoit à-la-fois le père de l'état et du particulier, homme aussi parfait qu'habile souverain; que ne devoit-on pas encore attendre de lui? Mais, hélas! cet if stérile, qui ne prête pas même un ombrage favorable à son cultivateur, survit à des siécles entiers, et le palmier généreux, qui protége sous sa verdure le repos des pasteurs, et les nourrit en même temps de ses fruits abondants, tombe après quelques hivers. Parlons sans figure : les tyrans coulent des longs jours, et les bons princes ne font qu'apparoître aux hommes. Le jour redoutable est venu : au midi de ses ans, Léopold voit s'approcher sa dernière heure. La Lorraine entière demeure muette à force de douleur. Il expire en proférant ces paroles; écoutez tous, Lorrains, c'est Léopold qui parle ainsi : « Je meurs avec le regret de n'avoir pas fait à mon « peuple tout le bien que je pouvois lui faire. »

Il fut un pays [1] où les sujets avoient le droit de ju-

[1] L'Égypte. Voyez dans l'*Essai sur les Éloges* les jugements exercés sur les morts chez les Égyptiens. — Cette péroraison est fort

ger leur maître, au moment où la Providence rappelle les monarques pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'assembloient en foule autour de son corps, exposé sur les bords du tombeau. Celui-ci insultoit à ce cadavre malheureux, en disant: Ma famille innocente fut empoisonnée par ses ordres ; celui-là s'écrioit, Il m'a ravi mon bien; cet autre, Les hommes étoient à ses yeux de vils troupeaux; tous le condamnoient à devenir la proie des oiseaux dévorants. Mais s'il avoit été juste, alors toute la nation, les cheveux épars, jetant des cris affreux, se réunissoit pour le pleurer et lui dresser de superbes mausolées; les orateurs faisoient retentir les temples du bruit de sa gloire. Eh bien! le temps qui s'est écoulé depuis la mort de Léopold nous donne le privilége dont jouissoient ces peuples. Nous n'avons point à craindre le ressentiment de ses fils : son sceptre est brisé, son trône anéanti. Il est ici des citoyens de tous les ordres : les uns ont vécu sous ses lois; les autres ont appris de leurs pères l'histoire de son régne. Qu'ils se lévent; et vous, ombre de Léopold, sortez de la tombe, venez recevoir le tribut de malédictions ou de louanges que vous doit cette auguste assemblée. Parlez, citoyens, parlez; cette grande ombre est ici présente. Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Aucun de vous n'éléve la voix? Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? par-tout où je porte mes regards,

belle. « Ce n'est pas là, dit M. de Châteaubriand, l'éloquence de « l'évêque de Meaux; mais si ce passage se trouvoit dans Fléchier, « il y a long-temps qu'il eût été cité avec honneur. »

je vois des visages interdits, de vaines larmes couler? Ingrats! vous osez outrager votre bienfaiteur par ce silence injurieux! Parlez: qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Hélas! je vous entends, vous n'avez rien à reprocher qu'au ciel, qui moissonna trop tôt ses jours. Pleurons donc, ah! pleurons sur sa cendre; célébrons tous cette ombre sublime, que ma voix vient d'évoquer. Transmettez à vos fils ce foible monument que j'osai lui vouer, comme le dépositaire fidèle des regrets et de la reconnoissance des Lorrains; et dites avec moi: Puissent les éloges des souverains être toujours aussi sincères, aussi bien mérités!

DIATRIBE

AU SUJET

DES PRIX ACADÉMIQUES.

Monsieur*,

Je me promenois ces jours passés dans une forêt voisine de Paris, seul, les tragédies de Racine en main. J'étudiois l'art de penser et d'écrire en vers, dans ces antiques chefs-d'œuvre qu'on lit encore avec avidité lorsqu'on les sait par cœur. Ce plaisir me faisoit oublier les langueurs de ma santé, et charmoit l'ennui de ma promenade solitaire. Un jeune homme, prétendu poëte, errant dans cette forêt, je ne sais par quel hasard, le front rehaussé d'une couronne académique, daigna m'apercevoir et même m'aborder. « Eh bien, me dit-il d'une voix haute avant de me saluer, cadençons-nous toujours des vers? » Je le connoissois à peine : surpris qu'il ne s'informât point de ma santé, selon l'usage, je voulus lui faire sentir le ridicule de ce début pédantesque. Je lisois

* Cette diatribe fut adressée, en 1777, par l'auteur, à Fréron le fils, qui l'inséra dans son *Année littéraire*. Elle est particulièrement dirigée contre les ouvrages en vers de La Harpe couronnés par l'Académie françoise.

d'ailleurs sur son front, dans ses yeux, l'impatience de réciter des vers nouveau-nés qui pesoient à sa mémoire, et j'étois fort aise de m'épargner le tourment de les entendre. « Monsieur, lui répondis-je, je suis depuis long-temps valétudinaire. — Nous avons fait au moins de la prose pour le concours de cette année? — Monsieur, hier encore je pensai mourir. — J'arrive de la campagne, où j'ai poli quatre épîtres philosophiques pour le concours de l'année prochaine; maintenant je me délasse à composer une tragédie. — Monsieur, mon médecin m'ordonne les bains et l'exercice.—Vous tournez assez bien le vers; je suis jaloux de votre suffrage: je vais vous lire une épître sur la chimie dans ses rapports avec l'éloquence. Ce sujet sans doute vous paroît admirable et bien académique? » Il me fut impossible d'échapper au supplice d'entendre cette lecture que j'avois d'abord mais vainement prévue. Son ouvrage récité, je gardois le silence. « Qu'en pensez-vous? me dit-il; ces vers ne sont-ils pas supérieurement tournés? » Je lui parlai encore de ma santé languissante; mais il avoit juré de ne point comprendre mes plaisanteries, et ne s'apercevoit pas de ma répugnance à converser avec lui sur des objets littéraires. Ivre de ses vers, se prodiguant lui-même l'encens que je ne lui donnois pas, sans cesse il répétoit des tirades de son éternelle épître, comme pour avertir les passants qu'il étoit auteur. Je tentai plusieurs fois encore de détourner la conversation sur des choses étrangères à la poésie; mais quand je lui disois, Convenez, mon-

sieur, que ce bois est magnifique, il me répondoit, L'Académie aime les beaux vers. Enfin, désespérant d'engager ce candidat philosophe à changer d'entretien, je me vis à regret forcé de parler d'un art que tout le monde cultive aujourd'hui, et que peu de personnes étudient sérieusement.

J'ai perdu quelques jours à coucher sur le papier notre conversation ; j'ai cru qu'elle pouvoit être utile. Si vous la jugez intéressante, je vous prie, monsieur, de la publier dans vos feuilles.

Le poëte lauréat continuoit d'effrayer les oiseaux de ses vers ; je l'interrompis, et, lui montrant les chefs-d'œuvre que j'avois dans les mains, et qui m'accompagnent toujours dans mes promenades écartées, je lui dis froidement : « Pour moi, monsieur, je ne compose plus depuis que je sais étudier ; mais si le besoin d'occuper et d'exercer mon esprit réveille jamais ma première manie, je me garderai sur-tout de rimer des épîtres pour les combats académiques. Ce n'est pas la crainte de trouver des juges prévenus ou injustes qui m'a fait embrasser cette sage résolution ; je sais que nos sénateurs littéraires se piquent d'une justice incorruptible. Jamais les prix ne sont décernés avant que le concours soit ouvert ; jamais les combattants n'ont été d'avance connus de leurs juges ; jamais aucun des pairs du Parnasse ne s'est complaisamment chargé de lire lui-même, en présence de l'assemblée fatale, l'ouvrage d'un protégé, de le prôner, de le ramener sur le tapis vert, lorsqu'à la pluralité des voix cet infortuné poëme auroit été proscrit ;

jamais l'esprit de parti n'a fait rejeter les productions d'un insurgent anti-philosophe; non, jamais mesdames telles, qu'on accuse faussement de tenir bureau de philosophie, n'ont arrhé les suffrages du parlement littéraire en faveur d'un adepte nouveau-né. Ces faits sont incontestables; si les railleurs les nient, les railleurs ont tort; vous le savez, monsieur, vous qui fûtes si justement couronné. Mais des motifs fondés sur un amour-propre bien entendu, des réflexions saines sur la nature des ouvrages en vers que l'Académie honore de sa préférence, une foule de raisons plus puissantes les unes que les autres, décideront toujours l'homme jaloux d'une vraie gloire, et qui s'intéresse au sort de la poésie, à ne point se battre avec une troupe d'enfants pour la médaille périodique...

— Qu'il ne sauroit obtenir.

— Peut-être: mais daignez m'accorder un moment de silence; je n'ai point de vers à vous lire. Vous êtes persuadé sans doute que les couronnes littéraires sont très utiles aux progrès de la poésie?

— Eh! qui n'en seroit pas convaincu? Les prix académiques enflamment la jeunesse lettrée d'une noble émulation; les prix académiques sont des récompenses encourageantes pour le génie naissant; les prix....

— Point d'éloquence académique; raisonnons sans enthousiasme. Cette noble émulation que répand sur le Parnasse l'espérance d'obtenir le rameau d'or a-t-elle enfanté quelque génie extraordinaire, vous

excepté? a-t-elle produit un ouvrage cité avec honneur dans les fastes de la poésie, votre épître exceptée? Nommez les athlétes illustres dont la force poétique s'est développée, s'est affermie dans l'arène académique, vous encore excepté? On remarque depuis long-temps que ces palmes annuelles ne sont jamais échues qu'à des talents médiocres, vous encore, vous seul excepté? Cette observation constante prouve seule l'inutilité de vos jeux littéraires. Des talents médiocres feront-ils marcher la poésie française vers sa perfection?

Mais pour qui sont fondées ces couronnes? est-ce pour des poëtes? est-ce pour des écoliers? Si c'est pour des poëtes, pourquoi l'Académie n'assigne-t-elle pas à leur muse des sujets dignes de l'attention publique, et dont l'importance ou la difficulté puisse honorer les plumes savantes qui voudront les traiter? Si c'est pour des écoliers, comme leurs juges le publient toutes les années, je vous le demande, monsieur, est-il décent que les chefs au moins apparents de notre littérature soient chargés de couronner avec pompe, en présence de l'élite de la nation assemblée, des empereurs de collége? Ainsi donc ces prix si vantés ne sont pas seulement indifférents aux progrès de la poésie, mais ils dégradent encore les nobles mains qui les dispensent. Maintenant dites-moi s'il sied à l'homme sensé de descendre dans ce champ clos littéraire, et d'y perdre des lances dont il peut faire un usage plus utile à sa réputation?

L'apprenti philosophe me regardoit du haut de

son orgueil, et, dans sa colère académique, il me dit avec un air de mépris :

Je reconnois l'envie à ce discours critique.

— Vous devez, monsieur, reconnoître la vérité et l'amour d'un art que je vois à regret courir vers sa chute, accélérée encore par cette émulation corruptrice qu'inspire aux jeunes auteurs le desir universel de conquérir une pomme dans ce jardin des Hespérides. Cette ambition puérile enracine de plus en plus le mauvais goût, dont le champ de la poésie est généralement infecté. En effet, parcourez les ouvrages en vers honorés du suffrage de l'Académie, depuis qu'un laurier, prétendu immortel, croît tous les ans au Louvre, quoique tous les ans moissonné ; que verrez-vous ? Des déclamations vagues, sans dessein, sans liaison, sans but ; des rapsodies plates ou emphatiques, qui ne peuvent être appliquées à aucun genre ; des poëmes bâtards auxquels les auteurs eux-mêmes ne sauroient donner un titre, un nom qui leur soit propre. Ces vérités n'ont pas besoin de preuves ; faut-il cependant vous les démontrer par des exemples ? Choisissons les ouvrages fameux, au moins par leurs disgraces, de ce poëte putatif qui, de prix en prix et de chute en chute, est tombé dans l'Académie. Comment appellerez-vous sa déclamation intitulée *le Poëte ?* Elle est, s'il m'en souvient, décorée modeste nom d'épître ; mais ce poëme hermaphrodite est écrit tantôt du style de l'épopée, tantôt du style de la tragédie, souvent du style de la satire. Or

la simplicité, qui toutefois n'exclut pas la noblesse, doit caractériser le style de l'épître, ennemie de l'emphase : cette pièce n'est donc point une épître. Chaque genre a son style particulier ; les mêmes pensées doivent être exprimées différemment dans des ouvrages d'un genre différent; tel mot est le mot propre dans une tragédie, qui ne l'est point dans une épître. Ces régles, fondées sur le bon sens, sont aujourd'hui trop oubliées, sur-tout par M. de La Harpe, qui cependant, de dix jours en dix jours, régente par extraits la haute et basse littérature[1]. Tous les écrits du siécle ont la même physionomie, la même couleur, le même ton. Une fausse élévation régne également dans toutes nos poésies. On craint de donner à son style cet air de familiarité noble ou naïve que les anciens recherchoient, et toujours inséparable du vrai, du naturel, et du sublime. Gardez-vous de croire que cette familiarité de style rejette la nouveauté des expressions ou l'audace des métaphores. N'avez-vous pas cent fois observé que le peuple même emploie dans la conversation des mots si hardis, si originaux, qu'ils vous paroîtroient encore présomptueux dans un ouvrage du genre le plus élevé? Mais le style peut être emphatique sans être original ni hardi. Tel est le style de cette déclamation épistolaire dont je vous parle. D'ailleurs a-t elle un but marqué? Oui sans doute, répondra M. de La Harpe ; c'est de montrer les *caractères* distinctifs du poëte, les signes auxquels on

[1] Le *Mercure* paroissoit tous les dix jours.

doit le reconnoître. Oh ! le plaisant auteur, qui d'un sujet d'ode va faire une épître ampoulée ! Et cette piéce de lignes mal rimées sur la navigation, quel nom lui donnerez-vous ? M. de La Harpe a bien pu la baptiser du nom fastueux d'ode ; mais le style, la marche, le plan, le sujet même de cette rapsodie annoncent-ils une ode ? A la vue de ce titre vague, *La Navigation*, vous imaginez d'abord que l'auteur va composer un poëme didactique ou quelque traité sur la marine. M. de La Harpe a beau s'écrier sans cesse, *Qu'entends-je ? que vois-je ?* le lecteur lui répond : J'entends, je vois un rimailleur qui n'a jamais soupçonné les premiers éléments du genre lyrique. Peindre est l'objet général de la poésie ; chanter est l'objet particulier de l'ode : cette sorte de poëme exclut les sujets d'une vaste étendue, tels que la navigation, parceque l'enthousiasme du poëte ne pouvant se soutenir longtemps, une ode doit être nécessairement courte. Aussi voyez-vous dans les anciens des odes d'un genre élevé qui n'ont pas trente vers. Les sujets qui jettent inévitablement l'auteur dans une foule de descriptions continues, qui l'entraînent dans un amas ridicule de définitions métaphysiques, de sentences morales, sont également réprouvés par ce genre. Aussi je me garderai bien d'imiter ces rimeurs qui se tuent à composer des odes sur l'ambition, la jalousie, l'enthousiasme, etc. La Motte a toujours choisi de pareils sujets, et La Motte a toujours rimé des odes médiocres. L'ode doit être une espéce de drame ; le pathétique est l'ame de ses chants. C'est là qu'il faut

étaler la pompe des images, l'audace des mouvements et des expressions, l'harmonie des périodes; c'est là que

Tout oser est le droit du peintre et du poëte.

Le voyage de Colomb peut fournir la matière d'une ode; un homme plus instruit que M. de La Harpe, qui ne cesse d'étaler dans sa gazette l'affiche du savoir, eût choisi ce sujet. Alors les détails de la navigation entreroient dans le corps de l'ouvrage, comme des ornements accessoires; les descriptions, ménagées avec art, seroient, comme elles doivent l'être en effet, une sorte de délassement pour le poëte, fatigué d'une inspiration trop suivie, et pour le lecteur, souffrant de le voir sans relâche lutter avec le dieu qui l'agite et l'opprime. Autant de fois que vous ne prendrez pas pour guides ces principes invariables, autant de fois vous ferez, au lieu d'une ode raisonnable, une déclamation puérile et semblable à celle que M. de la Harpe a rimée sur la navigation.

Il est inutile de vous citer tous les ouvrages couronnés qui sont des monstres académiques, sans forme et sans nom. On ne doit pas être étonné qu'un essaim de jeunes auteurs, qui font d'abord des vers par manie, ensuite par habitude, sans avoir jamais étudié l'art difficile qu'ils dégradent; on ne doit pas être étonné, dis-je, qu'ils produisent au concours des avortons de poëmes, dont personne ne peut deviner le genre et le dessein: mais ce qui surprend les gens de goût, c'est de voir l'Académie justifier ce dés-

ordre littéraire, en accordant une préférence scandaleuse à ces poésies vagues et sans objet. C'est ainsi qu'elle a rendu funeste aux lettres une institution qui pouvoit contribuer à leurs progrès. Ces jeunes auteurs étoient nés peut-être avec de grands talents pour la poésie; mais vos couronnes ont tenté leur ambition. D'abord ils ont perdu un temps précieux pour l'étude à combattre infructueusement. Dominés par cette fausse idée, qu'un prix obtenu peut commencer une réputation, impatients de leur obscurité, irrités par leurs défaites, ils se sont obstinés dans leur ambition; et pour vaincre ils ont cherché à modeler leurs ouvrages sur les ouvrages victorieux, à conformer leur goût au goût de leurs juges. Une victoire leur a donné le desir d'une autre victoire. Ainsi, de prix en prix, ils ont vieilli en faisant des efforts pour corrompre leur goût, et sont parvenus en effet à dépraver les talents dont la nature les avoit enrichis. Je vous parle, monsieur, avec franchise; vous pouvez dénoncer un jeune audacieux à la vengeance de l'Académie: je la respecte infiniment; mais plus je l'honore, plus je dois croire qu'elle me pardonnera mon zéle pour la poésie. Je suis même persuadé que plusieurs de ses membres gémissent comme moi sur le mauvais goût des ouvrages qui sont soumis à leur décision. Si toutefois ils s'offensent, par esprit de parti, de ces observations que vous pouvez leur communiquer, j'en suis consolé d'avance.

J'aime beaucoup Platon, mais plus la vérité.

— C'en est trop ; quelle rage avez-vous de diffamer nos couronnes ? et que vos diatribes sont longues !

— Comme vos épîtres, je l'avoue.

— Ainsi, pour le bien de la poésie, vous proscrivez nos jeux littéraires.

— Non, monsieur, les encouragements pour les gens de lettres ne sont déja que trop rares. Je souhaite au contraire que vos lauriers croissent avec quelques branches d'or de plus. N'est-il pas scandaleux que l'imprimeur de l'Académie, s'appropriant les ouvrages couronnés, soit pensionné aux dépens des poëtes qu'elle daigne illustrer par son suffrage ? Ils combattent pour un prix ; ce libraire seul l'obtient. Mais je souhaite en même temps qu'elle rende utiles aux lettres ces luttes poétiques.

Si j'avois comme vous, monsieur, l'honneur d'approcher des immortels, j'oserois leur dire : Souverains seigneurs du Parnasse, il n'est point en votre pouvoir de réformer la génération présente des rimeurs ; mais comme la jeunesse littéraire débute presque toujours par solliciter les couronnes dont vous êtes les dispensateurs, vous pouvez former au bon goût une génération nouvelle, et préparer à la poésie un régne plus brillant. Abandonnés à leur génie encore enfant, ces poëtes futurs se perdent sur les traces de leurs prédécesseurs, et n'offrent pour tribut annuel à votre immortelle compagnie que des rapsodies sans nom. Que le sujet et le genre des ouvrages admis aux combats littéraires dont vous êtes les juges cessent désormais d'être libres : les poésies

qui vous seront présentées seront moins vagues, et lepublic enfin saura quel nom leur donner. D'ailleurs, quelque grands hommes que vous soyez, vous êtes hommes enfin; dans cette multitude d'ouvrages différents de genre et de sujet, il est presque impossible de choisir celui qui mérite la préférence; vous pouvez vous tromper, et, pour être une erreur, un choix mal fondé ne cesse pas d'être une injustice: mais quand les athlètes académiques seront assujettis à traiter le même sujet, vous pourrez facilement comparer leurs productions, déterminer celle dont le mérite sera supérieur au mérite de ses rivales, et vous serez justes plus à votre aise.

L'Académie a, dit-on, ses années d'indulgence et ses années de sévérité[1]. Plus d'années d'indulgence: l'indulgence nuit aux vrais talents, parcequ'elle les rend paresseux et moins difficiles sur leurs productions; les talents médiocres n'en méritent point, il faut les étouffer: quiconque ne fait point honneur aux lettres les dégrade.

La rime, appauvrie et méprisée universellement, réclame votre appui; elle n'est point un ornement accessoire dans notre poésie; une mauvaise rime est un solécisme en vers. C'est sans fondement que nos

[1] Dans la séance publique de l'Académie françoise, du 25 août 1772, d'Alembert, en qualité de son secrétaire perpétuel, après avoir annoncé que le prix de poésie qui devoit être adjugé cette année étoit renvoyé à l'année suivante, déclara que l'Académie, jusqu'alors très indulgente, étoit résolue d'être sévère à l'avenir. « L'indulgence, dit l'illustre académicien, prévient le dégoût, mais « la sévérité prévient le sommeil. »

auteurs rejettent sur elle la monotonie de leurs écrits. Les Latins rimoient comme nous ; si ce n'étoit point par les sons, c'étoit par la prosodie. Ces dactyles, ces spondées, qui reviennent sans cesse à la fin de leurs vers alexandrins, ne sont-ils pas de véritables rimes? Vengez donc la rime française ; accoutumez à son joug cette jeunesse encore docile; qu'un ouvrage mal rimé n'obtienne jamais le prix: on peut, sans injustice, présumer plus de talents dans un poëte esclave de la rime, que dans celui qui la néglige, parceque l'exactitude des rimes annonce un travail obstiné et la fidélité aux principes des anciens. Mais que la raison soit encore plus sacrée que la rime; rejetez sans pitié les ouvrages qui n'auront point le style propre au sujet; que les gens de goût ne soient plus condamnés au supplice de lire des épîtres chantées avec l'enthousiasme de l'ode, et des odes écrites avec la simplicité didactique de l'épître. Vous êtes responsables envers la nation du goût des poëtes naissants; épargnez aux amateurs de la poésie les volumes d'ennui dont ils sont menacés par cette jeunesse, héritière du faux esprit des grands hommes du jour; et que le plus beau, le plus utile des arts refleurisse par vos soins.

Le défenseur des prix académiques affectoit de m'écouter avec indifférence. A ces vaines déclamations, me dit-il, qui ne vous reconnoîtroit pas? Oui, vous êtes ce satirique qui diffama son siécle en vers imposteurs. Tous les ouvrages modernes sont à vos yeux médiocres ou détestables; vous n'aimez rien.

— Monsieur, c'est que mes ennemis composent et que mes amis savent lire.

A cette réponse inattendue, il fronça le sourcil, et partit sans me dire adieu.

J'ai l'honneur d'être, etc.

GILBERT.

LE CARNAVAL

DES AUTEURS,

OU

LES MASQUES RECONNUS

ET PUNIS*.

Un écrit clandestin n'est point d'un honnête homme :
Quand j'attaque un auteur, je le dois et me nomme.

Depuis quinze jours mon corps se refusoit au sommeil : vainement j'avois lu le poëme des Saisons, la nouvelle Iliade franco-gauloise, les odes du Pindare gascon, les Mélanges du littérateur-géomètre ; je bâillois, bâillois...... mais je ne pouvois m'assoupir, lorsqu'on m'apporta l'Éloge de Racine, ouvrage de M. Anti-Chaleur. J'ouvre la brochure ; à peine mes yeux se sont-ils reposés sur les premières pages, voilà déja qu'ils se ferment ; je suis endormi. O l'excellente chose que le sommeil ! En vérité, M. Anti-Chaleur, de tous les plaisirs que peuvent causer vos

* Cette pièce fut imprimée à Paris, en 1773, sous la fausse date de Venise, et sous le nom de Gilbert. On a toutefois révo-

écrits, le sommeil est le plus ordinaire, mais le plus doux. Combien d'agréables songes vinrent flatter mon imagination, tandis que je m'abandonnois aux douceurs de ce repos si long-temps attendu! D'abord

qué en doute qu'elle fût de lui. Les lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici les vrais noms des masques ; les voici :

Abbé du Sabbat.	Sabbatier de Castres.
Anti-Chaleur.	La Harpe.
Attila.	Debelloy.
Auteur de l'Histoire naturelle.	Buffon.
Auteur du Système de la nature.	Diderot *.
Chantre de Pâris.	Imbert.
Citoyen de Genève.	J. J. Rousseau.
D.	Dorat.
D'A.	D'Arnaud.
Foible-Sot.	Palissot.
Force-Nature.	Saint-Lambert.
Froid-Lambert.	D'Alembert.
Impuissant de Sot-Trop.	Sautereau de Marcy.
La B.	La Beaumelle.
Littérateur-géomètre.	D'Alembert.
Obscurot du Fatras.	Diderot.
Pédant d'Annecy.	Biord, évêque d'Annecy.
P.	Le Franc de Pompignan.
Pindare gascon.	Sabatier de Cavailhan.
Ronflonbombe.	Thomas.
Rousseau.	J. B. Rousseau.
Rudozoi.	Durozoi.
Sans-Quartier.	Clément.
Singe de Newton.	D'Alembert.
Traducteur lapon des Métamorph.	Saint-Ange.
Vol-à-Terre.	Voltaire.

* Lorsque le *Carnaval des auteurs* parut, l'auteur du *Système de la nature* n'étoit point connu, et l'on attribuoit cet ouvrage à Diderot.

un labyrinthe immense s'ouvrit devant moi. Cent portes qui ne se ferment jamais conduisent dans un temple étroit, bâti dans le milieu de ce palais magique. Sur le frontispice de la principale on lisoit: « C'est ici que la Vérité sommeille. » La Vérité sommeille! Ah! qu'on s'étonne encore, m'écriai-je, si tant d'écrivassiers assomment impunément de leurs productions glacées un public assez indulgent pour les applaudir, même alors qu'il bâille; si la place où Corneille, où Racine, où Despréaux et La Fontaine furent assis à l'Académie est en proie à leurs Zoïles; si ceux qui déshonorent les lettres par leurs cabales, leurs systèmes, et leur ineptie, jouissent sans trouble du droit de dispenser les réputations! La Vérité sommeille! Ah! courons la tirer de ce honteux repos. Que nos auteurs damerets, que nos tyrans philosophes, connoissent enfin leur petitesse. Aussitôt je m'élance à travers cet édifice ténébreux. L'Espérance, sous les traits d'une jeune beauté, marche devant mes pas, portant un flambeau qui m'éclaire dans les détours sans nombre du labyrinthe. J'arrive enfin dans le temple. Là, je vis le sage auteur de l'Histoire Naturelle, qui, tout couvert de lauriers, s'élevoit sur un trône d'airain, fier d'avoir surpris à la Vérité la plus belle moitié de ses secrets. Le citoyen de Genève brilloit à ses côtés. Au lieu de cette misanthropie dont l'Europe l'accuse, son visage respiroit l'aménité, la candeur, et la vertu. Je saluai roi de nos écrivains modernes ce foudre d'éloquence, en pleurant sur ses erreurs. Vous me demanderez peut-

être si l'auteur du *Système de la nature*, si le singe de Newton ne s'offrit point à moi dans ce temple. Mes yeux les cherchèrent l'un et l'autre; mais je ne fus nullement surpris de ne les y pas trouver.

Sur un autel d'argile, la Vérité, chargée de lambeaux, reposoit solitaire. Tout son corps saignoit des blessures innombrables dont la couvrent tous les jours et les courtisans et les journalistes. Frappé de cette image, saisi de respect, je demeurai long-temps immobile. L'Espérance m'enhardit d'un sourire, et s'enfuit. On m'auroit vu soudain avancer vers l'autel d'un pas audacieux: « Vengeur du sage persécuté, toi que les grands haïssent plus encore que les poëtes ne détestent la satire; toi, la terreur des sots et des méchants, ô Vérité! déesse tant de fois outragée par les hommes, n'est-il pas temps enfin de venger tes injures? Tu dors, et M. Anti-Chaleur fait des vers! Tu dors, et M. Attila traîne les héros français sur la scène! Tu dors, et de lâches flatteurs ont chassé Racine du trône de la poésie pour y placer M. Vol-à-Terre! Tu dors, tu dors, et M. l'Impuissant de Sot-Trop s'avise de juger nos poëtes! Attends-tu pour confondre tes ennemis que M. Rudozoi chausse encore le cothurne? Ah! si tu crains de paroître dans les cours, viens du moins avec moi parcourir l'empire littéraire; rends à la fange dont ils sont sortis ces pygmées qui marchent revêtus de la gloire de nos demi-dieux; ou, si tu veux rester dans ce temple qui te dérobe aux regards profanes, remets entre mes mains ton flambeau, ton miroir fidèle, et ce

fouet terrible que tu confias au grand Despréaux, quand il conçut le dessein d'immortaliser par le ridicule et les Cotins et les Pradons. »

Je dis, et la Vérité s'est éveillée. « Heureux téméraire, me répondit-elle, tu seras satisfait; je te suis. » Déja nous sommes loin du labyrinthe. La Vérité me conduit dans un palais où toute la cour d'Apollon, masquée, s'étoit rendue pour célébrer certaine orgie qu'on nomme Carnaval. Les différentes sectes s'étoient assemblées dans divers appartements voisins les uns des autres. Nous entrons dans la salle où la philosophie prend ses ébats. Vol-à-Terre le premier nous aperçut. Il reconnoît la Vérité, et, confus de la voir, il court se cacher au milieu de ses esclaves, en ordonnant de la mettre hors de la salle. Tous s'empressèrent d'exécuter son ordre, car tous craignoient la Vérité. Parmi les plus zélés ministres du tyran littéraire, je remarquai une petite ombre qui vomissoit de grands cris contre la déesse: cette ombre se nommoit M. Anti-Chaleur. Tout ce que faisoit son maître, elle le faisoit aussi; c'étoit enfin l'ombre de Vol-à-Terre; elle n'existe que par lui; à sa mort elle disparoîtra, semblable à ces figures qui, tant que nous vivons, nous retracent notre image quand la lumière brille, et qui s'effacent lorsqu'elle fuit.

Tant de soldats n'effrayèrent point ma conductrice. Elle regarde ces larves, et tous sont retombés dans leur fauteuil, tremblants comme le feuillage que les vents agitent. Ces prodiges commençoient à m'étonner. Quel projet a formé la Vérité pour les

punir? disois-je.... Elle parle, tous les appartements s'ouvrent. Arrive la troupe de Sans-Quartier, et celle de Foible-Sot. La déesse s'approche de Sans-Quartier, le démasque, choisit dans sa suite l'abbé du Sabbat, et leur tient ce discours: « Vous m'avez quelquefois outragée, je devrois vous punir; mais, en faveur des services que vous m'avez rendus, je veux bien vous pardonner. Soyez aujourd'hui mes ministres; voilà mon flambeau, voici mon fouet redoutable. « Et je la vis armer Sans-Quartier de son fouet redoutable, et l'abbé du Sabbat de son flambeau. Elle me remit son miroir. «Que vos compagnons prennent place; le jour de mes vengeances est venu. Suivez-moi: vainement de triples masques cachent les traits de ces philosophes orgueilleux; on ne trompe point l'œil de la Vérité. »

A ces mots nous avançons dans le milieu de l'assemblée. Comme ils frissonnoient, ces prétendus sages! A les voir, vous eussiez cru qu'ils attendoient le signal d'une bataille. Je brûlois de les connoître. « Beau masque, quel es-tu? dis-je à celui qui paroissoit commander la livrée philosophique. Tu trembles? rassure-toi. Quel es-tu? — Qui, qui.... — Rassure-toi... — Qui je suis?... De... de quel droit oses-tu me le demander? Je suis un gentilhomme ordinaire. J'ai vu dans mon palais arriver à grands flots des beautés, des héros, des têtes couronnées; j'ai guéri mes chers Velches de leur vieille admiration pour Corneille; j'ai chassé Malherbe du temple du goût; j'ai prouvé que Racine n'avoit fait que des tragédies

à l'eau rose; mes bons mots ont forcé l'ami P... de renoncer à la poésie, qu'il eût cultivée avec de grands succès; j'ai déclamé contre la satire, et presque tous mes ouvrages polémiques sont des libelles. C'est moi qui, le premier, avançai que Rousseau n'étoit qu'un versificateur froid et barbare. Je t'ai donné du pain, lors même que tu m'accablois de calomnies; sans moi tu gémirois encore dans les cachots de Bicêtre: et tu me demandes qui je suis? Ne diroit-on pas que la Henriade est ton ouvrage? que tes mains

D'un poignard plus tranchant ont armé Melpomène?

« — Beau masque, quel es-tu?

« — J'ai dénoncé La B... au public comme un misérable qui s'étoit enfui du Danemarck pour éviter la corde.

« — Beau masque, quel es-tu? quel es-tu?

« — J'ai délivré nos versificateurs du joug de la rime, dont j'avois défendu la cause contre Lamotte-Houdard; aussi tous mes ouvrages de poésie sont en vers blancs. Pour l'intérêt de l'humanité, j'ai ridiculisé les papes tant que je l'ai pu; j'ai confondu la rage d'un pédant d'Annecy; j'ai fait voir que Rousseau, dont l'Europe entière attestoit l'innocence, avoit été justement banni.

« — Que n'a-t-il pas fait? Ne le reconnoissez-vous point? Vol-à-Terre est son nom, et moi je suis la Vérité. » Elle n'avoit point encore achevé ces mots, le masque du favori des rois étoit tombé; la déesse en fureur le dépouille de ses habits jusqu'à la cein-

ture, et commande à son porte-fouet de le fustiger. Une invisible main le tient enchaîné sur son siége; le ministre des vengeances de la Vérité s'apprête à remplir son office, tandis que du regard elle contient dans le silence et la terreur tous ceux qui pouvoient le défendre. Cependant l'abbé du Sabbat agite son flambeau sur le miroir que j'étale devant les yeux du tyran littéraire. Malheureux! ses yeux y lisent l'arrêt de la postérité sur ses écrits. Il frémit d'avoir été trompé par ses flatteurs. Quels gémissements étoient les siens! « Ah, cuistre! ah, sodomite! ah, pédéraste! Quoi! sans respect pour ma renommée, me fustiger.... moi, gentilhomme ordinaire! moi, l'ornement de toutes les académies de l'Europe! vilain, manant, voleur, fripon! »

Ainsi se lamentoit le célèbre Vol-à-Terre. Derrière lui s'étoit adroitement glissé le plus petit des Mirmidons, qui, chargé d'un masque énorme, s'agitant, suant à grosses gouttes, un crayon à la main, tâchoit de se faire apercevoir par son air occupé, pendant que Sans-Quartier frappoit sa victime. A chaque coup que donnoit le fameux porte-fouet de la divinité: « De la force! de la grace! coup foible! coup d'harmonie imitative! je ne sais si ce coup est heureux; coup d'une précision singulière! « s'écrioit-il, et mon imperceptible Lilliputien d'écrire son joli commentaire. Réduit enfin à demander grace, le despote Vol-à-Terre avoua que toutes les noirceurs dont il avoit accusé ses rivaux ou ses critiques étoient des mensonges forgés et publiés dans son dépit: « Oui,

Sans-Quartier est un galant homme; oui, l'abbé du Sabbat est le plus sage de nos lévites. Tout ce qu'ils ont repris dans mes ouvrages, hélas! n'est que trop juste; qu'ils finissent mon châtiment, et ma langue même, renouvelant la loi de Caligula, est prête à effacer *l'Écossaise* et *les Oreilles des bandits de Corinthe.* »

La Vérité se laissa toucher à ses prières, et lui donna quelques branches de laurier pour avoir composé deux ou trois bonnes tragédies, le second chant de la Henriade, etc.

« — Et vous, beau masque, nous direz-vous qui vous êtes?

« — Je m'en garderai bien. La somme de coups dont je vous ai vu charger mon voisin m'apprend trop combien il est dangereux de se faire connoître. Hélas! vous avez déchiré toute la masse de ses chairs. La réaction de ce fouet vengeur m'a déja moi-même couvert de plaies immenses. Infortuné Vol-à-Terre! que ne s'est-il caché dans le monde intellectuel! »

A ce discours amphigourique, je vis la Vérité sourire avec indignation. « C'est donc vous, M. Ronflonbombe? vous n'éviterez point le choc de cette gaule redoutable. » Je la conjurai de lui pardonner en faveur des belles qualités de son ame, et la déesse lui pardonna.

« Ah! messieurs, s'écrioit du fond de la salle un personnage assez bizarre; ah! vous outragez la nature par votre barbarie. La nature vous ordonne d'être humains. Non, ce n'est point la Vérité qui

vous commande d'être si sévères. Sa divine nature est incompatible avec la vengeance. Je vous donnerai tous les rubis, toutes les émeraudes, les perles et les saphirs qui brillent dans mon poëme, si vous daignez nous épargner : ménagez la foible nature de l'homme.

« — Oh! vous vous trahissez, M. Force-Nature. Corneille, Racine, privés par vous du sceptre de la scène, demandent vengeance; je suis la Vérité, je dois leur faire justice.

« — Arrêtez, arrêtez; barbares, qu'allez-vous faire? On n'est grand, on n'est vraiment vertueux qu'autant qu'on sait pardonner. Le rapport de nos cœurs avec l'humanité se mesure par le mal que nous faisons. La bienfaisance, la vertu, sont deux êtres qui se combinent avec la gloire, de telle sorte que la dernière ne marche point sans les deux autres. La nature nous a tous mis au niveau par un lien moral, et c'est être tyran que de rompre cette chaîne par la force. Mortels, écoutez, et soyez sensibles. La Vérité est voisine du néant quand elle s'abaisse à la vengeance.

« — Où sommes-nous? Quelle langue parlent ces philosophes? — Ne sois point étonné, me répliqua la déesse; il est permis à M. Obscurot du Fatras de défendre ainsi la cause de M. Force-Nature. Un égal supplice les attend tous deux. » Un petit homme, à ces mots, s'approche avec un air patelin, et d'une voix de fausset : « O Vérité! qu'il me soit permis d'implorer votre clémence. Une foule de rimailleurs qui

nous haïssent, en raison des lumières que nous avons répandues dans l'Europe, nous a peints, à vos yeux, des plus fausses couleurs. Ce petit nombre de sages que vous voyez pensent. Jamais aucun d'eux ne vous a blessée: j'en atteste l'Académie et M. Vol-à-Terre. Pourquoi nous condamnez-vous sur la déposition de tous ces journalistes que le public méprise? L'humanité s'est réveillée dans les cœurs les plus froids depuis que la philosophie s'est emparée des esprits.

« — Ce discours est fort beau, M. Froid-Lambert. Si vous vous étiez borné à prouver que deux et deux font quatre; si, tout hérissé d'algèbre, le compas à la main, vous aviez respecté la poésie, qui m'est chère, quoique pour me faire aimer elle me peigne des couleurs du mensonge; si vous n'eussiez point prétendu la dépouiller de ses ornements pour l'habiller de sentences; si Rousseau, si Racine, n'avoient pas essuyé vos insultes obscures, je vous épargnerois peut-être: mais Sans-Quartier vous attend. Vous pourrez augmenter l'Encyclopédie de l'article *Fouet* quand vous en connoîtrez les effets particuliers, et je vous conseille de faire part au public de vos observations sur la pesanteur du bras de Sans-Quartier à la première séance académique. »

La déesse saisit alors ces trois sages, et les attacha sur leur fauteuil. Chacun d'eux reçut à son tour le châtiment qu'il méritoit, et nous continuâmes notre inspection. M. l'Impuissant marchoit en tapinois à nos côtés. Il n'avoit point oublié de faire ses inju-

rieuses notices sur les étrivières que nos trois philosophes avoient reçues. « Des coups de la première beauté ; on souhaiteroit que l'auteur s'occupât davantage à fondre ses tours de bras et à retrancher de sa manière de flageller ces négligences qui la déparent : » tel étoit son premier commentaire. « De l'énergie, de la facilité, peu d'ordre dans les coups : » tel étoit le second. « Coups dignes du sujet, » tel étoit le troisième.

Parmi les personnages qui composoient le reste des philosophes, un grand homme caché sous un masque singulier piquoit extrêmement ma curiosité. Tout son corps paroissoit enveloppé de bandeaux[1] liés assez maladroitement les uns aux autres. Je l'aborde. « Beau masque, quel es-tu? » Il garde le silence. « Beau masque, quel es-tu? » Il garde le silence. « Quel es-tu? » Il garde le silence. « Je te fais manger la mort dans un panier de chardons, si tu ne parles. —Manger la mort! Ah! vous m'avez volé cette expression : j'ai dit, *boire la mort*.—Seriez-vous donc l'auteur d'Aristomène?—C'est lui-même, reprit la déesse, lui dont la main téméraire osa diminuer le nombre des lauriers dont j'avois couronné le front de Boileau, lui qui prétend relever la réputation de Lucain sur les débris de celle de Virgile. Il faut que sa témérité soit punie. » Et Sans-Quartier ravit à ses confrères le droit d'être jaloux de son sort. Ainsi nous passâmes en revue toute la cohue encyclopédique. A peine,

[1] M. Marmontel aime beaucoup les bandeaux. Voyez ses œuvres. (*Note de l'auteur.*)

entre les auteurs dont elle est formée, en trouvâmes-nous deux que la Vérité jugeât dignes de pardon. Les yeux d'Attila, chargés de sinistres nuages, sembloient, après son supplice, annoncer les orages du désespoir; mais il fut prié de concentrer dans son cœur la bouillante amertume du fiel qui le consumoit. Le traducteur lapon des Métamorphoses d'Ovide jura de se changer en gazetier, afin de rendre à la Vérité outrage pour outrage; et la Vérité lui répondit qu'il n'avoit jamais été autre chose.

Cependant Foible-Sot rioit du malheur des philosophes, s'imaginant que la déesse alloit ceindre sa tête de lauriers, satisfaite des combats qu'il avoit livrés à cette secte ennemie du goût et de la saine raison. Quelle fut sa surprise, quand il l'entendit donner à son ministre l'ordre de le châtier!... « Ah! s'écria-t-il, lisez ma Dunciade. — Je l'ai parcourue, répliqua Sans-Quartier, et la Vérité me doit vengeance de l'ennui qu'elle m'a causé. – Sans doute, sans doute, poursuit en se levant un des masques, ami de Sans-Quartier. Qu'avois-je fait à cet esprit malin qui dût m'attirer ses sarcasmes? Hélas! il m'a brisé sous le poids de ses coups! Je ne vois par-tout que des méchants, des ingrats... Quand les auteurs rappelleront-ils enfin à leur mémoire qu'ils sont hommes avant que d'être écrivains! » Je reconnus à ce discours M. d'A..., et j'eus le plaisir de voir la divinité lui présenter, sous les yeux même de son détracteur, la palme qu'elle accorde aux poëtes honnêtes et sensibles, en le priant de s'égayer davantage, et de moins charger

son style de métaphores outrées. A ce spectacle s'élance, du milieu du régiment de Sans-Quartier, un poëte plus brillant, plus léger qu'une salamandre. « Madame la Vérité, vos dons enfin sont un peu plus galants. Mon physique est extrêmement délicat, et je vous confesserai que je n'envie point la couronne que vous réservez à M. Foible-Sot. L'éclair de la gloire mérite-t-il qu'on s'expose aux tourments qui le suivent? Vive mon insouciance! Mais vous êtes devenue charmante depuis un instant. Ma foi, je vous aimerois assez, si... — Si je vous donnois quelques fleurs. Hé bien! soyez content, ce myrte vert vous est destiné. — J'avois bien raison de dire que vous étiez charmante... Çà, de grace, quelle nuit voulez-vous que je vous donne? — Tréve au persifflage, M. D...; je veux dans mes amants un peu plus de sensibilité. Vous m'entendez... » La déesse distingue alors dans la foule le chantre modeste de Pâris, elle l'appelle. A son nom je tressaille de joie. C'est un laurier qu'il a mérité. La Vérité m'avoit prévenu; et je parlois encore, que le front de ce poëte ingénieux s'élevoit déja ceint d'une guirlande immortelle.

Sans-Quartier brûloit d'exercer sa vigueur sur l'infortuné Foible-Sot. Il conjure notre reine commune de mettre fin à ses libéralités. Saisissant son adversaire, il le traîne au milieu de l'assemblée, le fustige, le fustige tant, que les philosophes, malgré les douleurs qu'ils éprouvoient encore, jetèrent un cri général d'approbation et de plaisir. A ce bruit, le labyrinthe, le palais, la Vérité, la cour d'Apollon, tout

disparoît; je suis éveillé; et s'il m'arrive jamais de ne pouvoir dormir, ou de desirer quelques songes agréables, je connois M. Anti-Chaleur et ses talents, je le prierai de me prêter ses œuvres. Messieurs, je vous conseille d'user de la même recette.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

HÉROIDES.

POÉSIES DIVERSES.

IMITATIONS.

FIN DE LA TABLE.

73744033





